

JACQUES BAINVILLE

—

La mort aurait grandi, s'il en eût eu besoin, Jacques Bainville. Tout Paris, dès qu'elle l'eut frappé, a compris qu'elle avait été reçue stoïquement, acceptée par lui, attendue, affrontée.

Nous venions, quelques jours auparavant, de perdre Pierre de Nolhac. Et Bainville avait dit à un jeune ami :

— Moi aussi, je vais mourir...

Or, jusqu'à la veille de s'éteindre, la veille à minuit, sachant pourtant que le moment approchait, vraiment en pleine agonie, il travailla, il voulut travailler, faire sa besogne quotidienne.

Si ce positiviste a été tourmenté vers la fin, comme deux ou trois de ses paroles peuvent le faire croire, par des idées d'éternité vivante et de consolation religieuse, personne n'a eu ses confidences. Bainville gardait fermée son intimité personnelle. Il ne le fit point sans quelque raideur. Tous, presque tous, nous le crûmes froid et dur. Mais je sais par des amis qu'en ces dernières années il s'était adouci et humanisé : preuve de toute une vie secrète, contenue, dont il emporte le poids avec lui. On pense au dieu Harpocrate, un doigt sur sa bouche.

Deux phrases, l'une déjà ancienne, sur le premier amour qui, non satisfait, laisse dans le cœur des hommes un vivace souvenir, l'autre plus récente sur ceux « qui, avec leur liberté, doivent leur fortune à une déception de jeunesse et à un bienfaisant chagrin d'amour », ne

nous permettent point de forger un roman. Il serait dommage que ce roman n'eût pas été vécu. Evoquons un Bainville tout jeune, ardent et enthousiaste, échappant par Wagner à la mélancolie de ce Louis II de Bavière qu'il raconta à vingt ans, déjà se construisant un bonheur en rêve, et soudain, repoussé par un impossible, se cuirassant, prenant ses gardes, faisant retraite en soi, même voulant se glacer. Ainsi, l'acier est trempé.

Bainville, assurément, naquit avec une tête bien faite. Mais il voulut dès sa jeunesse l'armer, la tenir prête. Avec une extraordinaire précocité, il s'appliqua à bien penser, à voir clair dans les choses, et par conséquent à se débarrasser de tout ce qui abuse, illusionne, aveugle. De telles décisions sont rares. L'intelligence est d'ordinaire en nous ce qui met le plus de temps à jeter sa gourme. Bainville fut le jeune homme exceptionnel qui se crée une lucidité à l'âge des folies, qui demande à son cœur procuration pour sa raison. Faut-il un roman pour expliquer la merveille?

L'expérience, une expérience terrible a peut-être décidé de tout. Ce fils du XIX[e] siècle se trouve en Allemagne à l'époque où la France sort à peine d'une dispute intestine. Il a beau n'avoir que vingt ans, il compare, il réfléchit. Il réfléchit sur les risques de la liberté, en face de l'autorité et de la continuité. D'un côté, des ambitions avides qui ne se dissimulent même pas, une formidable volonté de puissance; de l'autre, capacité d'oubli et complaisance à l'illusion. Bref, un bain de réalité évidente, insolente, brûlante. Bainville en sortit à peu près tel que nous le connaissions hier. C'en était fait pour lui des chimères et des nuées. La folie idéologique de tout un siècle, qu'aucun désastre n'avait jamais tout à fait guéri de croire aux promesses de *Plein ciel,* s'évanouissait tout d'un coup; et un cerveau net, lumineux, acéré, apparut, qui était marqué des signes entremêlés de Voltaire, de Montaigne et de Maurras, sans oublier le deux et deux font quatre du bon sens, ni la part énorme de la personnalité, ambitieuse d'élever la clarté de l'esprit à la perfection.

Je ne saurais trop insister sur cette initiation de l'intellectuel 1900, qui déjà ne se contentait plus du mot de Barrès : « Il y a profit, même en art, à n'être pas un imbécile », et qui, s'orientant vers les plus dures besognes, se dit que les gouvernements et les peuples entrent dans l'erreur par l'esprit. Dès ce moment commença une entreprise d'examens froids, sans fraude ni distraction, sans préjugés. Quelqu'un se mit à considérer le monde avec la conviction qu'on peut toujours raisonner et calculer.

Il s'est écrié un jour, depuis lors, étant gastronome : *Hérésie!* devant la salade servie avec le pâté, même dans une assiette séparée. Et il expliquait : « On n'a pas travaillé à rendre des foies moelleux pour que vous les injectiez de vinaigre. » Cet art de distinguer, perdu depuis longtemps, nous ravit par son air de nouveauté. Que de mélanges aussi ridicules en littérature, en morale, en politique! Jacques Bainville nous invitait aux idées claires et distinctes.

Un biais un peu imprévu peut-être nous fera entrer au cœur de son œuvre. Je reste très frappé de ce que Bainville a fourni des justifications morales, idéales, au capital et au capitalisme.

Tout capital naît d'une épargne, c'est-à-dire d'un effort, d'un sacrifice aussi, d'une résistance aux tentations immédiates et toutes chaudes. Et puis, un capital ne tarde guère à se dissoudre et à disparaître, si l'on ne le renouvelle. Il faut même l'accroître pour le conserver. Donc, effort encore et toujours sacrifice.

Tel est le capital proprement dit. Or, si l'on réfléchit sur la civilisation, comme tant de circonstances de l'époque obligent à le faire, et qu'on aboutisse à son sujet aux inquiétudes que Paul Valéry a su formuler, quelle définition s'en donner? Les dictionnaires restent muets. Bainville, se référant à la définition de Maurras : — « La civilisation, c'est l'état social dans lequel l'individu qui vient au monde trouve incomparablement plus qu'il n'apporte », — n'hésite pas à affirmer que la civi-

lisation est d'abord un capital et ensuite une transmission de capital : capitalisation de connaissances, de techniques, d'idées, de moralité, d'art, — engendrant une tradition.

Par conséquent, la fragilité de tout capital est passée dans la civilisation, laquelle se trouve toujours menacée par les guerres et les révolutions et les décadences. La civilisation est une plante à laquelle il faut des soins pour pousser. Bainville l'appelait une plante de serre.

Ces vues positives et assez cruelles se rencontraient avec une philosophie morale que la nature de l'auteur, sa lucidité et son expérience firent pessimiste : un peu étroite tout de même; mais, après tout, conforme à la sagesse des Anciens. Lui aussi tenait pour un mal, un fléau qu'il est nécessaire de craindre et de brider, l'amour avec ses délices et ses douleurs. Il le sacrifiait à la paix et à la prospérité domestiques qui, disait-il, ne vont pas sans ordre, de même que l'ordre ne va pas sans un peu de calcul et de restriction. Economie sacrilège! Est-ce qu'il est possible de vouloir à ce point oublier les créations de l'amour? Mais Bainville songe évidemment surtout à maintenir, à conserver, à sauvegarder. C'est pourquoi il surveille impitoyablement l'homme et les hommes. Ils lui apparaissent légers; ils se plaignent de la vie brève et perdent leurs vies; ils repoussent les images qui les inquiéteraient, la vérité qui leur ferait peur; on les avertit en vain. Les Etats qu'ils ont formés ne jouissent que provisoirement de la stabilité et de la prospérité. Agités et sots, ils se lassent même du calme, semblent craindre de s'ennuyer, et fraternisent entre eux à des époques de foi humanitaire que précèdent toujours d'affreuses batailles.

Voyant les hommes ainsi, oscillant à leur égard entre l'ironie et la pitié, Jacques Bainville se laissa conduire par ses études et ses observations à une série de méditations sur les actions humaines, sur les constitutions et ruines de capitaux, qui prit assez vite figure de philosophie de l'histoire. Et comme il était arrivé à l'âge d'homme à travers des voluptés d'esprit dont les pre-

miers livres de Barrès rendent parfaitement compte, comment la philosophie de cet observateur de l'Allemagne ne se serait-elle pas tout naturellement appliquée à ce qui se perd ou se gagne, à ce qui vit ayant pu ne pas vivre, à ce qui vit menacé, à ce que se disputent perpétuellement la vie et la mort entre les mains des hommes misérables?

Le pessimisme de Jacques Bainville fut d'ailleurs courageux et allègre, nullement désespéré. Très sérieusement cultivé, il possédait son Thucydide. Ajoutez Voltaire avant tous les autres. Enfin, par nature et de lui-même, il estimait l'univers parfaitement plastique et attribuait une importance capitale, décisive, à l'action de l'homme. Est-ce que le sort des peuples n'est pas toujours décidé finalement par quelques messieurs réunis autour d'une table? C'est pourquoi il refusait de croire à la fatalité du « de plus en plus » ou du « de moins en moins ». Il ne voulait pas de ces absolus. Il affirmait toujours possible qu'un homme, que des hommes, réagissent, ramènent, restaurent. A l'homme historique il accordait la liberté. Dans l'effrayant XVe siècle des Armagnacs et des Bourguignons, les prisons de Paris virent des massacres qui présentent d'étranges ressemblances avec ceux de septembre 1792. Pourquoi les historiens les négligent-ils? Est-ce pour laisser à la Révolution du XVIIIe siècle un caractère de phénomène unique et miraculeux? Elle ne fut pourtant, dit Bainville, qu'un épisode à sa place dans la suite de nos crises et de nos renaissances. Tout le passé a retenti de plaintes et d'imprécations. Et donc l'espoir peut demeurer toujours le mot d'ordre, comptant sur l'initiative des hommes nés pour conduire leurs semblables.

La civilisation est une flottille qui porte le capital humain et que la paresse ou les folies des matelots mettent sans cesse en perdition. Mais par ailleurs, que de dévouement, de courage, de bonne volonté! Il ne faut, pour voguer vers le port, que le clair regard et l'expérience des pilotes.

On voit comment s'entrepénétraient les vues premières

de Bainville. Une doctrine s'est formée au carrefour de son expérience morale, de sa notion de capital et de sa philosophie de l'histoire.

Doctrine politique tout d'abord. C'est celle de Maurras, spécialisée dans les affaires extérieures du pays. Revenu maurrassien d'Allemagne à vingt ans, Bainville l'est resté jusqu'au bout, par amitié pour le maître, par fidélité à sa propre jeunesse, peut-être par position d'alibi pour les besoins de sa critique, mais évidemment en tout cas par foi dans la nécessité d'un Etat fort et durable.

Vous devinez que, sans condamner la Société des Nations, il en souriait. Il la voyait si fragile, si paradoxale! Travailler à l'entente des peuples? Mais ils la veulent dans l'égalité. Et quelle égalité? Relative à leur force? C'est encore l'inégalité. Absolue? comment les forts l'accepteraient-ils durablement? Ils ont leur population à nourrir et à faire travailler. Les pactes supposent que tous les peuples sont satisfaits; statiques dans un monde en plein dynamisme, Bainville les raillait comme erreurs de psychologie. Par exemple, les Allemands, qui se trouvaient à l'étroit en 1914 avec soixante millions d'habitants, se contenteront-ils longtemps d'un territoire diminué? Bainville n'y croyait pas, même au temps de la démocratie, parce que, démocrates ou non, les hommes ont des estomacs. Il importerait donc de régler la question des appétits allemands. Comment? Octroi de débouchés? Ce serait bouleverser l'Europe encore, et peut-être trop tard. C'est en 1918 que le remède était possible : une politique française lucide eût alors reconstitué l'Autriche. Je n'ai pas le moyen de me fixer une opinion là-dessus. Je veux seulement montrer qu'à la Société des Nations Bainville préférait, pour garder des chances à la paix, des gouvernements libres, capables de calculer, de prévoir, d'agir. Je veux montrer encore que, pour lui, seuls les faits comptaient. Les idéologies libérales de la France ont coïncidé avec cinq invasions : voilà un ensemble de faits qui oppose aux plus généreux principes l'aphorisme réaliste : « Qui terre a, guerre a », dont

nous devons accepter les conséquences. La pensée de Bainville avait la dureté, la cruauté du roc.

Elle était un recours continuel à la nature et à ses exigences. On ne peut mieux s'en rendre compte que dans la lutte incessante qu'il a menée contre les idées socialistes et socialisantes. Ici, ses vues sur le capital passent au premier plan. Faire de tout citoyen un rentier en même temps qu'un travailleur est une impossibilité, du moment que tout capital est fragile par essence. Ou bien il faudrait pratiquer collectivement les vertus des rentiers de jadis. Est-ce possible pour une part de capital qu'on n'a pas amassée soi-même? Au reste, le socialisme, forme aiguë de la démocratie, ne saurait échapper à ses conséquences logiques, à la plus terrible de toutes, qui consiste en ce qu'elle consomme plus qu'elle ne produit. Bainville ne croyait pas que la série guichets de l'Etat — argent versé sans arrêt — impôts — papier monnaie, pût durer indéfiniment; et il répugnait à une organisation d'Etat sur laquelle il voyait planer et tournoyer la faillite. Il élevait d'ailleurs constamment sa pensée du capital matériel au capital-civilisation et aux rébellions, aux déliquescences qui ne cessent de le menacer. Il n'accordait de l'avenir qu'aux humbles vertus du travail, de la discipline et de la patience.

C'est pourquoi il détestait le Romantisme, quand il ne s'en amusait pas. Il savait ce que c'était, tout d'abord. Il le délimitait avec prudence. Il déplorait que l'épithète de romantique fût appliquée si souvent à toute rêverie ou passion. A ce compte, quel amour, quel bonheur, quel désespoir y échapperait? Mais il y a un romantisme de la passion et de la rêverie; il naît avec l'idéologie plaquée sur la passion et la rêverie, avec Rousseau qui répand en doctrine l'anarchie de ses idylles rêvées et de son cœur déréglé; et il aboutit au jury qui acquitte des héros et des héroïnes de crime passionnel. Bainville ne serait pas Bainville s'il n'avait défendu contre toutes les formes du Romantisme une tradition de clarté réaliste et d'autonomie des idées.

C'est à l'aide de ces échafaudages doctrinaux, rudi-

mentaires mais solides, que l'œuvre de Bainville s'est édifiée. Œuvre double : livres d'histoire, avertissements quotidiens au peuple français.

La famille de Jacques Bainville s'était élevée de la paysannerie à la bourgeoisie vers la fin du XVIIIe siècle. A quelqu'un qui pensait un jour l'embarrasser dans ses opinions monarchiques en lui demandant : « Que seriez-vous sans la Révolution? » il répondit, presque sans sourire :

— Fermier général.

Il avait conscience de ses dons. Mais je vois surtout dans ce mot le témoignage d'une classe moyenne, toujours prête à renaître en France quand elle a été décimée : c'est avec sa collaboration que la monarchie nationale a fait et maintenu notre Etat. C'est à sa destruction que court la démocratie. Un pays est une maison à gérer. La gestion de la maison France, que les Capétiens ont faite peu à peu, un bout de terre ajouté à un autre bout, en pères de famille vigilants, un peu avares, demandant conseil et profitant de tout : tel est évidemment l'essentiel de l'*Histoire de France* écrite par Bainville. Ensuite, il a vérifié sur la République et sur l'Empire, sur les gouvernements démocratiques, les principes de sa philosophie morale et de sa philosophie de l'histoire. Retenons cette belle formule : « La France est une œuvre de l'intelligence et de la volonté. »

Il ne semble pas que Bainville mérite le titre entier et strict d'historien. Il n'a pas l'information assez complète; nous le voyons aisément à son *Napoléon*. Il existe des sources d'archives, des papiers diplomatiques de ministres anglais qu'il aurait dû lire plutôt que de garder tant de tranquille confiance en Albert Sorel, et qui auraient modifié son jugement sur un point aussi important que celui de la paix, vainement cherchée par l'Empereur, prétend notre auteur, peut-être au contraire voulue réellement par l'Angleterre à un moment donné.

Empressons-nous d'avertir que sa thèse s'en fût trouvée renforcée. Car ce qui restera du *Napoléon*, c'est

la tristesse de cette destinée si terriblement individuelle, aux résultats éphémères ou désastreux. De tels hommes ne sont pas libres, ils sont enchaînés à la gloire, acharnés à prouver que rien ne leur est impossible. Météore, Napoléon a étincelé à travers le mystère cosmique, hors de la continuité humaine, sans souci suffisant de capi talisation et de tradition. Il volait de victoire en victoire, il agenouillait les rois... *Et puis après?* Bainville rejoint le poème fameux de Lamartine.

Vous entrevoyez comment Jacques Bainville historien, contestable dans ses méthodes, faible sur tel ou tel point particulier, sur telle courte période, reprend au contraire ses avantages dans la vue générale de longues périodes, dans les ensembles psychologiques et politiques, dans l'histoire-discours, comme on eût dit autrefois, ou, comme je me risquerai à dire, dans la morale historique. Je pense en ce moment aux pages de l'*Histoire de France* où il montre les confusions du XVIIIe siècle finissant, Turgot voulant accomplir d'indispensables réformes par le moyen du pouvoir fort, Voltaire ne sachant choisir entre Turgot et le Parlement, Louis XVI acceptant de travailler avec un parlement qui était la négation vivante de toute réforme.

En somme, Bainville destinait son *Histoire de France,* ainsi que son *Napoléon,* à tous les petits Dauphins que nous sommes. L'information n'est pas tout. Admirons cette intelligence inlassable qui veut comprendre comment et pourquoi, qui cherche motifs et intentions des hommes conduisant les grandes affaires, qui a besoin de tout justifier par la raison, et qui tire sans cesse du passé des avertissements politiques pour le présent et pour l'avenir. Voilà ce qui a fait à Bainville sa situation tout à fait à part dans un monde intellectuel qui déborde largement l'histoire. Classons-le, pour son histoire psychologique et politique, dans la lignée directe de Sainte-Beuve.

Et ce qu'il a été dans ses grands ouvrages, il l'a été aussi dans les journaux et dans les revues auxquels il collaborait sans arrêt : c'est-à-dire un gardien de l'esprit

public, une vigie, peut-être hélas! une Cassandre. Au fur et à mesure des événements, quotidiennement, il mettait les choses au point, il avertissait, il alertait. Il le faisait pour l'opinion publique en son élite. Il le faisait surtout, je crois, pour les chefs du gouvernement dont certains l'entendaient, dont plusieurs l'écoutèrent quelquefois. Il n'y mettait aucun sectarisme, pas le moindre sarcasme. Très correct, avec une tenue impeccable, il parlait de haut, dépassant toujours les personnes pour atteindre la doctrine, et d'ailleurs indulgent en fin de compte. Indulgent par sens du relatif, par pitié pour les hommes qu'assiège l'erreur, par conviction de ce qu'il y a de difficultés à faire de bonnes affaires publiques.

Rendons-lui cette justice, qu'il reste, de tous les augures de ce temps-ci, celui qui a reçu des événements le moins de démentis .

L'indulgence paraît même avoir été croissant, par une évolution qui peu à peu rétablissait le cœur de Bainville dans les leçons de sa raison. C'est pourquoi sans doute *Napoléon* est littérairement le plus beau, le plus éclatant de ses livres. Je me demande si un Bainville nouveau ne se formait pas secrètement, un Bainville plus tenté d'écouter des voix intérieures, qu'il avait longtemps refoulées par crainte de ternir de leurs haleines le cristal de son esprit. A la fin d'un petit ouvrage écrit pour les enfants, les *Etonnements de Michou,* je cueille cette phrase qui véritablement fait pendant à tout le reste des pages :

« Il n'y a qu'une chose qui soit supérieure à la science et qui dépasse tout ce qu'elle a créé; c'est la petite voix que rien n'étouffe jamais et qui nous dit ce que nous avons fait de bien et ce que nous avons fait de mal, celle de notre conscience. »

Jacques Bainville a écrit *Jaco et Lori.* Un roman? Non, des chroniques rassemblées par un fil romanesque. Il a écrit la *Tasse de Saxe,* et ces contes sont des chroniques encore, d'idées, de littérature et de mœurs. Les chroniques, son essentiel est là plus sûrement que dans ses grands ouvrages suivis. Je ne le diminue pas. La Bruyère

s'est exprimé en notes dispersées, et Bainville est un La Bruyère de la politique.

Si tout chez lui reste actualité, c'est que chaque jour son esprit a su retrouver le permanent de l'homme et de la cité, sans rien négliger de ce qui s'y rapporte à travers les âges ni autour de nous. Il a compris la littérature elle-même comme un enseignement, mais extraordinairement vivant. Par là, il nous venait du XVIII[e] siècle, lui aussi a voulu introduire des lumières dans un temps qu'il estimait assez barbare et, disons-le, retardataire. Aussi, devra-t-on chercher le vrai Bainville, le pur cru, dans ses recueils de chroniques au jour le jour, comme on cherche le fin du fin de Voltaire dans ses Mélanges.

Ici ou là, c'est un des beaux écrivains d'aujourd'hui. Il a un bonheur de composition et de style qui rend sensible à tout lecteur l'enchaînement des faits, les filiations d'idées, relevés par la précision limpide des détails. Il sait condenser sans subtilité recherchée, en formules pourtant saisissantes de justesse, une incroyable richesse d'observations. Jamais chargé, allègre, souriant ou dur, il écrivait dans la lumière et ses pages sont des miroirs.

Certes, nous entrevoyons ce qui peut être objecté à sa pensée. Il enferme toutes choses dans un cadre tout humain, à la stricte mesure de l'homme; il ne laisse point de part aux impondérables, aux éléments de doute, aux inspirations mystérieuses. Bien sûr, il reconnaît les atmosphères, les dessous, les à-côté, l'inquiétude de l'esprit humain; mais sa pensée bride cette vie obscure, comme c'est le rôle du gouvernement, pensait-il, de la brider dans l'Etat. Tout de même, a-t-il tenu assez compte de l'inconscient des peuples ou de leur consentement nécessaire? Et n'est-ce pas le risque parfois qui enrichit un capital? En outre, une critique de la démocratie ne se désarme-t-elle pas en négligeant l'influence des sciences et de l'industrie sur les mœurs? Et par suite, la doctrine ferait-elle face aux événements sur tous les fronts? Ce n'est pas le jour d'en discuter. Signalons simplement çà et là, le manque d'une perspective sur l'inconnu, ou bien de je ne sais quel poids du destin antique. Mais il faut bien

qu'un esprit ait ses limites. La pensée de Bainville suffit à nous donner des solidités indispensables à l'égard de réalités constantes en ce monde : permanence des passions de l'homme, avidité des groupements humains, sagesse des pouvoirs stables, paiement des illusions et droits de l'expérience faite raison, je dirai même devoirs du cœur.

Jacques Bainville a fait des sacrifices à sa volonté de rester pur et net de lignes. C'est un temple grec, élevé à des dieux affranchis de la fatalité.

HENRI CLOUARD.

LES LOIS DU MONDE FUTUR

—

Ce qu'il y a de plus mystérieux et de plus remarquable dans le développement des êtres organisés, c'est la règle des proportions et des limites. Une cellule vivante prend naissance par divisions de la cellule mère. Elle commence de vivre par elle-même, c'est-à-dire qu'elle se nourrit, qu'elle se transforme, assimile, excrète, acquiert toutes ses propriétés spécifiques. Cependant la cellule augmente de volume, puis un moment vient où, définitivement, elle cesse d'augmenter. On pourrait croire qu'elle a rencontré un obstacle invisible. En vérité, cet obstacle n'est pas extérieur : il est interne. La cellule a rencontré les limites de son espèce. Elle ne les franchit jamais. Si les conditions semblent favorables, elle se divise en deux petites cellules et le jeu commence. Quand les divisions, répétées un grand nombre de fois, se trouvent suffisamment nombreuses, quand les cellules ont formé l'amas qu'elles doivent former, un organe ou un être, la multiplication s'arrête.

Il serait vain de crier au finalisme. L'évidence est aveuglante : la vie est dominée par les lois que l'homme n'a pas faites et qu'il ne comprend pas toujours. A défaut de les comprendre et de les formuler, il pourrait du moins les sentir et leur témoigner un obscur respect. Telle n'est certes pas la voie où l'humanité se trouve engagée désormais.

Même composée partiellement de substance inanimée, l'œuvre de l'homme, être vivant, participe de la vie et doit en subir les lois. On en pourrait douter. Presque toutes les créations humaines, aujourd'hui, semblent un défi téméraire à ces lois encore ténébreuses, à ces lois

qu'un jour futur les enfants apprendront, avec les autres rudiments, dans les écoles. Dupée par ce mirage de la quantité, sur lequel tous les bons esprits ont exprimé maintenant leur critique, l'humanité continue de tenter des expériences où l'orgueil seul trouve désormais son profit.

A mon retour d'Amérique, en 1929, j'avais exprimé mon sentiment sur les surenchères ambitieuses auxquelles nous devons les grands bateaux, les grands buildings, les grandes sociétés et même les grands empires. Les critiques ne m'ont pas été, dois-je le dire? épargnées. Elles étaient, somme toute, de deux sortes, bien qu'elles vinssent parfois des mêmes gens. On me reprochait, d'une part, de m'élever contre les justes désirs de l'émulation et de la grandeur ; on m'assurait, d'autre part, que, dans ces constructions extérieures à notre organisme, il ne saurait être question d'appliquer d'autres principes que ceux de l'architecture et de l'ordre.

La première objection me touche au vif. Je suis sensible à la grandeur, mais je ne la cherche pas dans les choses accessoires. Il y a de la grandeur, pour prendre un exemple, dans la cinquième symphonie de Beethoven. Cette grandeur est sensible quand l'ouvrage est interprété par une poignée de musiciens. Si l'on réunit une centaine d'instrumentistes, on obtiendra sans aucun doute des conditions éminemment favorables à la grandeur essentielle de l'œuvre. Si l'on réunit cinq ou six cents musiciens exécutants, on a toutes les chances, comme nous le verrons tout à l'heure, de provoquer le déséquilibre et de compromettre, chez l'auditeur, l'intelligence de l'ouvrage. Il y a une limite à saisir, à respecter.

Je ne suis pas l'adversaire des grands édifices : je suis l'ami des édifices harmonieux. Je ne suis pas l'adversaire des grands bateaux : je suis l'ami des bons bateaux. Si le bateau se trouve en même temps grand et beau, je me réjouis, mais je dis nettement : songeons à la limite, ne nous laissons pas emporter par les questions d'émulation, de prestige et de rivalité. Cherchons la loi.

Et c'est là-dessus que l'on me redit : Il n'y a pas de loi !

Ne l'affirmez pas, vous auriez tort. Maints phénomènes, maints événements manifestent chaque jour au regard de l'observateur l'existence de ces lois. Elles attendent l'homme de génie qui les proclamera bientôt.

L'empire britannique était, pour l'observateur télescopique, une cellule vraiment monstrueuse. Il allait succomber à l'incohérence. Il a suivi les lois de la physiologie : Il s'est divisé. Il a donné plusieurs cellules indépendantes qui vont se développer jusqu'à rencontrer leurs limites personnelles.

En ce qui concerne les bâtisses, les vaisseaux et les cités, les lois sont encore à découvrir. Il serait grand temps d'y songer. Pour les villes, par exemple, il vaudrait mieux n'attendre point les désordres effrayants qui ne peuvent manquer de surgir en cas de guerre ou de révolution. Physiologiquement, les grandes villes modernes me semblent incapables de résister au plus léger déséquilibre. Or, un organisme robuste et bien proportionné doit résister, et, nous le savons de reste, peut résister aux infections, aux traumatismes, à la disette. Je ne crois pas que, dans l'état actuel des choses, une ville monstrueuse comme Chicago ait la moindre défense contre les désordres moraux ou matériels.

Ces lois que j'appelle de tous mes vœux seront-elles découvertes par les anthropologistes, les biologistes, les physiciens, les sociologues, ou par tels autres pionniers d'une science qui n'a pas encore de nom? Nous n'en savons rien. Dans certains cas, une simple application des lois physiques actuellement connues peut mettre l'esprit en repos. Je vais donner un exemple.

J'ai parlé tout à l'heure des ensembles symphoniques. Les partisans de la fausse grandeur pourraient souhaiter l'augmentation numérale indéfinie de l'orchestre. Pourquoi, pour des raisons de prestige national ou pour les calculs d'une publicité intempérante, pourquoi, par exemple, ne pas faire jouer ensemble deux ou trois mille musiciens? La réponse est toute simple. Etant donné la

place nécessaire au libre jeu de chaque exécutant, l'orchestre occuperait une superficie telle que les sons émis en même temps ne parviendraient plus synchroniquement à l'oreille de l'auditeur. Dans ces conditions, une exécution correcte demanderait des combinaisons et des décalages invraisemblablement compliqués, devant lesquels je me suis laissé dire que le génie germanique — amoureux obstiné des manifestations colossales — ne se déclarait pas battu.

Je ne crois pas qu'il faille, obstinément et par amour du gigantisme, poursuivre des victoires qui nous détournent de l'intelligence profonde et vraiment efficace du monde. Il ne faut pas faire toujours plus grand. Il faut faire de plus en plus juste et, pour ce, découvrir les lois et les observer sagement.

GEORGES DUHAMEL

TOUT VA FINIR

—

I

LES DEUX CHEFS-D'ŒUVRE DE PULBY

Le docteur Mésange aimait la peinture. Il avait remarqué des portraits de Simon Pulby dans une exposition et acquis un de ses dessins. Préférant surtout chez un artiste la nature et le premier jet, il voulut voir les cartons du peintre, et, ayant fait sa connaissance, il alla lui rendre visite, quai du Louvre, dans son atelier. Pulby étala devant le docteur ses croquis, ses esquisses, ses albums de voyage, et, gagné dès le premier jour par la sympathie, trouvant dans le médecin un connaisseur, il l'engagea à revenir, non en client, mais en ami.

Mésange était en apparence un homme sec, volontiers sceptique et de parole brusque, entendu aux arts et sachant la vie. Simon Pulby nourrissait au contraire l'âme la plus tendre, mais il aimait la vérité, ayant toute sa vie couru après elle, dans ses toiles comme dans ses idées. Il prit très bien la sévérité du docteur, qui, la seconde fois qu'il vint à l'atelier, s'excusa une fois pour toutes de l'incapacité où il était de ne pas pouvoir s'empêcher d'être sincère, et s'expliqua fort nettement sur l'œuvre du peintre. Simon fut ravi d'apprendre que le docteur Mésange la connaissait bien, et depuis longtemps. C'était un honnête homme que Pulby. Il admettait la critique; il sollicita celle du docteur. Celui-ci n'avait pas besoin d'être encouragé pour exprimer ce qu'il pensait, et il ne s'embarrassa point de dire au peintre, comme s'il se fût agi de l'œuvre d'un autre, devant les tableaux retournés, dans un coin de son atelier : « Voici qui est très bon », ou : « Ceci est mal dessiné », ou : « Ceci

ne me plaît pas du tout ». L'intéressant, pour Pulby, dans cette distribution d'éloges et de duretés, était que le docteur Mésange justifiait chaque fois ses dires, comprenait très exactement du premier coup d'œil les intentions de l'artiste, et tombait juste dans ses approbations ou ses blâmes.

Alors que Pulby riait de l'un d'eux, asséné sans ménagement, Mésange leva la tête et le regarda.

— Tant pis si je vous choque, lui dit-il; mais vous êtes homme à supporter la vérité, et je ne puis m'empêcher de la dire, devant ce qui me plaît et en vaut la peine. Vous avez du talent, vous le savez, mais vous êtes double, comme tout le monde. Vous êtes capable de peindre un jour tout bonnement votre chef-d'œuvre, et puis il y a des choses qui vous amusent, et qui ne sont pas du tout dans votre tempérament, mais où vous vous obstinez, sans savoir que vous tournez le dos à votre talent.

— Quel est mon talent, d'après vous? demanda Pulby en souriant, mais au fond troublé, car le docteur, sans y prendre garde, avait mis le doigt sur la plaie secrète du peintre, le doute sincère et profond sur la vraie valeur de ce qu'il faisait.

— Votre talent, c'est le portrait, expliqua Mésange. Vous êtes un analyste; vous avez le sentiment du vrai. Vous pourriez même être cruel, et vous exprimer avec force. Vos portraits d'hommes sont en général excellents; avec eux, vous ne ménagez pas le sujet. Vos portraits de femmes sont moins bons. Vous ne voulez pas déplaire à vos modèles. Vous tombez parfois dans le joli, le gracieux. Méfiez-vous des femmes, mon cher. Vous avez un goût excessif pour la fleur, le décoratif, l'imaginaire. Vos compositions sentent trop la littérature. A mon sens, elles ne valent rien.

— Comment! Quoi? s'écria Pulby, rougissant et soudain cabré : on ne peut pourtant pas peindre tous les jours des portraits! Un peintre n'est pas un photographe. J'ai des choses à dire qui ne sont pas nécessairement celles que j'ai à tous moments devant les yeux. J'ai le

droit d'exprimer ce qui me passe dans l'esprit, j'ai le droit d'extérioriser ce qui est en moi, une certaine conception du monde, ma poésie enfin!

Le docteur Mésange haussa les épaules, acheva de bourrer sa pipe, et l'alluma avec méthode.

— Je vous attendais là. Votre poésie!... Ils ont tous ce mot à la bouche. Laissez-moi tranquille avec la poésie. Vous ne savez pas où est la vôtre. Vous vous imaginez qu'elle est dans un arrangement agréable de couleurs, de nus voluptueux, de guirlandes. Vous ne faites que des dessus de portes! Monsieur Simon Pulby, j'achète de la peinture depuis vingt ans : vous n'y entendez rien, vous ne savez pas ce que vous faites et ce que vous valez. Je vous en félicite d'ailleurs. Si vous le saviez, vous seriez insupportable, comme tous vos confrères arrivés, et vous cesseriez d'avoir du talent.

Pulby se mit à rire.

— Nous entrons dans le paradoxe, docteur.

Mésange haussa une seconde fois les épaules, et, le doigt tendu, désigna sur le mur une toile encadrée. Elle représentait une petite fille de huit ou dix ans, vêtue d'une robe écossaise à grandes rayures vertes et jaunes, assise de profil, bien droite et cousant sous la lampe, la tête penchée sur l'ouvrage. C'était un portrait charmant de douceur, de tendresse et de pureté, au surplus, peint de la façon la plus simple, et dans un sentiment exquis.

— Tenez, dit Mésange : votre poésie, la voilà. Elle n'est pas ailleurs. Vous n'avez jamais rien fait de mieux.

Il répéta, comme une chose sûre :

— Vous n'avez rien fait de mieux...

Et cependant, avisant une autre toile, accrochée sur le même mur :

— Mais vous avez fait aussi bien : cette esquisse, par exemple.

Il s'approcha du cadre, examina la toile, avec la gourmandise de l'amateur qui flaire, scrute, respire, et pour un peu mangerait la peinture qu'il aime.

— Ça, c'est fort... Pourquoi ne l'avez-vous jamais exposé?

— Bah! une esquisse, dit le peintre.

C'était une esquisse, en effet, parfaite d'énergie et de franchise : une tête et un torse de modèle, une fille rousse, jeune, éclatante de sauvagerie, l'air rusé, sournois, sensuel, une vraie petite bête de plaisir, peinte de verve, sans artifice, comme sans date. Le modèle cru, brutal, superbe; un caractère, la vérité nue et sans fard.

— A vendre? demanda le docteur.

— Non, dit Pulby. On me l'a demandée plusieurs fois. Je ne veux pas la vendre. Je la garde.

Mésange cligna de l'œil.

— Un souvenir d'amour?

— Ma foi, non, dit le peintre. Je tiens à cette peinture. Une minute heureuse. J'ai peint cela à vingt ans; il me semble que je n'en serais plus capable.

— Mais si, fit Mésange.

Et désignant l'autre, la petite couseuse en écossaise :

— Et celle-là, me la céderiez-vous?

Simon Pulby regarda Mésange en hésitant, le sourcil haut :

— Celle-là non plus. Je ne sais pourquoi, j'y tiens aussi.

Mésange à son tour se mit à rire, et, posant la main sur l'épaule du peintre :

— Je vous comprends. Je n'avais pas tort, quand je vous disais que vous étiez double. Savez-vous pourquoi vous tenez à ces deux tableaux? Et pourquoi ils sont réussis? C'est qu'ils expriment l'un et l'autre une des faces de votre nature. Il y a en vous la petite fleur verte et jaune, bien tendre, délicate, un peu mélancolique, tout sentiment, tout en nuances : c'est votre couseuse. Et puis, il y a la fleur rousse, de chair et de sang, cette petite garce à l'œil méchant, aux lèvres rouges... *Tota mulier!* votre « démone ». Je l'avais déjà deviné, en regardant vos autres machines; mais ces deux petites filles-là me confirment dans mon opinion. Il y a deux vérités en vous, entre lesquelles vous oscillez, sans pouvoir vous fixer jamais, mais que vous êtes cependant capable de saisir. A preuve! — Est-ce vrai?

— Possible, dit Pulby, rêveur.

Il se leva, alla chercher un autre carton, et le bruit de

son pilon de bois (il avait perdu une jambe à la guerre, en 1914) résonna durement sur le plancher de l'atelier.

Nonobstant sa blessure, c'était un grand et solide garçon, de quarante-cinq à cinquante ans, l'air jeune encore malgré les cheveux gris, au visage rasé, au front calme, mais, quand il ne souriait pas, la bouche dure, la mâchoire volontaire et l'œil soucieux.

Mésange, à côté de lui, feuilletait le carton de dessins, approuvant, blâmant, discutant. Pulby mit à part l'un de ceux que le docteur avait trouvés bien.

— Acceptez-le, cela me fera plaisir.

Mésange remercia, de la tête.

— Puisque vous me l'offrez... c'est un des bons.

Puis il tira sa montre :

— Bigre! déjà cinq heures. Et j'ai une consultation!

Il se leva, rentra sa pipe, tira un porte-cigarettes de sa poche, en prit une, et tendit son étui au peintre.

— Merci, non; je ne fume plus.

— Pourquoi ça? demanda le docteur, le regard professionnel.

— Le cœur, dit Pulby.

— Ah! ah! fit le docteur, à la porte... Eh bien, à votre disposition.

II

LA CONSULTATION

— Voyons donc ce cœur! dit le docteur Mésange.

Il fit déshabiller Pulby, le pria de s'étendre, ausculta les poumons, percuta le cœur, palpa le foie, prit la tension. Le tout en silence, avec soin et méthodiquement. Quand il eut fini, il regarda Simon, les épaules levées, les mains écartées, comme un prestidigitateur attestant l'évidence et qu'il n'y a rien dans le gobelet.

— Je ne vois pas ce qui cloche, dit-il. Les poumons sont bons, le foie normal, il n'y a rien au cœur. Un peu vif peut-être, mais pas le moindre souffle, pas de lésion. Vous êtes fatigué, voilà tout. Un nerveux, bien sûr, comme les intellectuels, les artistes. Qu'est-ce que vous éprouvez?

— Jusqu'à ces dernières années, expliqua Pulby, j'avais une très bonne santé. Avant ma blessure, je crois que je n'ai pas été deux jours au lit. Maintenant, je dors mal, m'éveille net vers quatre ou cinq heures, et aussitôt la machine à faire du noir se met à tourner, le malaise commence. J'entends mon cœur, je le sens palpiter, se crisper, ou bien c'est comme si j'avais dedans des bulles d'air, avec un serrement au creux de l'estomac. Une fois debout et au travail, tout va bien. En plein jour, je redeviens moi-même, j'ai le courage qu'il faut. Ce sont les nuits qui sont terribles. Vous connaissez cela, docteur? Dans le noir, comme tout apparaît pesant et dangereux, comme tout revient, implacablement, à l'esprit lucide. Ce long cortège de fantômes accusateurs, le doigt tendu, le regard glacé, qui vous jugent : les ennuis, les soucis, les chagrins, une mauvaise conscience de soi, l'inanité de ce qu'on a fait, l'immense effort qu'on sent qu'il faut fournir encore. Comme si on avait tout perdu, tout raté; et cette impression atroce, qu'on descend la pente, que tout est vain, qu'on glisse irrésistiblement vers la mort. Quelquefois, il me semble que jai envie d'être mort, et que tout soit fini, au lieu d'être perdu en mer, comme un nageur qui, de Brest, se serait mis en tête d'aller aborder en Amérique, qui sait qu'il n'arrivera jamais, qui a envie de tout lâcher, de s'enfoncer, pour que cela finisse plus vite. Vous allez dire que je fais de la neurasthénie. Non, ce n'est pas cela. Toute ma vie, docteur, j'ai été d'un optimisme indécrottable, heureux d'être ainsi, fier de l'effort tenté et soutenu. J'ai horreur de me plaindre, d'être consolé. Mais vraiment, il y a quelque chose qui ne va pas. Je crois que je suis assez brave. J'ai toujours pensé qu'il y avait de l'honneur, pour un homme, à se conduire en homme. Je ne dois rien à personne. J'ai beaucoup travaillé, j'ai eu des débuts durs. Je suis sans fortune et il me faut gagner ma vie. A vingt ans, je me suis brouillé avec mon père, — ou plutôt, c'est lui qui m'a coupé les vivres, mis à la porte. Mon père était polytechnicien, il voulait que je me présente à Centrale. Je n'avais aucun goût pour les mathématiques; je m'y suis

mis, j'ai été reçu à Centrale. Mais, une fois reçu, pour donner la preuve que je pouvais l'être, j'ai demandé ma liberté. Je n'avais en tête que la peinture. Mon père m'a donné le choix : l'école, ou la porte avec ma liberté. Je n'avais rien et j'ai pris la porte. J'ai donné des leçons de mathématiques pour vivre. Le reste du temps, je peignais. Ça a été dur, mais je m'en suis tiré. J'étais bien parti; la guerre est venue. Je m'y suis jeté de tout mon cœur, j'ai cru à ce qu'elle représentait de beau, de libérateur, que tout le monde croyait en 14. La patrie menacée, la civilisation à défendre, l'action, le devoir, le sacrifice à ce qu'on aime et qu'on a choisi : toutes ces choses à quoi je crois encore. Et puis, une balle dans le pied, en Champagne. La gangrène s'y est mise; il a fallu me couper la jambe. Aujourd'hui encore, je ne le regrette pas. Ce à quoi je m'étais sacrifié subsiste. Mais une fois sur pied, avec mon pilon, inutile à tous, il m'a fallu retrouver mon équilibre. Mon père s'était remarié, il est mort depuis; je n'avais pas à compter sur lui. J'ai remis ça, comme on dit; on a été gentil pour moi, on m'a reconnu du talent, et une fois encore je me suis tiré d'affaire. D'ailleurs, je ne gênais personne. Alors j'ai cru que c'était arrivé, et que l'équilibre, une fois conquis, était acquis. Je me suis marié, pendant la guerre, tout de suite après ma blessure. J'avais connu ma femme à l'hôpital. J'ai eu un enfant; je me suis installé à la campagne. Ma femme était très près de moi, j'ai cru au bonheur, et de fait, j'ai été heureux. J'avais une femme que j'aimais, j'avais un fils; vous savez, un de ces enfants de la guerre, auxquels on pensait tant dans les tranchées, quand la mort rôdait, et qu'on cherchait par tous les moyens à se survivre! Y avais-je assez pensé, à cet enfant, quand je me battais! Il est venu. J'ai cru que tout était réglé, gagné, assuré désormais. — Et puis ma femme est tombée malade, a beaucoup changé, tout d'un coup. Une cirrhose du foie. On a tout fait pour qu'elle l'ignorât, mais sa mère était morte jeune, du même mal; elle y pensait sans cesse. Elle est devenue à moitié folle de souffrance, et finalement elle s'est tuée. Je suis resté seul avec mon fils. J'ai tout fait pour lui; je ne

pensais qu'à lui. Il était délicat, je l'ai bien soigné. Il est devenu magnifique. Intelligent, artiste jusqu'au bout des ongles, doué pour tout. Et puis, je l'ai vu changer, lui aussi, brusquement. C'est un garçon bizarre. Depuis deux ou trois ans, je le sens m'échapper, me devenir étranger, je ne peux pas dire hostile, mais étranger, oui c'est le mot. Il a dix-neuf ans, maintenant. J'ai beaucoup de soucis, de ce côté...

Pulby qui marchait en parlant, de long en large, devant le bureau du docteur, s'arrêta soudain, le front plissé. Une rougeur couvrit son visage. Il croyait parler à lui-même, et quelqu'un, de l'autre côté de la table, l'écoutait.

— Je vous demande pardon, docteur. Je n'ai jamais dit ces choses à personne; je ne parle jamais de moi. Je vis si seul. Je ne sais pourquoi je vous raconte tout cela...

Mésange inclina la tête par deux fois et dit, doucement, fermement :

— Mais si... allez, continuez, débridez!... Ce n'est pas le foie, ni le cœur, qui est malade.

Il se tut un instant. Puis, abrupt :

— Quel âge avez-vous?

— Quarante-huit ans, bientôt quarante-neuf, dit Simon.

— Oui, cela commence à peu près à cet âge-là... un peu plus tôt, un peu plus tard. Je connais très bien votre cas, nous sommes contemporains, mon cher. Je sais ce qui vous manque. Pas la moindre Gretchen?... Vous vivez trop seul. Il vous faudrait des insomnies d'un autre genre.

Simon Pulby sourit, gêné. Il entendait bien le docteur.

— Quel conseil! fit-il en hochant la tête.

— Ah! dit l'autre, si vous pouviez savoir de quoi sont faits les médicaments que nous prescrivons!

Il regardait le peintre indécis, un demi-sourire de biais sur sa face maigre, et tambourinait sur la table, avec son coupe-papier.

— Je vous fais perdre votre temps, docteur, dit Pulby, saisi d'un scrupule.

Mésange se leva.

— Que dois-je faire?... continua Simon. Je sais ce que vous allez me dire : pas de soucis, travaillez moins, faites de l'exercice...

Il se mit à rire, et Mésange aussi.

— Enfin, donnez-moi quelque chose pour dormir!

Le docteur Mésange, indigné, leva comiquement les bras au ciel.

— Seigneur! fit-il, je le croyais intelligent, et ce n'est qu'un client comme les autres! Il me demande de la pharmacie!

Il s'assit, griffonna deux lignes sur son bloc, dont il détacha le feuillet, qu'il tendit à Pulby. Avant d'avoir lu, celui-ci dit : « Pas de véronal, surtout... » Il lut la formule. « Bon, c'est bien, j'essaierai. »

Puis il prit congé du docteur, lui serra la main, et, souriant :

— C'est embêtant de vieillir, hein?

Dans la rue, Simon Pulby se retrouva face à face avec lui-même, et sa solitude. La rue de Paris, en décembre, le soir tôt venu. Rue Chaptal, rue Blanche, rue Mansart, rue Fontaine, et le carrefour de Lorette. C'était le quartier où Pulby était né, où il avait passé son enfance. Sauf l'éclairage, et l'autobus, et les autos, les lieux n'avaient guère changé, depuis quarante ans. Simon se mit à marcher devant lui, à chaque pas faisant se lever un fantôme, tous les fantômes de sa jeunesse. A ce coin il y avait l'arrêt de l'omnibus à trois chevaux, où, le jeudi, il s'embarquait pour le long voyage de l'Odéon, vers de vociférantes Jézabels et de mesquins Avares. Il y avait toujours les deux mêmes caisses de lauriers à cette devanture de petit café, où Simon se souvint d'avoir autrefois assisté à un grand scandale : un agent de police appréhendait un chevrier de qui les chèvres avaient mangé les plantes. Plus loin, Pulby reconnut le même kiosque de journaux où jadis, traîné par sa bonne, un jour blafard de janvier 1895, il avait contemplé, avec

émoi, sur un illustré en couleur, une scène atroce : la dégradation d'un traître, un officier à binocle, en uniforme noir, aux boutons arrachés, dont un géant casqué, sur son genou, brisait le sabre. En d'autres jours, près de la place Vintimille, c'était un flot hurleur de jeunes gens, portant un mannequin ignoble, et conspuant Zola... A ces souvenirs, Pulby retrouvait ses frayeurs, ses étonnements, son ennui d'enfant promené. Certaines impressions plus douces se mêlaient pour lui à ces lointains songes. Il se voyait sur ce trottoir, la main dans la main de sa mère, morte jeune et connue à peine; mais la chaleur de cette main si douce lui restait, malgré les années.

Rue d'Aumale, à l'angle de la rue Taitbout, il s'arrêta, leva les yeux vers le troisième étage d'une maison noire, chercha le balcon, les fenêtres. Là, ses parents avaient vécu. La première fenêtre, à gauche, était celle de sa chambre. Là encore, il retrouva une autre image de sa mère. Il était tout petit; elle venait l'embrasser un soir, dans son lit; elle dînait en ville, elle portait une robe de soie. Il entendait crisser la soie, alors que sa mère se penchait sur lui pour l'embrasser. Puis elle était partie, et il ne retenait plus ses larmes, quand il percevait le bruit lourd de la porte retombant sur elle, dans la rue. C'était le noir, la lampe soufflée, la bonne ayant quitté la chambre; et ce cœur gros d'enfant, dans les ténèbres, tandis qu'à travers les rideaux tirés, la fenêtre close, s'enflait et montait jusqu'à lui la pathétique rumeur nocturne de la ville, de lointains roulements de voitures, et le trot mou, sur le pavé, d'un cheval de fiacre attardé...

Simon s'était accoté au mur de la maison d'en face. Une lueur inconnue éclairait doucement *sa* fenêtre... Que tout cela était lointain, proche à la fois! Comme tout ce qui reposait en lui, sous l'amoncellement des années, soulevait la poussière et remontait facilement à travers elle! Toute cette contexture de souvenirs, d'émois, d'images, de parfums anciens, de couleurs, amèrement, c'était lui-même. Et il se regardait enfant, presque un autre, au-delà du temps. Proche, à se toucher de la main, comme

s'il n'y avait qu'à l'étendre pour saisir ces ombres... Quarante ans, une vie d'homme. La sienne. Quarante ans de choses finies, à jamais mortes, vécues ou rêvées seulement? Ce qui n'est plus, ce qui s'enfonce dans le passé, fut-ce réel, ou bien un rêve? Quel vertige! Mais quelle douceur aussi, que tout soit là, dans son cœur et dans son esprit; et le décor fidèle, en somme...

Il passa la main sur son front, reprit sa marche. D'autres pensées lui vinrent. Ce Mésange ne pouvait rien pour lui. Les médecins ne peuvent rien pour l'âme. Après tout, que savait-il de lui, celui-là? La force et le nombre de ses pulsations, et la pression du sang dans ses artères, soit. Le baromètre aussi dit qu'il va pleuvoir, ou qu'il pleut; mais pourquoi pleut-il? — Simon dans sa confession involontaire (il se la reprochait, il s'était ouvert; et forcément c'est se trahir, car on ne dit jamais qu'un seul aspect des choses, et de soi), Simon n'avait pas dit l'essentiel, ce lâche besoin, puéril, enfantin, de tendresse (dont il avait honte), cet immense besoin d'être aimé, tourné à la hantise depuis quelques mois. Dans cette poursuite épouvantable de lui-même, dans ces insomnies, dans ce dialogue sans fin avec soi, où il se bourrelait, Simon était forcé d'en convenir : le travail n'est pas tout dans la vie, contrairement à ce que chacun dit, contrairement à ce qu'il avait cru, et voulu.

Il n'avait jamais pensé qu'à son art, à l'œuvre, où se réaliser. N'est-ce pas une duperie, cette lutte sans fin de l'homme avec les rêves de son esprit, cet effort insensé, toujours insatisfait, de leur donner une forme et un corps, livre, tableau, statue, poème; de sacrifier toute joie, tout repos, toute facilité, à ce labeur, à ce tourment d'éternel Sisyphe? Au fait, n'est-ce un tourment que pour l'artiste? L'industriel, le commerçant, le chef d'entreprise, quel qu'il soit, quiconque est chef, mène ou dirige, connaît cette inquiétude-là, cette hantise des affaires, qui, chez l'artiste seulement ne cesse pas, ne connaît ni congé, ni sursis, ni vacances : pour l'artiste, l'échéance est perpétuelle, et de tous les jours. Pulby souffrait d'un doute continu. « Qu'est-ce que j'ai fait?

Qu'est-ce que cela vaut? » Sans cesse il pensait à des chefs-d'œuvre, à ses maîtres, à ce qu'il aimait et vénérait le plus au monde : Ver Meer, Chardin, Ingres, Corot. Ces grands noms, de toute leur hauteur, l'accablaient. Il se sentait anéanti, en songeant à eux, à son œuvre éparse, incertaine. Quelle dérision! Sa vie sacrifiée à cette poursuite de chimère; le bonheur négligé, pourquoi? L'idée de bonheur, à ce mot, faisait traînée de poudre dans cet esprit tendu, avide. Le bonheur! Tout ce qu'on n'a pas eu, ou qui vous échappe. « Ce que je n'ai pas eu... » Ces mots, comme un ferment, comme un alcool, entretenaient une sombre ivresse chez Pulby. Il n'y avait pas d'amour dans sa vie. L'indiscret Mésange l'avait vu : pas la moindre Gretchen. Sa jeunesse, il l'avait donnée à ses tâches, à sa conquête de la liberté. Une fois, si, pourtant, il avait aimé. Une Anglaise, rencontrée à Nîmes : Anne, l'aventureuse, l'audacieuse, qui s'était reprise, au bout de trois mois, sans raison, comme elle s'était donnée. Indépendante, repartie, infixable elle aussi dans sa course à travers le monde. Simon avait aimé cette femme profondément. Il la croyait pour lui, faite pour lui; il avait voulu l'épouser. Elle avait eu peur, avait fui. Il demeurait marqué de cette première blessure au cœur, et longtemps s'était dit : « C'est fini; on aime une fois, j'ai tout donné, je n'aimerai plus. »

Le voilà sur sa pente amère. Il pense à sa femme, la pauvre Marthe, suicidée. Ombre, en lui, mêlée de tristesse, de rancune. Marthe, sa femme enfant, qu'il a aimée, qui s'est laissé aimer comme un chatte. Elle était douce, docile, tendre; elle semblait l'aimer, au début. Ils s'étaient connus à l'hôpital, en 1915, lui grand blessé, elle infirmière. Elle avait admiré le héros, le martyr, l'homme à la fois grandi et diminué. C'est elle qui avait voulu l'épouser. Trois années d'illusion charmante, dans sa campagne d'Haravilliers. L'enfant délicieux était né. Et peu de temps après sa naissance, les premiers symptômes de la maladie avaient apparu chez la mère; cette chute effrayante de la malheureuse dans un silence hanté, la menace, la peur, insuppor-

table, à laquelle elle n'avait pu résister... Une fois de plus, le souvenir du drame assaille Pulby. Il en revoit les circonstances et la simplicité tragique. Un matin, Marthe ne s'est pas réveillée. Plus tard, on a su. Une amie a rapporté à Simon un propos étrange, autrefois émis d'une voix douce, assurée et claire. « Je ne comprends pas comment les gens se manquent. Quand on a envie de mourir, c'est très simple : le contenu de trois tubes de véronal dans un verre, on jette les tubes aux waters; pas de trace, personne n'en sait rien, et vous, vous ne vous réveillez pas... » — « Pourquoi s'est-elle tuée? se demande Simon, pour la millième fois, depuis quinze ans, l'ai-je déçue? Ne l'ai-je pas assez aimée? Ne me suis-je pas assez occupé d'elle?... » Il cherche, à travers le temps, le plus infime souvenir, où se raccrocher, où trouver une justification, une explication, la moindre tendresse, son dernier regard... la dernière chose qu'elle lui a dite... Rien! Rien que ce visage apaisé, les yeux clos, dans sa nuit profonde... Marthe est morte avec son mystère.

Marthe, comme son fils lui ressemble! Ce fils bien-aimé! Simon pense à Jean. Et tout de suite, le voilà envahi d'un indéfinissable malaise : le sentiment d'un trouble entre son fils et lui. Pulby repousse, chasse l'impression pénible. Elle revient, s'empare de lui. Il ne regarde plus la rue, les maisons, les gens. Il marche, devant lui, en proie à sa triste misère. Que cet enfant est loin de lui! Si gentil, si tendre autrefois, et depuis des mois, des années peut-être, éloigné, différent, muré dans le silence. Hostile? Non. Pulby n'accepte pas le mot horrible. Différent, oui. Sans communication, attiré ailleurs, par quels rêves? Simon, à la naissance de son fils, avait souhaité d'en faire plus qu'un fils, un ami, un frère; qu'il y eût, entre son fils et lui, cette amitié, cette confiance mâle et tendre qu'il n'avait pas trouvée chez son père. Son père était un homme autoritaire, dur, l'esclave de son propre devoir, sans liberté. Simon n'avait pas été heureux dans son enfance. Cette tendresse qu'il n'avait pas connue pour lui-même, il s'était si fort attaché à la

trouver près de son fils, en la donnant. Mais l'enfant n'y répondait pas. Pourquoi Jean montrait-il si peu de confiance, d'ouverture? Il n'était pas méchant. Secret seulement, plein de pensées cachées, inquiétantes. Simon songeait à ce regard, direct, net et tôt détourné, qu'avait son fils. Il sentait quelquefois ce regard sur lui, comme d'un juge. « N'ai-je pas été un bon père? Je n'ai vécu, depuis la mort de Marthe, que pour ce petit. J'aurais pu me remarier, avoir une vie facile, agréable. J'ai craint que le petit en souffrît, je me suis consacré à lui. Mon travail et lui, je n'ai pas autre chose. Pas autre chose. Ai-je eu des torts? Je lui ai laissé peut-être trop de liberté, et trop tôt. Je n'ai pas voulu qu'il n'y eût en lui que de l'obéissance. Je l'ai voulu libre, afin qu'il fût sage tout seul. Est-ce une faute? Comme il est beau pourtant d'être un sage! Et moi, l'ai-je été, et le suis-je, à me torturer? »

Le souvenir de Chenneval s'alluma brusquement en lui. Toute notre génération a ses morts, et chacun de ceux qui ont survécu à la guerre garde dans son cœur l'image sublime de l'un d'eux. Qui penserait encore à Chenneval, si Pulby ne lui était pas fidèle? Claude Chenneval, son ami, le poète, si bêtement tué par hasard, à Paris, dans une bagarre, un 1er mai. Pulby avait une raison de ne pas oublier cette date. La veille, Chenneval était venu le voir, à la campagne, à Haravilliers. La guerre était finie depuis cinq mois, l'avenir à nouveau s'ouvrait; dans la paix revenue, on avait retrouvé la vie et l'espérance. Ils avaient passé la journée, heureux, amicaux et tranquilles. Marthe était là et souriait. Jean avait trois ans. Pulby le voit encore dans l'allée, courant entre les fleurs, à la rencontre de son père et de son ami, qui reviennent. Simon a pris l'enfant dans ses bras, l'a levé au-dessus de sa tête. Il a parlé de cet enfant à Chenneval. « J'ai trouvé ma raison de vivre, la voilà! » Pulby se souvient très bien de ce qu'a répondu son ami : « Tu es heureux. — « Non, a dit Pulby : je suis sage. » Le lendemain, Chenneval est mort. Simon ne l'a su que deux jours après, devant le lit où son fils grelottait de fièvre

et manquait de mourir d'un accès de croup. Quelles journées! Pauvre Chenneval, si doué! Il avait fait la guerre, lui aussi. Il revenait sauf; charmant, jeune, plein de foi, de force, de talent. Et il était mort. Un grand poète, mort trop tôt; un saint, un héros. L'amitié de Pulby, en deuil, embellissait le disparu, coupé de ses racines, avant d'avoir donné ses fruits. Ses promesses, et ce qu'il était, Simon Pulby demeurait seul à le savoir. Il était mort. Dans ses piétinements et ses écrasements aveugles, comme la vie est bête et mal faite! Chenneval mort, quand tant de mufles vivent et prospèrent!... Mais Pulby écartait les mufles. Il n'y avait, il ne devait y avoir pour lui que le vrai, l'honnête, le grand, le désintéressement, la sagesse. « C'est peut-être une folie que de vouloir être sage! » « Si Chenneval était encore là, dirait-il encore que je suis heureux?... Pauvre Claude! Il disait qu'il avait besoin de moi, que j'étais de bon conseil et de bon exemple pour lui!... Pauvre vieux! où est-il maintenant? Qui se souvient de lui? C'est moi maintenant qui aurais besoin de lui. Je n'ai pas d'ami. — Si, Mésange, peut-être. Mais il n'y a pas longtemps que je le connais, nous n'avons pas eu de jeunesse ensemble... Quel drôle de type, tout de même! Comme il m'est dur, comme il m'est sévère! Je crois qu'il a de l'amitié pour moi, mais il se ferait hacher plutôt que de le dire... En tout cas, il me voit bien. C'est curieux, ce qu'il m'a dit, que j'étais double. Suis-je double? Possible, après tout. Mais terriblement seul, c'est certain... »

Il eut un sentiment panique de sa solitude. Un instant, il pensa entrer dans un café pour téléphoner à Mésange de venir dîner avec lui, mais il y renonça aussitôt. « A quoi bon? Je n'en resterais pas moins seul! »

Il n'avait pas envie de rentrer chez lui. Il s'assit à la terrasse d'un café, vive de lumières, de bruit. Dans la multitude, cette chaleur humaine, c'était au moins une panacée contre l'horreur de se sentir, à certaines heures, seul avec soi; au contraire, épaulé, appuyé par le groupe humain, anonyme. Pulby se mit à regarder les gens, et le pli professionnel reparut en lui, distrayant : cette

curiosité des visages, où lire le secret étalé des cœurs. Ces passions, ces vices, ces misères, cette pauvreté; ces fatigues, ces rêves parfois où l'observateur retrouve et reconnaît les siens. Une fille, par son manège, retint un moment l'attention du peintre. Elle avait un visage triste, quelque chose de fané dans un visage pur de jeunesse. L'œil allait, inquiet, mobile et guettant l'homme. Elle vit que Pulby la regardait; elle lui sourit. Elle n'était pas vilaine, cette fille. Pulby lui sourit aussi, mais, de la tête, esquissa un geste de refus poli et désolé, comme un regret. Elle eut un petit air de dire : « C'est dommage! » et, prenant son parti, détourna la tête.

Simon regretta d'avoir écarté cette douceur peut-être, cette tromperie d'un plaisir. Après tout, pourquoi toujours ce renoncement? Le physique en lui s'animait. Un vers lui revint en mémoire : *« Il rêvera partout à la chaleur du sein...* » Une chaleur, quelle qu'elle fût... la moindre Gretchen. « Enfin, c'est trop bête! Qui m'empêche? Elle est très jolie... » Il se retourna, mais la fille n'était plus seule, un passant venait de s'asseoir à sa table. Elle vit le mouvement de Pulby, son air attrapé, et se mit à rire. « C'est bien fait », se dit Simon, une pointe d'envie à l'esprit pour ce jeune vainqueur décidé, qui lui avait si prestement soufflé la belle... Il appela le garçon pour payer, se leva. La sensation de son pilon sur le sol dur lui rappela la réalité... Tout était bien ainsi. Sa mutilation le gênait toujours, chaque fois qu'il pensait aux femmes. « Ça ne doit pas être très rigolo de coucher avec un type qui n'a qu'une jambe. » Il s'éloigna sans hâte de rentrer chez lui. La maison était vide, Jean parti depuis quinze jours pour l'Angleterre.

— Une dame est venue vous demander, dit la concierge. Elle n'a pas donné son nom. Elle reviendra.

Pulby monta, dîna rapidement, passa dans l'atelier pour travailler. La petite couseuse en écossaise, sur le mur, continuait sa muette broderie, sous la lampe. Simon regarda l'enfantin portrait, et sourit, comme d'une présence. « Mésange a raison, c'est bien ce que j'ai fait de mieux. » A cause de cette présence peinte, il éprouva une

douceur. Dans son cadre, la « démone » aussi le regardait, et il regretta la fille du café.

III

NELLY MARTIN

Simon prit la carte et eut un haut-le-corps en lisant ce nom : *Nelly Martin.*

— Ça, par exemple, c'est du toupet.

Il ne savait rien de cette femme; il savait seulement qu'elle était la maîtresse de son fils, et il croyait avoir toutes les raisons de penser que cette Nelly Martin, étant du côté de son fils, ne devait pas trop le porter dans son cœur, lui Simon. Que venait-elle faire ici, l'intrigante? Le premier mouvement du peintre fut de ne pas la recevoir. « Je n'y suis pas... » Il se ravisa aussitôt, hésitant. Que voulait-elle? Et puis surtout, qui était-elle, cette femme qui lui avait pris son fils? « Voyons un peu! », pensa-t-il, curieux de comprendre, et, à travers elle, peut-être de retrouver ce fils, qui le fuyait. Tout cela rapide, imprévu, juste le temps de la réflexion. Le valet chinois était toujours là. — « Fais entrer », dit Simon.

Il s'attendait sans doute à voir une bête foncer, la porte du toril ouverte, et s'apprêtait à la recevoir. Il ne se produisit rien de tel. Nelly Martin entra, calme, correcte, posément. Elle était grande, élégante, vêtue avec un goût sobre, le visage sympathique et le regard droit, sous le sourcil à peine relevé. Pulby sentit la force et la virilité de ce regard. Il dévisagea rapidement la jeune femme. Vingt-cinq, vingt-six ans. Jolie, à coup sûr; de la réserve; pas du tout l'air d'une poule, comme on l'avait dit. L'impression désagréable de Simon s'atténua. Il restait cependant sur ses gardes. Cette personne semblait très bien savoir ce qu'elle voulait. « Mais qu'est-ce qu'elle me veut? »

Mlle Martin portait un carton de dessins sous le bras. Elle s'arrêta un instant, comme si c'était à Simon Pulby de parler. Elle paraissait n'éprouver aucun embarras de sa démarche. C'était elle qui avait l'air d'attendre quel-

que chose, en regardant Pulby. Comme il ne disait rien, elle se décida, ouvrit son carton, en tira un paquet d'épreuves.

— Voilà, dit-elle. Je suis la nouvelle secrétaire de Monsieur Z. Je viens de la maison Marendaz, je vous apporte les épreuves des lithographies. Il n'y a que le noir, nous n'aurons les tons que demain. L'imprimerie voudrait vos retouches au plus tôt pour qu'on puisse tirer la couleur.

Désorienté et presque déçu, Pulby prit le paquet d'estampes que la jeune fille lui tendait. Il eut même un mouvement d'humeur. « Puisqu'elle venait de chez Marendaz, elle n'avait qu'à le dire. Pas besoin de me passer sa carte! Elle aura voulu que je sache qu'elle s'appelle Nelly Martin... Ou bien, venait-elle voir Jean, par hasard?... »

Il feuilletait les images, l'air attentif. A l'exception d'une ou deux, mal venues, le tirage était bon. C'était une suite de dessins lithographiques pour l'illustration de *Sylvie,* de Gérard de Nerval. Simon aimait cette nouvelle; il avait donné beaucoup de soin à ce travail de la pierre, nouveau pour lui, et le résultat obtenu, du premier coup et sans repentirs, l'étonnait. Mlle Martin était auprès de lui, regardant aussi les épreuves, les trouvant jolies, et l'interprétation fidèle au livre. Elle signala dans l'une un détail à reprendre au tirage. Elle semblait assez bien connaître le travail et le métier du lithographe.

— Je vois que vous vous y connaissez, dit Pulby.

— Un peu.

Il la regarda.

— Vous êtes artiste?

— J'aime la peinture, le dessin. J'en ai fait aussi, autrefois.

Elle parlait d'une voix tranquille, assurée.

— Vous êtes depuis longtemps chez Marendaz? Comment se fait-il que je ne vous y aie pas encore rencontrée?

— J'étais dans un autre service. On m'a mise depuis peu à la fabrication.

— Votre travail vous plaît? C'est intéressant?

— J'aime ce que je fais.

Toujours la même petite voix, claire et posée. Elle était attentive et calme, et ce calme irritait Simon. A force d'étudier les visages et de les scruter avant de les peindre, il sentait vivement le mystère, le secret des êtres. Beaucoup n'en cachent point, sous le silence. Mais toujours Simon avait l'impression de buter contre ce qui n'est pas dit; persuadé qu'il se pense toujours plus de choses qu'il ne s'en dit, fût-ce à déchanter par la suite, et s'apercevoir que si beaucoup de gens se taisent, c'est en fait qu'ils n'ont rien à dire. Devant cette Nelly Martin, à cause de ce qu'il savait d'elle, sans doute, et de la situation bizarre où, sous couleur de dessins apportés de l'imprimerie, il se trouvait brusquement placé en face de la maîtresse de son fils, Simon éprouvait une gêne. Les dessins n'étaient qu'un prétexte. Elle ne pouvait être venue sans une intention. Laquelle? Il n'y avait pas d'hostilité dans ce visage; l'attitude de la jeune fille était dégagée et libre, mais très correcte et très décente. Pulby discernait seulement une réserve de sa part, sous sa tenue. Sans doute, elle ne pouvait ignorer qu'il connaissait ses relations avec Jean. Il eut envie de le nommer, de parler de lui. Jeter le nom de Jean, en pleine figure, à cette fille, pour voir comment elle réagirait, la tirer de ce calme exaspérant... En même temps, il ne laissait pas de subir l'ascendant de ce beau visage, aux yeux droits.

Ils ne parlaient pas. Simon avait fini de feuilleter ses lithographies. Mlle Martin était debout, devant lui. Il l'examinait, de son œil de peintre, attentif aux formes, et à l'expression d'un regard. Et il éprouvait, de cette enquête, une impression confuse, singulière. « Je l'ai déjà vue, pensa-t-il. Où cela? Quand? » Il ne pouvait le dire. C'était l'impression d'une ancienne image, longtemps recouverte, transformée. Ce qu'il pensait dut apparaître à une personne intuitive. Nelly Martin supportait cette recherche et cet examen sans détourner les yeux. Elle souriait même, comme d'un jeu et amusée. Puis soudain, elle se mit à rire.

— Vous ne me reconnaissez pas?

Pulby, trop poli pour répondre négativement, et d'ailleurs troublé par cette ressemblance qu'il ne déterminait pas, Pulby écarquillait les yeux, le front plissé. Mlle Martin vint à son secours.

— Vous ne me reconnaissez pas ?... Cela n'a rien d'étonnant... La petite Lily, d'Haravilliers... Vous avez fait mon portrait, dans le temps, quand j'étais petite fille... Mes parents ont habité tout un été une maison voisine de la vôtre... Ma mère était Mme Ferruch...

— Non! s'exclama Pulby en frappant ses mains l'une contre l'autre, ébloui soudain par la vive lumière de ses souvenirs précisés. Lily Ferruch... Haravilliers... Je crois bien!... Par exemple! Mais comment...

Il regarda la carte, qu'il avait jetée sur la table : *Nelly Martin*.

Mlle Martin expliqua :

— Je m'appelle Martin. Ma mère était remariée; Ferruch était le nom de mon beau-père. On m'appelait Lily dans ce temps-là. Mon nom ne pouvait rien vous dire.

Elle rougit à ces derniers mots, avec le sentiment subit que Nelly Martin existait, pouvait exister, mais pour une autre cause, dans l'esprit du père de Jean.

— Je suis impardonnable, dit Simon.

— Oh! très pardonnable, au contraire. Il y a seize ans de cela. J'étais une petite fille alors. J'avais onze ans. Je me rappelle très bien, quand je posais pour vous. J'avais une robe écossaise.

Pulby ne disait rien. Il prit la jeune fille par la main, la fit se retourner, il alla déplacer un paravent qui masquait une partie du mur. La petite couseuse en robe verte et jaune, sous la lampe, apparut, dans son cadre d'or.

— Ah! mais me voilà! s'écria Nelly. Vous m'aviez gardée? Comme c'est amusant!

Elle contemplait la petite toile et cette image d'elle enfant, à la fois ravie et déjà touchée par la mélancolie de ce retour.

— C'est loin! dit-elle.

Le peintre approuva, en baissant la tête.

— Oui, très loin... 1919 ou 1920... Tout m'est très

présent. Je vous ai vue un soir ainsi, chez vos parents, l'air si raisonnable, si grave, sous la lampe... Une vraie petite femme, déjà. J'ai senti ce portrait aussitôt. Je l'ai fait vite, en deux séances. Vous posiez très bien. Si jamais j'avais pensé retrouver mon gentil modèle, quand on m'a passé votre carte!

Puis son visage aussitôt se rembrunit. Ces souvenirs remuaient une amertume en ses pensées. Haravilliers... C'était le lieu d'un moment hâtif de bonheur, le temps des illusions dorées; l'installation, dès son mariage, à Haravilliers, pendant la guerre, et l'expérience tentée, concilier la vie sociale avec l'art, la famille, la paternité; être à la fois un homme comme les autres, et un artiste, dans l'indépendance. Ce rêve!... Sa femme n'était pas encore malade. Le petit Jean avait trois ans. Alors ce devait être non pas en 1919, mais plutôt en 1918. 1919 avait été l'année du croup, et de la mort de Chenneval. Pulby revoyait le jardin, l'allée de zinnias et de dahlias, la vieille clôture vermoulue, la maison rustique, le village et le pigeonnier rond, près de l'église et du cimetière aux tombes moussues, en lisière des champs... Tout cela si près, à croire qu'on ne l'a quitté que de la veille... cette sensation atroce de vertige au bord des années écoulées. Et puis, l'intervalle soudain comblé, entre vous et ce qui n'est plus. Marthe morte, l'enfant grandi, les chagrins, le cœur vieillissant qui se ronge. Et Nelly Martin devant lui... la petite Lily d'Haravilliers!

Il la regardait, déchiré; par pudeur, il se mit à sourire, en hochant la tête.

— Oui, c'est loin...

Il ne quittait pas des yeux le visage de la jeune femme. A cause de sa jeunesse, il reprit :

— C'est loin pour moi, mais pas pour vous!

— Si, dit-elle, pour moi de même. Tout change si vite à présent!

— Allons donc! A votre âge...

— A mon âge aussi.

Elle hocha la tête, à son tour, le sourcil relevé, à sa coutume, et elle ajouta gaiement, gentiment :

— Vous, vous n'avez pas tant changé que cela. Vous avez blanchi, voilà tout. Mais je vous retrouve et je vous aurais bien reconnu, si je vous avais rencontré par hasard, dans la rue.

Un souvenir de Debussy, ce que dit Mélisande à Golo, traversa l'esprit de Simon, musicalement. « *Vous avez vieilli et maigri...* » Et puis, ce coup de fouet soudain, cette idée : « Bien sûr, elle m'aurait reconnu. Jean et moi nous nous ressemblons. » L'image de Jean, intervenant entre elle et lui, remettant les choses au vrai point, lui fut absolument intolérable. Il fit quelques pas, essaya de s'arracher à cette gêne persistante. Il s'adressa à la jeune fille.

— Et vous? Qu'êtes-vous devenue depuis ce temps-là? Vos parents? Madame Ferruch?

Nelly Martin eut un geste las. Pour elle aussi, ces souvenirs étaient sans gaieté.

— Ma mère est morte. Mon beau-père s'est remarié. J'ai eu des jours durs. Je vis seule.

Elle prévint un mouvement de commisération de Pulby, se reprit :

— Oh! je ne me plains pas. J'ai la vie que je veux. Les femmes, à présent, savent se retourner. J'aime beaucoup mon indépendance.

Pulby enregistra ce trait. « Pourquoi me dit-elle cela? » Il interrogea :

— Vous avez de la fortune?

— Non. Je me débrouille. Je me suis débrouillée toute seule. Ce n'est pas toujours drôle, mais c'est du sport. Je travaille pour vivre.

Elle rit.

— J'ai fait beaucoup de choses. De l'enseignement, de la décoration, du secrétariat. J'ai été secrétaire d'un député. J'ai tout vu. J'ai voyagé, je parle très bien anglais, cela m'a servi. J'ai fait un peu de journalisme, mais il y a trop de directeurs. J'ai été épileuse pour chiens.

— Quoi? fit le peintre.

Mlle Martin rit encore. Elle riait joliment, d'un éclat brusque, la tête renversée.

— Parfaitement. Epileuse pour chiens. Cela n'a pas l'air sérieux, mais c'est ainsi. Un très bon métier. J'aime beaucoup les bêtes. Maintenant, avec ces chiens écossais, à la mode, dont il faut chaque jour faire le poil, cela finit par rapporter. Trente-cinq francs la séance! A deux ou trois par jour, je m'en tirais. Malheureusement, la mode va revenir au poil court, alors j'ai changé mon fusil d'épaule. D'autant qu'il y avait les propriétaires de chiens, et cela c'est le moins amusant. On dirait que c'est à eux qu'on arrache le poil... J'ai aussi ma licence de philosophie, mais cela ne sert à rien. A présent, ça va. Je suis chez Marendaz. C'est intéressant.

— Et le reste? demanda Simon. Ce n'est pas tout de gagner sa vie. Il y a autre chose pour une femme.

Il n'aurait su dire si Nelly Martin avait rougi à cette allusion.

Elle répondit, de sa voix nette, en scandant les mots répétés :

— J'aime beaucoup mon in-dé-pen-dance.

Sans plus. Comme si elle voulait couper court à la conversation, sur le terrain où Pulby l'avait portée. « Elle est très forte », se dit-il. Il la sentait maîtresse d'elle, ne disant que ce qu'elle voulait dire.

Il souhaita d'en savoir davantage, intéressé :

— Vous êtes heureuse? Votre vie vous plaît?

Elle haussa les épaules. La question était absurde.

— Heureuse, je ne sais, cela m'est égal. C'est une question que je ne me suis jamais posée. Les êtres de ma génération ne s'occupent pas du bonheur. Le bonheur, c'était bon avant la guerre, il me semble. Il y faut des loisirs. Pour nous, qui sommes venus après, la grande affaire, c'est de vivre; la vie est pour nous une aventure. Je vis la mienne. Il y a des bons jours et des mauvais jours. Mais il faut vivre au jour le jour.

« La vie pour nous est une aventure... » Pulby avait déjà entendu cette phrase-là. Il reconnut une idée de Jean. Nelly était plus près de Jean que de lui. Il était, lui, Simon, d'un autre âge, d'une autre génération. Cette constatation ne lui fut pas très agréable.

— Que vous êtes jeune! fit-il, presque avec dépit.

Il hésita, un quart de seconde, et ce fut plus fort que lui. Il fallait qu'il parlât de Jean.

— J'ai un fils, presque de votre âge. Il pense et parle comme vous.

En disant cela, il l'avait regardée. Le visage de Nelly Martin rosit, imperceptiblement, mais elle ne détourna pas son regard. « Nous y voilà », se dit Pulby. Il ajouta, d'un ton indifférent en apparence, mais attentif et curieux de surprendre, à son émotion, le secret de la jeune fille.

— Je crois que vous le connaissez.

— Oui, dit-elle : un peu!

Elle marqua un avantage, avec cet « un peu! » qui en disait long. Elle précisa, après un temps :

— Nous nous sommes vus, un moment.

Cette assurance, qui ne lui apprenait rien, que la maîtrise de soi de cette fille singulière, acheva de décontenancer Pulby. Il détourna la conversation qui allait devenir difficile.

— Il est en Angleterre, depuis deux mois.

— Oui, je sais, dit Nelly Martin. J'espère qu'il va bien.

Disait-elle cela par malice à l'égard de Jean? Mais alors?... Ou si elle se moquait de Pulby? Ramené malgré lui à interroger, il dit, avec une légère nuance d'ironie :

— Vous n'avez donc pas de ses nouvelles?

Nelly secoua la tête vivement.

— Il y a deux mois que je ne l'ai vu.

Et soudain, elle se détourna, frémissante. L'attitude fière était tombée, découvrant la femme et sa blessure.

Simon demeurait interdit, ému par cette souffrance inattendue et révélée. Il regretta son ironie, et fit un mouvement vers la jeune fille. Elle l'arrêta de la main, releva la tête, la bouche serrée.

— Non... ce n'est rien... je vous demande pardon. Ne vous méprenez pas, surtout. Je n'étais pas venue pour me plaindre. Nous sommes d'accord, Jean et moi. Tout est fini.

Elle fit un effort, elle avait encore quelque chose à dire, et le dit, tristement; et Pulby eut l'impression que c'était pour cela qu'elle était venue.

— Si vous lui écrivez, et si vous lui parlez de moi... dites-lui que j'ai fait ce qu'il a voulu, qu'il peut être tranquille.

Que voulait-elle dire? Simon crut deviner, mais, gêné, ne demanda rien. Il reprit, intrigué soudain :

— Pourquoi ne le lui écrivez-vous pas?

— Ah! non... fit vivement Nelly.

Ses yeux étaient secs. Son visage avait repris son calme, sa fierté. Devant le regard ému de Pulby, elle se détendit et, en s'efforçant de sourire :

— Je vous demande pardon... Je me suis laissé émouvoir, c'est absurde, ce n'est pas mon genre. Jean est libre, après tout. Comme moi.

— Que puis-je pour vous? demanda Simon.

— Rien. Merci. Vous connaissez Jean.

Pulby fit longuement oui, de la tête; sans plus. Parler, c'eût été trahir ce fils qu'il aimait, convenir de sa dureté. Son air de tristesse et de compassion disait assez ce qu'il ne pouvait formuler. Et il y avait tant de tristesse pour lui-même, en ce retour sur ce point douloureux de sa vie, sa mésentente avec son fils, que Nelly Martin le sentit, à son tour eut pitié de lui, et lui tendit la main.

— Revenez me voir, dit Simon, comme elle partait.

Elle ne répondit point, mais le remercia, d'un sourire.

Il la regarda descendre, dans l'escalier, agita la main, en signe amical d'au revoir.

— Pauvre fille, pensait-il en rentrant dans son atelier. Je la croyais mon ennemie, et c'est une victime. Jean lui a fait du mal, à elle aussi.

IV

LE PÈRE ET LE FILS

Simon travaillait dans l'atelier. Un travail tout matériel, la gravure d'un bois. La main seule était occupée : l'esprit restait libre. Il pensait à Jean, à leurs discussions,

aux choses dites, à leur désaccord foncier, grandissant, sur tous les sujets, dans tous les domaines. Et quelque chose se cabrait, en Simon Pulby, à l'idée qu'il était jugé, condamné par son fils.

— Quoi? se disait-il, je ne suis pas un barbon. J'ai été jeune, moi aussi, et il n'y a pas si longtemps. Je me suis rebellé contre mon père, mais enfin sans avoir avec lui une pensée commune, je ne l'ai jamais pris pour un idiot. Avec Jean, j'ai toujours l'air d'être un idiot!

Il ne connaissait que trop la réponse. Il s'imaginait entendre la voix même de ce fils ardent et glacé, ses raisonnements, et sa logique meurtrière.

— Je ne t'ai jamais pris pour un idiot. Je dis qu'aujourd'hui, entre un garçon de vingt ans et un homme de cinquante et même de quarante, il n'y a pas d'entente possible. Nous ne parlons pas la même langue. Ton père, toi, ton grand-père, vous étiez d'une même époque. Un homme de 1910 pouvait s'accorder avec un homme de 1880, et peut-être de 1860. Il n'y avait entre eux qu'une différence d'âge. Ils vivaient sur les mêmes désirs, dans les mêmes cadres. Ce que tu ne veux pas admettre, parce que tu ne peux pas le concevoir, c'est qu'il a beau n'y avoir que vingt-cinq ou vingt-six ans de différence entre nous, toi et moi, nous sommes sans doute des contemporains, mais des contemporains qui ne vivent pas sur la même planète. Tu aimes, tu crois, tu sers en toute chose des dieux morts : l'art, l'intelligence, la beauté, la patrie, ce que tu appelles la civilisation, une certaine idée que tu te fais de l'homme, à quoi l'homme d'aujourd'hui ne correspond plus. Plus rien de tout cela n'existe pour nous. Et mathématiquement, c'est nous qui avons raison, parce que nous sommes nés après vous et qu'ayant plus longtemps à vivre, nous aurons plus longtemps raison que vous. Que ce fait ne soit pas agréable pour vous, je le conçois : c'est la guerre, si tu veux, qui en est la cause. Vous avez cru qu'elle était finie, à l'armistice; et cette paix plâtrée vous a entretenus dans l'illusion que tout allait reprendre et recommencer. Mais ce n'était au propre qu'un armistice.

La guerre a repris, sur un autre plan. C'est l'histoire du *Titanic*, que Peisson a racontée dans son livre. Le bateau rencontre un iceberg; on croit pouvoir réparer l'accroc, mais le choc a déglingué tout le navire, et il s'enfoncera demain. Après la guerre, on s'est aperçu que le choc avait disjoint complètement ce qui n'était sauvé qu'en apparence, et que l'ordre défendu en 1914 était ébranlé et menaçait ruine. Oui, votre guerre a tout détruit, mais elle n'a pas fini de tuer les gens. Vous autres, survivants, vous avez cru qu'une fois la paix revenue, vous alliez reprendre le train arrêté le 2 août 1914, vous êtes remonté dedans, le chef de gare a donné un coup de son vieux sifflet, vous avez cru que vous repartiez. Mais le train n'est pas reparti, parce qu'il n'y avait plus de roues, parce qu'il n'y avait plus de locomotive, plus de rails et plus de charbon. Il n'y a plus rien : et ce qui est enivrant pour nous, les jeunes, c'est de le savoir, c'est d'être sûrs au moins de cette vérité-là! Voilà notre avance sur vous. Toi et tes pareils, vous êtes des morts en sursis d'appel, vous vivez dans l'illusion de votre survie. Vous vous persuadez que les choses continuent. Elles ne sont pas commencées encore!

Pulby entendait la voix du jeune prophète, ses vaticinations implacables.

— Le vieux monde est mort, fini, enterré. Nous avons assisté depuis quinze ans à cette faillite. Nous sommes venus, et nous n'avons plus rien trouvé debout dans aucun ordre. Argent, propriété, travail, amour, famille, littérature, grands sentiments et vieilles lunes : rien, rien, rien et l'égal de rien. Tout est douteux. Tout est en question. Le monde nouveau est en train de se faire, s'il se fait jamais. C'est à Moscou qu'est la matrice. Je ne le verrai peut-être pas; d'ailleurs, je m'en moque. Nous aussi, nous sommes une génération sacrifiée : ce n'est pas votre monopole. Tu sais, nous sommes de pauvres bougres, comme vous; la jeunesse est très malheureuse. Nous ne vivons que dans la négation de tout, parce que nous voyons bien que tout est mort, tout se meurt, tout est condamné. Il n'y a qu'une chose exaltante : c'est de

le savoir, c'est d'être sûr au moins de cela. Notre certitude! Et qu'il n'y a pour nous qu'une raison d'être : détruire, achever de détruire et de déblayer, pour que vos ruines ne nous écrasent pas. — Je te choque? Je te demande pardon, mais tu m'as appris à ne pas mentir, et du moment que nous parlons, sache accepter ma vérité!

— Ta vérité, c'est qu'à t'entendre, je n'aurais qu'à me jeter à l'eau!

— Pas du tout. Il y a encore un rôle pour vous : aidez-nous, soyez nos témoins. Et puis, en attendant que tout soit fini, il y a encore cela : jouir. N'est-ce rien? La seule chose qui reste! Mais non, tu t'obstines, tu ne veux pas croire à la mort. Tu tiens le cadavre entre tes bras, tu crois tenir une chose vivante, quand déjà elle se décompose. Tu restes fidèle à tes idoles. Je parie que s'il y avait encore la guerre, tu marcherais encore, tu t'engagerais, comme la dernière fois!

— Naturellement, disait Pulby. J'aime mon pays. Les raisons que j'avais de le servir en 14 subsistent. Ce à quoi je tiens est menacé. Je ne déserte pas.

Jean Pulby désignait la jambe de bois de son père.

— Tu n'en as pas eu assez la dernière fois? Tu seras toujours le même, mon pauvre dad! Sacrifié par amour! L'Holocauste! Sublime! — Sacrifié à quoi? A des ombres. Tu crois que tu as été vainqueur, en 18? Quelle blague! Et la guerre du droit, n'est-ce pas? La guerre sainte? Il n'y a d'intéressant que la guerre civile. Au moins, on sait ce que l'on tue et ce qu'on hait.

— Ce que tu hais, c'est tout ce que j'aime.

— Ce que je hais, c'est ton conformisme. Ta façon d'accepter ce qui est, de le trouver bien, parce que cela est. Obéir, servir : voilà tes deux pôles, ta morale et ta religion. Une morale d'esclave, et de dupe. Servir ce qui profite à d'autres, obéir à qui se fiche de toi, et qui t'écrasera dans sa chute. Ce que tu défends, c'est l'ordre bourgeois. Es-tu un bourgeois, ou un artiste? L'ordre, la tradition? Mais l'art est dans l'indépendance. La pro-

priété, le capitalisme? Tu ne possèdes rien, tu n'es pas un capitaliste!

— Je suis attaché à un ordre de choses qui existe. Bon ou mauvais, mais qui existe; qui par là est juste, a sa raison d'être, est un fait, et justifie son existence. Un ordre dans lequel mon père a vécu; qui a permis de grandes choses, qui continue une tradition, l'équilibre, la civilisation, laquelle s'effondre si on l'interrompt. Un bourgeois, moi? Eh bien, si tu veux. Mais je suis un artiste d'abord, et mon art n'est pas d'un bourgeois. Ma vie, peut-être. Réglée, ordonnée, acceptant ses règles, celles de mes pères, de ma classe. Bourgeois, oui, si c'est l'être, sans aucun avantage que de désirer des conditions matérielles de vie régulière, chacun à sa place, qui me permettent (et à chacun) de travailler et de remplir mon idéal. Je défends un héritage sacré, auquel je participe, et toi aussi : le total de mieux acquis par les hommes, transmis, à transmettre intact et même, si possible, augmenté. J'ai versé mon sang pour cela, je ne veux pas l'avoir versé pour rien.Tous mes amis qui sont tombés à côté de moi pendant la guerre, c'est eux que tu offenses. Ils sont morts pour cela, que tu nies. C'étaient des héros, des martyrs, des saints!

— Des dupes. Ils sont morts pour rien.

— Assez! Tais-toi!

Jean se taisait, sans baisser les yeux. Chacun restait ancré dans sa croyance. La discussion interrompue était sans fin. Pulby sortait de ces querelles exténué, découragé. Si ce petit avait raison?

Eh bien, il n'avait pas raison. « Ce qu'il appelle mon conformisme, ce n'est pas une acceptation aveugle de ce qui est. Je vois le mal, ce qu'il faut changer. Rien ne dure, tout se modifie. Pourquoi s'imaginer qu'on peut résister à l'inévitable, empêcher le devenir perpétuel de s'accomplir? Les hommes meurent; il faut que les lois, les institutions, les pensées se transforment et meurent comme eux. Ce que peuvent les hommes, ce n'est pas arrêter le cours fatal des choses; c'est quelquefois le diriger, le canaliser, sans détruire. Révolution, non. Evo-

lution, oui. Ce serait encore bien beau, que d'avoir un moment influé, sans violence, sur ce qui est plus fort que l'homme et aussi passager que lui, le flot qui l'emporte! Accepter, ne rien renier, de ce qui constitue l'héritage des hommes. Même le mal. Moi, c'est délibérément que j'ai accepté, que j'accepte. On ne vit pas seul; il faut être social. Artiste, oui; mais à ma place, dans un ordre humain. Et pourquoi n'aurais-je pas le droit d'être aussi un homme, et à ma place dans la cité, sous de justes lois? L'anarchie était de rester seul. J'ai voulu être un homme comme les autres, et à cela j'ai sacrifié ma liberté. Je me suis marié, j'ai eu un fils. C'était obéir aux lois de ma race. Il fallait choisir. J'ai choisi : j'ai opté pour le monde chrétien. Deux mille ans de christianisme, cela compte!... »

L'objection de Jean, dix fois opposée, reparaissait : « Chrétien, toi? Tu n'es pas chrétien. Tu vas à la messe?... » — « Religieusement, non; socialement et moralement, oui. Il n'y a de société que chrétienne. Y vouloir sa place, et s'y maintenir, voilà le pacte. Je bénéficie de cet ordre, qui me permet d'être ce que je suis, de vivre d'une manière conforme à mon idéal. Et le prix du pacte, c'est d'obéir, et, à l'occasion, de défendre. La vraie liberté, elle consiste à savoir obéir à ce qu'on a choisi d'un esprit libre. Accepter un minimum de gêne pour un maximum de bonheur. »

Le bonheur, comme ce mot sonnait étrangement, dans l'esprit amer de Pulby! Il n'y a pas de bonheur pour l'homme, dès qu'il pense. Il n' y a de bonheur que pour le canard, dans la mare, ignorant de la broche et de la rôtissoire. Le bonheur, pour l'homme, c'est une aspiration, un désir. Le désir de Pulby, peintre, est de bien peindre, d'exprimer ce qu'il a en lui. Rien ne compte, de ses jours passés, que ce qu'il a fait et tiré de lui : un dessin, une toile, l'œuvre, enfin. Quand il regarde derrière lui et pense à une année quelconque de sa vie, qu'en a-t-il gardé? Le souvenir d'un voyage, une vapeur de plaisirs et de peines, émoussés les uns comme les autres, rien enfin, qu'un anonymat confus de jours évanouis.

« Ce qui reste, c'est une lettre reçue, une photo, un croquis dans un album, quatre lignes d'écriture dans un carnet de poche, où une émotion est notée, une vérité jetée, avec des couleurs, sur une toile. Hier n'est plus. La partie de moi que j'étais hier est déjà dissoute, si je n'en ai matériellement fixé le témoignage. Proust a dit vrai : l'art est le seul moyen de retrouver le temps perdu. »

Pulby s'arrête, lève le front, secoue ces pensées qui l'étouffent. Il tient dans sa main gauche un morceau de buis, incisé, échoppé, creusé; dans la droite, la gouge mordante, avec quoi, copeau à copeau, dégager, décider l'image dans le bois. Dérision, ce morceau de bois! C'est avec cela qu'il prétend vaincre les années, assurer sa gloire, aviser le monde, et soi-même, de la passagère existence du nommé Pulby?

C'était retrouver encore, par une voie nouvelle, la solitude. Pas de plus grande solitude que son art, pour l'artiste honnête. Poète, peintre, musicien, devant le papier ou le chevalet, personne ne peut rien pour lui. Tout est dans sa tête, et sa main. Pas de mensonge où se réfugier, s'il n'a pas réussi, s'il n'a pu se prouver à lui-même qu'il a réussi. Mais avant toute réussite, l'art n'est qu'un accouchement aveugle, dans le noir, on ne sait de quoi. Le plus souvent, un doute amer, chez celui qui l'a faite, accueille l'œuvre détachée de soi, le poème à peine sec sur le papier, la toile dans son cadre regardée en se reculant. Le succès même ne prouve rien. Que le rêve était donc plus beau!

Simon Pulby, de qui le défaut, pour un artiste, était de n'avoir que trop d'esprit critique, n'acceptant aucune sorte de mensonge, vivait en dehors de toute coterie, de tout groupe. Il avait accepté d'être seul, en face de son œuvre, et n'exposait que rarement. Il ne savait jamais ce qu'il avait fait, ni ce qu'il valait. Une manifestation de sympathie, lors d'un contact fortuit avec un marchand ou un amateur, était toujours pour lui un émouvant sujet d'étonnement. Etre compris et entendu : seul loyer de l'effort incessant d'une vie! L'intérêt que lui avait

marqué le docteur Mésange, en sa sincérité sévère, lui avait donné un grand réconfort, en même temps qu'une étrange surprise. Il se rappelait les mots désabusés, mais si tendres, de son ancien ami, P. J. Toulet, le solitaire : « Dans le désert de la vie, se sentir aimé tout à coup, — car cela aussi arrive, — c'est comme à Robinson le pas du sauvage. On mourrait d'épouvante et de joie. On songe de n'être plus seul. On songe... »

Le grand sujet d'amertume pour Pulby, c'était de n'avoir *jamais* reçu, de son fils, qu'il avait rêvé pour ami, la moindre adhésion, la moindre parole, non pas, grand Dieu! d'admiration, mais d'intérêt, de sympathie spirituelle. Sans le dire, il ressentait comme une mutilation profonde ce refus de ce qu'il avait aimé le plus au monde, et sinon ce mépris, cette complète indifférence de Jean pour son art, pour ce qu'il faisait. Depuis qu'il avait l'âge d'homme et le pouvoir de juger, jamais Jean n'avait regardé les tableaux de son père. Un « pompier », sans doute, à ses yeux, et inexistant! Quand il venait dans l'atelier, pas un regard, pas un mot pour l'œuvre entreprise, le dessin commencé. Sur l'idée même, si désintéressée! du beau, le père et le fils n'étaient pas d'accord. Jean n'acceptait aucun des éléments du beau classique, qui avait fait la joie des âges révolus : ni l'ordre, ni l'humanité, ni la grâce, — la grâce et l'humanité bourgeoises, l'ordre bourgeois. N'avait d'intérêt à ses yeux que le désordre intellectuel, et la raillerie, premiers signes de libération des intelligences ,avant-coureur du désordre social, nécessaire selon lui à la refonte intégrale du monde. « Tout ce qui appartient au passé ne peut intéresser que des archéologues », disait-il.

Comme à tous les garçons de son âge, outre sa reconstruction révolutionnaire du monde, ses sensuels plaisirs immédiats, l'univers du jeune Pulby, joyeusement et férocement nihiliste, n'était que de cinémas, de bars, de coterie; il ne s'amusait qu'à l'art nègre, aux bibelots des époques rares, au cubisme, aux étrangetés les plus neuves, à l'expressionnisme allemand, au synthétisme populaire russe, aux audaces de ses camarades. Non pour

ce que ces modes ou ces écoles apportaient, mais pour le parti pris violent de contradiction, de non-conformisme et de négation qu'elles manifestaient dans leurs desseins et leurs recherches, à l'égard du beau périmé, simplement parce qu'il est acquis. C'était un refus d'héritage : rien de ce qui a appartenu à nos parents et leur a plu! — « Hélas! songeait Simon, pensant à ses lentes conquêtes, qu'il ne pourrait pas transmettre à son fils, le goût, pas plus que la sagesse, ne se transvase. Même en art, l'expérience d'autrui n'a jamais servi à personne! » La terrible et tragique force du bolchévisme n'est pas dans le succès de la doctrine communiste auprès des masses, mais dans cette prime donnée par le spectacle de la révolution russe triomphante à l'universel besoin de changement et de destruction, promu à l'état de mystique, pour quiconque ne croit plus à rien, ne s'attache à rien, n'attend rien de bon de ce qui est, et n'espère plus que de la révolution totale des esprits, des mœurs, des doctrines, des croyances. Ce qu'il y avait d'effrayant, aux yeux de Pulby, dans le cas de son fils, c'était l'extrême intelligence de sa négation, sa lucidité glaçante, la sûreté de son jugement, malgré sa jeunesse. Il n'avait pas raison; cette opposition véhémente, c'était le fait de la jeunesse, amère, déchirée et désespérée, à laquelle il appartenait, et Pulby sentait bien dans toute sa force le problème tel qu'il se posait. Il ne s'agissait pas d'un père en désaccord avec son fils, comme il arrive. Jean avait dit vrai : deux âges en leurs personnes s'affrontaient. Bien plus que deux âges, deux mondes. Alors, à quoi sert d'être pur, honnête, désintéressé?

— Il n'a pas raison! Il n'a pas raison! se disait Pulby. Ou bien, c'est à se tuer!

Ils ne s'entendaient que pour se quereller, s'opposer leurs lois différentes. La discussion des idées formait le seul terrain de rencontre, entre ce père et son enfant. Ceci est le drame de ce temps : le divorce des générations. Sur sa vie intime et cachée, Jean ne confiait rien, Simon ne savait rien. Il y avait un mur entre eux. Depuis la visite de Nelly Martin, si peu de chose qu'elle eût dit, ce

que le peintre avait appris par elle ouvrait un jour nouveau sur le cœur fermé de son fils. Ce qu'il entrevoyait était effrayant. Bien que Nelly fût plus âgée que Jean, ce n'était pas elle qui menait le jeu. Elle était très bien, cette petite; plutôt rassurante. Elle ne devait pas exercer une mauvaise influence sur ce garçon, comme Simon l'avait cru d'abord. Simon avait imaginé et redouté pire : une intrigante, quelque fille. Et au contraire, il avait senti, chez cette Nelly, si libre qu'elle fût, une fierté qui n'impliquait pas une âme vile, intéressée. On pouvait s'entendre avec elle, et si Jean voulait l'épouser, ce serait à voir, et il n'y aurait rien à dire. Pulby savait qui elle était, il avait connu ses parents : ces Ferruch étaient des gens bien... Mais cette idée de mariage, il fallait évidemment l'écarter. Nelly Martin avait été nette, Pulby ne pouvait s'y méprendre. Elle avait été la maîtresse de Jean; ils avaient rompu. La rupture était venue de Jean. Simon consulta ses souvenirs, fit un rapprochement. Mlle Martin avait dit qu'elle n'avait pas revu Jean depuis deux mois : il y avait deux mois que Jean était parti pour l'Angleterre, et ce départ avait été inopiné, décidé soudain, à l'improviste. Sans nul doute, il y avait une corrélation entre ce voyage et cette rupture. Mais de cette rupture, Simon était presque scandalisé. Quitter une aussi jolie fille, à vingt ans, voilà bien ce qui le déconcertait.

Simon avait eu une jeunesse difficile, une vie chaste (un amour manqué, la guerre, sa blessure; il s'était marié assez jeune). De cœur romanesque, comme beaucoup d'imaginatifs, il ne concevait pas l'amour tel qu'on le pratique aujourd'hui, en faisant fi du sentiment. Si peu qu'il sût de l'aventure de son fils, il n'en distinguait pas le moindre atome dans son cas. « Jean n'est pas un sentimental. » Il se rappelait ses affirmations et ses théories, son mépris de la poésie, tout ce qu'il appelait, avec ironie, la « romance »; son matérialisme affiché : « Ce qu'il y a de meilleur, dans la vie? Une pêche fraîche, en été »... Toutes choses que Simon avait jusque-là tenues pour des forfanteries d'adolescent. « Mais c'est

que le gaillard a l'air de mettre positivement en pratique ses théories!... » Et Simon, flatté au fond de lui des premières frasques de son fils, hochait la tête, et se prenait même à sourire, en considérant ces mystères. Mais sa pensée aussitôt revenait à Nelly blessée, à sa douleur, qu'elle n'avait pu contenir. « Il lui a fait du mal. Est-ce donc par dureté de cœur, insensibilité?... » Qu'avait-elle voulu dire, au juste : « Qu'il soit tranquille, j'ai fait ce qu'il a voulu »? Quel secret trouble et peut-être honteux, criminel, cachaient ces paroles et cet aveu d'obéissance à une volonté redoutable? Qu'avait-il voulu? Un malaise, encore, pour Pulby, à l'idée d'un manque, chez ce fils incompréhensible. Et de la pitié aussi, pour Nelly Martin, sa victime. Mais cette pitié était gâchée, en lui, par la pensée que Nelly pouvait juger sévèrement la cruauté de Jean. Et dans le cœur orgueilleux et tendre de Pulby, quelque chose était offensé, par ce fait que quelqu'un avait le droit de juger et de blâmer ce qui lui était si cher, en dépit des dissentiments spirituels. Le cœur aussi a son orgueil.

Ainsi pensait Pulby dans sa solitude, où la réflexion sur soi tenait tant de place.

— Mais pourquoi Mlle Martin n'est-elle pas revenue me voir?... Il faudra que j'aille un de ces jours chez Marendaz.

EMILE HENRIOT.

(*A suivre.*)

MÉDITATION
DE LA PETITE VIERGE

—

Le dernier (très doux et très blanc) :
« Je vous salue, Marie pleine de grâce »,
Est tombé à mes pieds, parmi les cierges,
Comme un oiseau blanc, las de voler.

La porte s'est refermée murmurante,
Et je reste là, toute seule,
Avec une flamme posée là-bas
Comme une abeille rouge, sur l'ombre en fleurs.

Je ne suis pas une vierge de Lourdes
A la ceinture bleue comme un ruisseau,
Aux pieds ronds en forme de pétales,
— Fée du gave aux bruits de béquilles, —

Ni une vierge espagnole et noire
A la robe dure de métal,
Aux yeux de Mauresque étonnée,
Maigre sous son manteau de bois.

Je suis une petite vierge adolescente
Telle que le sphinx a dû la voir,
Par une nuit rose d'Egypte
Où toutes les étoiles tremblaient.

Mon Jésus a une tête ronde
Avec des cheveux en désordre,
Une chemise blanche trop courte,
L'air d'un petit enfant de France.

Je ne sais où l'on m'a trouvée,
Peut-être sous terre, au bord d'un champ,
Le laboureur s'était arrêté,
Le cou des chevaux fumait vers l'aurore;

Peut-être dans un cimetière ancien,
Parmi des outils et des croix rouillées,
Ayant à mes tresses de pierre
Un goût de rosée et de buis;

Peut-être dans le fond d'un grenier,
Le nez contre terre, sous les solives,
Survivante de tant de guerres,
De sacrilèges, d'incendies...

Et maintenant je suis tranquille,
On m'a lavée avec des acides,
On m'a mis le voile de mariée
De la plus riche fille du bourg.

En boitant, la sœur du bedeau
Passe un linge propre sur mon visage
Et fait tourner mon bracelet bleu
Sur mon poignet droit qui est fendu.

Des femmes sont sans cesse à mes pieds,
Des têtes molles renversées,
Elles regardent ma figure
Comme celle du médecin.

Elles m'apportent pieusement
Tous leurs péchés de la semaine,
Comme elles apportent, le lundi,
Leurs linges tachés au lavoir.

Elles m'apportent sans répit
Les péchés médiocres du monde,
Les hommes me regardent de loin,
Et l'arche du porche étreint le ciel.

Oh! ils peuvent tous me donner
Des noms de nuée et de colombe,
Qui pourra jamais arracher
La flèche dure de mon cœur?

Après avoir vu l'Agneau mourir,
Eternellement, aux siècles des siècles,
— Médiatrice inconsolable, —
Je dois voir les hommes manger sa chair.

Les bras étendus vers les Trônes,
Il me faut porter le fardeau
De la turpitude infinie
Dont mon Souverain fils est mort.

C'est comme si j'avais toujours
Sur mes mains aux bracelets bleus
La chair pendante de Jésus
Raclée par le bois de la Croix.

Prudemment, inlassablement,
Hommes et femmes me supplient
De protéger leurs âmes noires
Pour qui mon fils mourut en vain.

Leurs colliers pèsent à mon cou,
Et je pleure sur ces dentelles
Dont ils m'ornent, comme une Dame
Puissante près d'un grand Seigneur.

Donnez-moi, donnez-moi seulement
Un peu de charité sincère,
Un peu de l'amour véritable
Dont vous ne savez que le nom.

Oh! apportez-moi seulement
Un peu de pitié pour vos âmes,
Un peu de pitié pour la terre
Qui meurt de science et d'ennui.

Ne me forcez plus à sentir
Ce pâle encens dégénéré;
N'accrochez plus autour de moi
Les flammes malades des cierges.

Je ne suis qu'une Vierge modeste
Dans une humble église des champs,
Mais mon cœur gémit de vos prières,
Hommes sans bonne Volonté.

ANTONINE COULLET-TESSIER.

ITINÉRAIRE DE MÉRIMÉE EN CORSE

—

Au mois d'avril 1839, M. l'Inspecteur des monuments historiques était d'excellente humeur. N'était le récent départ pour Madrid (17 mars) de ses petites amies Eugénie et Françoise de Montijo, dont il avait un peu de mélancolie, il se sentait tout à fait heureux. Mérimée aime et il est aimé. L'esprit libre, la chair paisible, il travaille, plongé, jusqu'aux oreilles inclusivement, dans une histoire de Jules César et il se rassasie de carnage en piochant la « Guerre Sociale ». En avant donc César, écrit-il à son ami Saulcy, « et puisse sa publication coïncider avec une bonne peste qui dégarnisse des fauteuils de l'Académie ». Ne devait-il pas faire oublier la malicieuse *Clara Gazul* et, pour plaire à l'Académie, devenir ennuyeux?

Cependant le temps approchait de sa tournée annuelle et il n'eût pas été fâché, sous le prétexte de quelques clochers à conserver, d'aller vérifier la couleur locale dont il avait, dix ans auparavant, paré la Corse et le maquis. L'occasion était bonne puisque la Corse réclamait les secours de la Commission des Monuments historiques et que son préfet avait adressé un rapport à la Direction des Beaux-Arts, accompagné de la copie du travail présenté par Pierangeli, dès 1822, à l'Académie royale des Inscriptions.

Le 8 mai 1839, le principe d'une inspection de la Corse était adopté, et Vatout, directeur des Monuments publics et historiques, signait l'arrêté suivant :

1° Le département de la Corse sera compris dans la tour-

née d'inspection que doit faire en 1839 M. Mérimée, inspecteur des monuments historiques.

2° Un rapport spécial sera rédigé sur l'état des monuments que renferme le département de la Corse, sur leur mérite et sur les sommes qu'il serait nécessaire d'affecter à leur conservation et à leur restauration (1).

Cette décision était due à l'influence du comte de Gasparin, ministre de l'Intérieur et des Travaux publics. Le 8 mai, Mérimée se réjouissait déjà de son prochain départ, mais c'était compter sans la politique. Le 12, vers 4 heures du soir, un mouvement populaire dirigé par Barbès et Blanqui se dessinait et les factieux se portaient sur le Palais de Justice, dans le quartier Saint-Martin, et sur la Préfecture de Police où M. Gabriel Delessert, par des mesures énergiques, mit bientôt fin à l'émeute.

Point de cris, dit Mérimée, point de drapeau, des coups de fusils et voilà tout... quelque chose comme une insurrection de nègres.

Le même jour, Soult constitue son second ministère. M. de Gasparin quitte l'Intérieur, Dufaure prend les Travaux publics, Duchâtel l'Intérieur, et Mérimée reste dans l'incertitude, ne sachant point encore auquel de ces deux départements se rattachera son service. Ce n'est que le 23 mai qu'il apprend avec satisfaction que M. Duchâtel garde les Monuments historiques. Outre le plaisir de se débarrasser de Vatout, il a celui d'apprendre que la Commission des Monuments historiques est placée sous la présidence de Ludovic Vitet; son voyage reste assuré.

J'ai enfin un ministre, écrit-il à Saulcy, le 24 mai (2), et celui que je désirais. Je crois que je vais aller en Corse travailler de mon métier et voir un peu s'il y a quelque chose de ce côté-là. J'en doute fort, mais ce doit être un pays curieux.

(1) Les documents officiels publiés dans cet article proviennent des *Archives de la Commission des Monuments historiques* (A. C. M. H.).

(2) Cf. H. Wallon. *Eloges Académiques*, II, 248, où cette lettre est datée simplement : fin de mai 1839.

Mérimée espère partir dans les premiers jours de juin; mais la situation politique reste troublée, de nouvelles émeutes sont à craindre et son départ est retardé.

Le 15 juin 1839, il écrit à Duchâtel pour demander « l'autorisation de faire cette année une tournée en Corse, afin d'explorer sous le rapport archéologique cette contrée encore si peu connue ». Cavé, directeur des Beaux-Arts, fait un rapport favorable :

Les recherches de M. Mérimée auraient à la fois pour objet les monuments antiques et les monuments du moyen âge et il est probable qu'elles ne pourront offrir que des résultats intéressants.

Le 24 juin, le ministre de l'Intérieur répond à Mérimée :

Je vous accorde volontiers, Monsieur, l'autorisation dont vous avez besoin et je vous prie de vouloir bien, en me rendant compte des résultats de votre voyage en Corse, ne pas omettre de me faire connaître les observations auxquelles vous auront paru donner lieu les monuments situés dans les localités que vous aurez dû traverser, soit en allant vous embarquer, soit depuis votre retour en France.

Mérimée dut faire la grimace. La lettre de Duchâtel indiquait clairement que le voyage en Corse ne dispensait pas de la tournée habituelle en France. C'est pourquoi peut-être Stendhal, partant le jour même (24 juin) pour regagner Civita-Vecchia, n'attendit point Mérimée et ne fit pas route avec lui jusqu'à Marseille. D'ailleurs les deux amis devaient se retrouver bientôt pour un voyage en Italie.

Si Dieu me prête vie, écrivait Mérimée à Saulcy, je pousserai jusqu'à Naples, où je passerai huit jours. Je pisserai dans le Vésuve, je verrai le musée et je m'en reviendrai bientôt.

Mérimée quitta Paris le 29 juin, ainsi qu'il l'écrit à son ami Sutton Sharpe. Il s'embarquera pour la Corse le 15 août seulement. Ces six semaines furent remplies par

une longue inspection (3). De Paris, par Sens, Saint-Florentin (Yonne) et Saint-Seine (Côte-d'or), il gagne Dijon où il copie une inscription toute flambant neuve, découverte à Alise; puis Membrey et Lons-le-Saunier où il n'a pas trouvé chose qui vaille. Le 15 juillet, à Lyon (4), il se documente sur la Corse auprès de J.-C. Gregori, conseiller à la Cour Royale. Par Vienne, il gagne Grenoble où il est le 19 juillet (5), et fait une course à la Chartreuse. Par Saint-Marcellin, avec détour à Saint-Antoine, il arrive à Valence, et, n'oubliant point son histoire de César, il pousse jusqu'à Dié, « où il y a force ruines romaines, mais d'un style si barbare que cela fait pitié », et aussi « les plus grosses punaises connues ». Il court ensuite 13 postes (6) de Valence à Orange où il est le 1er août. Le comte de Gasparin, Excellence déchue, lui remet une lettre de recommandation pour Tiburce Morati, sous-préfet de Bastia (7). Il va visiter Saint-Paul des Trois-Châteaux, Saint-Restitut, et revient à Orange, ayant couru sept postes. D'Avignon, le 8 août, il adresse un long rapport sur le Palais des Papes, puis arrive à Marseille où il descend à l'Hôtel Beauvau, prenant pension pour ses repas chez le Docteur Cauvière, ami de Lenormant, qui, l'ayant reconnu pour gueulard, ne le laissa partir qu'après qu'il eut goûté de tous les vins de qualité.

Un beau soir, écrit-il à Lenormant, ayant pris mon courage à deux mains, et après avoir donné un soupir aux cariatides grattées du Puget, je me suis embarqué pour Bastia (9).

(3) Nous avons établi l'itinéraire de Mérimée en nous appuyant avant tout sur l'*Etat des frais de route en Corse* (1839) écrit et signé par Mérimée et conservé aux A. C. M. H. Nous avons pu nous convaincre, par d'autres *Etats* de voyages de Mérimée, qu'il note sincèrement ses itinéraires, et que les parcours pour lesquels il réclame ses frais de poste se recoupent exactement avec les indications fournies par sa correspondance. Il est évident que Mérimée ne « truquait » pas ses *Etats de frais de route*.

(4) Rapport au ministre. A. C. M. H. *Lettres et rapports de Mérimée et de Vitet*, f. 89 *bis*.

(5) Rapport au ministre. A. C. M. H. *Loc. cit.*, f. 92.

(6) La *poste* équivaut environ à deux lieues.

(7) Lettre publiée dans la *Revue de la Corse*, mai-juin 1925.

(8) Rapport au ministre. A. C. M. H. *Loc. cit.*, f. 94.

(9) Lettre à M. Lenormant, Ajaccio, 28 août [1839]. *Revue de Paris*, 15 novembre 1895, p. 420.

Dans son *Etat des frais de route,* Mérimée indique : « Marseille-Toulon (sept postes et demi); passage de Toulon à Bastia ». Cela est en accord avec les précisions que donne M. J.-B. Marcaggi :

Le jeudi 15 août à huit heures du matin, Mérimée s'embarque à Toulon sur un des trois bateaux-poste à vapeur qui assurent le service entre Toulon et les ports d'Ajaccio et de Bastia, sans doute sur *le Var,* capitaine Cunéo, et il a dû arriver à Bastia, à moins de retard causé par le mauvais temps, le vendredi 16 août à midi.

On sait comment il fut accueilli à Bastia par Tiburce Morati, par Sigaudy, substitut à la Cour Royale, Stefanini, conseiller, Pierangeli, Capelle, Casabianca, juge de paix à Murato, Vogin, ingénieur des ponts et chaussées.

Mérimée commence ses courses aussitôt, et comme il rumine son *César,* ce sont les vestiges romains qui attirent d'abord son attention. Sur la côte orientale de l'Ile, Marius avait établi la colonie qui porte son nom : Mariana; et Sylla avait agrandi et repeuplé la ville d'Aleria. Quittant Bastia, Mérimée, après avoir traversé le pont en forme de Z qui coupe obliquement le Bevinco (10), gagne la plaine de Mariana où se dresse isolée de toute habitation, assez jolie mais pauvre d'ornementation, la petite église de la Canonica, dont il relève le plan (11), et celle voisine de San-Perteo, toutes les deux dégradées par les bergers, seuls habitants de la plaine, qui y parquent leur troupeau. Ayant vu « beaucoup de briques *hamatae* et des substructions contestables », il rentre à Ajaccio, assez déçu de cette excursion de quatre postes.

Peu de temps après, en compagnie de Vogin, il va parcourir la plaine d'Aleria, voyage qui demandera « trois jours de courses dans les montagnes ». L'*Etat des frais de route* indique vingt-deux postes « de Bastia à Aleria par Cervione et Tallone ». Sans doute Mérimée passe-t-il par Vescovato, pays des châtaigniers, puis certainement

(10) *Notes d'un voyage en Corse,* p. 175.

(11) Mérimée dans un rapport (A. C. M. H. *Dossier Castellare*) [1840] note : « Le rapporteur regarde comme absolument impossible de réparer quant à présent l'église de la Canónica. »

par Castellare-di-Casinca et son hameau San Pancrazio dont l'église « se fait remarquer par ses trois absides, circonstance assez rare en Corse pour être notée » (12). Une partie de l'église est affectée au service des diligences, et on invitera le Préfet à « prendre des mesures pour la rendre au culte ».

A Cervione, il s'arrête « pour examiner la chapelle de Santa Christina, située à deux cents mètres environ au-dessous de la ville, fort près du village de Mucchieto. Accompagné du curé, il relève le plan, curieux par deux absides jumelles, et examine les fresques (13), « qui représentent le bon Dieu et quantité de saints (14) ».

Descendant ensuite vers la rivière de l'Alesani, il voit Chiatra, puis Linguizetta (15) dont les campaniles isolés, percés à jour de larges fenêtres, sont très élégants... vus de loin. « Leur plus grand mérite, note Mérimée (16), c'est leur position dans un paysage très pittoresque. »

Il traverse alors le Bravone, passe à Tallone, suit les bords de l'étang de Diana (*Portus Dianae*) et atteint Aleria sur la rive droite du Tavignano. Il ne trouve que des vestiges horriblement douteux, beaucoup de tuiles romaines brisées et une moitié de meule de moulin en lave, tandis que Vogin, plus heureux, recueille une petite tête de statue en marbre blanc d'un assez beau travail (17). En somme, les affaires académiques de Mérimée n'ont guère avancé à Aleria, et il ne s'attarde pas. D'ailleurs, la fièvre attend immanquablement quiconque s'aviserait d'y passer la nuit. La moisson faite, le village est désert. Seul, un vieillard souffreteux garde le blé renfermé dans les maisons.

D'Aleria, l'intention première de Mérimée aurait été de gagner Porto-Vecchio et Bonifacio. Il y renonça certainement pour des raisons pratiques. Pour les mêmes raisons, la traversée de l'Ile de l'est à l'ouest, d'Aleria à

(12) *Notes d'un voyage*, p. 118.
(13) *Idem*, p. 154.
(14) Lettre à Lenormant, *loc. cit.*
(15) *Notes d'un voyage*, p. 162.
(16) *Idem*, p. 163.
(17) *Notes d'un voyage*, p. 66.

Cargèse, par Vizzavona et Bocognano, pour gagner Ajaccio par Vico et Apricciani, et qui a été indiquée comme probable (18), paraît tout à fait invraisemblable. Mérimée (nous sommes en 1839) voyage à cheval, « espèces de chèvres pour la taille » qui ne font guère que dix lieues par jour, dans un pays sans auberges. Le retour d'Aleria à Bastia, indiqué sur l'*Etat des frais de route,* est certainement la vérité et, pour gagner Ajaccio, Mérimée avait intérêt à venir retrouver à Bastia la seule route carrossable.

C'est le 26 août qu'il dut partir de Bastia. Il écrit en effet d'Ajaccio, à Lenormant, le 28 :

Après avoir mis deux jours pour faire trente-six lieues, après avoir traversé force maquis, torrents, etc., je suis arrivé ce soir ici.

Trente-six lieues, c'est à peu de chose près la distance de Bastia à Ajaccio, et ce sont exactement les dix-huit postes comptées par Mérimée pour son parcours. Il a donc passé par Corte, dont il remarque les ponts en Z, intéressants pour la défense de la ville (19), et les montagnards hâlés, noircis par le soleil, mais blonds, aux yeux bleus, qui le font douter de l'origine ibérique des Corses, idée dont il était imbu et que l'aspect des habitants de Bastia, au teint olivâtre, avait confirmée.

Il passe à Vizzavona, et, tel Orso et Colomba, s'arrête pour dîner et passer la nuit à Bocognano, où peut-être il vit cet homme, mort de la fièvre, que des amis vinrent embrasser suivant l'usage (20).

Pour M. Marcaggi (21), d'après le *Journal de la Corse* du 4 septembre 1839, il arrive à Ajaccio le samedi 31 août à midi. La lettre écrite d'Ajaccio à Lenormant, le 28 août, contredit cette affirmation (22). Toujours pour M. Marcaggi, après avoir rencontré le préfet Jourdan (du Var) et

(18) Trahard. *Prosper Mérimée de 1834 à 1853*, Paris, Champion, 1928, p. 113, n. 7.

(19) *Notes d'un voyage*, p. 176.

(20) *Idem*, p. 198.

(21) On lira avec intérêt l'article de M. J.-B. Marcaggi : « Les sources de Colomba », *Revue de Paris*, 15 juillet 1928. C'est le travail le plus précis qui ait été donné sur le sujet.

(22) A moins que cette lettre n'ait été inexactement datée.

Echelle au 1/1 000 000
0 5 10 15 20 25 Kilom.

Luri
Marine de Sisco
Erbalunga
Bastia
St Florent
Ile Rousse
Calvi
Algajola
St Gavino
Murato
Bevinco R.
Mariana
Golo R.
Vescovato
Niolo
Corte
Cervione
Alesani
Bravona R.
Tavignano R.
Sagone R.
Vico
Cargèse
Sagone
Liamone R.
Vizzavona
Bocognano
Etang de Diane
Aleria
Gravona R.
AJACCIO
Incudine
2136
Cognocoli Monticchi
Taravo R.
Sollacaro
Sta Lucia di Tallano
Lévie
Pozzalo
Olmeto
Propriano
Rizzanese R.
Carbini
Ft d'Ospedale
Sartène
Ortolo R.
Pte Campia
Porto-Vecchio
Bonifacio
I. Cavallo
I. Lavezzi

M. Etienne Conti, visité la maison de Napoléon, suivi la route des Sanguinaires et peut-être poussé jusqu'à la tour de Capitello à l'embouchure du Campo dell'Oro, Mérimée se serait rendu dès le lendemain à Cargèse et le lundi matin, 2 septembre, serait parti pour Sollacaro. C'est avoir fait beaucoup de choses en un jour et demi, et la vraisemblance s'accorde ici encore avec les indications de l'*Etat des frais de route :* Ajaccio-Sollacaro (cinq postes); Sollacaro-Sartène (trois postes). Que le départ d'Ajaccio ait eu lieu le 2 septembre, c'est fort possible. Mérimée, empruntant la route de Pila-Canale, passe à Cognocoli-Montichi, dont le donjon, couronné de mâchicoulis, est encore assez bien conservé (23), puis, par Pila-Canale, descend dans la vallée du Taravo qu'il traverse sur le pont en Z de Calzolo (24). Sur la rive gauche, à peu de distance de la rivière, tout près du col dit Bocca della Stazzona, Mérimée dessine la *Stazzona du Taravo,* ou forge du diable, dont la table renversée est aujourd'hui détruite par le propriétaire, qui s'est servi des morceaux pour réparer sa maison; à douze mètres de là, au lieu dit Petraga, quatre grosses pierres portant à leur base comme un bourrelet ou un socle grossier. Le petit étang d'Erbajolo, creusé suivant la légende par le marteau du diable, lancé à mille mètres du dolmen, était presque entièrement comblé ou du moins rempli de vase et de roseaux (25).

A Sollacaro, Mérimée reçoit l'hospitalité du maire, M. Antoine Colonna d'Istria. Ses fils lui font visiter, sur un rocher très escarpé, les ruines du château des puissants seigneurs d'Istria. Voici la lettre (*inédite*) que Mérimée écrivit à Antoine Colonna d'Istria, le 31 juillet 1844 (26) :

Mon cher Monsieur,

M. Reeve, secrétaire du Conseil privé de S. M. la Reine d'Angleterre se rend en Corse pour son agrément, et pour

(23) *Notes d'un voyage,* p. 170.
(24) *Idem,* p. 175.
(25) *Idem,* p. 22. — Sur les menhirs et dolmens de la Corse, voir *Rapport sur les monuments mégalithiques de la Corse,* par Adrien de Mortillet (Extrait des *Nouvelles Archives des Missions sc. et litt.,* 1893.) Paris, E. Leroux, 1893.
(26) Lettre communiquée par M. Emmanuel Fabius.

y faire quelques parties de chasse. Permettez-moi de vous le recommander particulièrement, ainsi qu'à Messieurs vos fils, beaucoup plus chasseurs que vous, s'il m'en souvient.

M. Reeve vous dira combien je regrette de ne pouvoir l'accompagner et revoir avec vous la belle vallée de Taravo dont je ne perdrai jamais le souvenir, non plus que de l'aimable et cordiale hospitalité que j'ai reçue.

Adieu, mon cher Monsieur, veuillez agréer l'assurance de tous mes sentiments d'estime et de vieille amitié.

PR. MÉRIMÉE.

Deux journées environ passèrent à Sollacaro; c'est donc vers le 5 septembre que Mérimée partit pour Sartène, par Olmeto, où sont les ruines du château della Roca; et par Propriano, où les natifs s'enterraient d'une drôle de façon...

On prenait un mort, on le mettait bien ratatiné dans un pot en terre avec une clef près de lui, puis on lutait le couvercle et on mettait le tout à reverdir en terre (27).

Le chemin qui mène de Propriano à Sartène traverse le Rizzanèse, là où se trouve aujourd'hui le pont de Rena-Bianca. Mérimée dessine à cet endroit les deux *Stantare*, dits *Le Monici*, ou *Il frate* et la *Suora*, puis il monte à Sartène, passe « plusieurs jours chez un homme illustre, M. Jérôme Roccaserra, qui le même jour fit coup double sur deux de ses ennemis (28) ».

C'est assurément de Sartène qu'il est allé à Fozzano, par Arbellara, observant aux fenêtres des maisons ces meurtrières ou *archere* qu'il a décrites dans *Colomba* (29). Sur cette visite de Mérimée à Colomba Bartoli, on a noirci beaucoup de papier; l'essentiel de cette histoire se trouve dans l'article de M. Marcaggi, qui fait justice de plusieurs légendes. C'est environ le 15 septembre 1839 que cette visite eut lieu, puisque Mérimée écrit à Requien

(27) Cf. Plusieurs lettres à Requien, dans *Lettres inédites*, s. l. 1900 et *Notes d'un voyage*, p. 47.

(28) Voyez le fameux coup double au chapitre XVII de *Colomba* et la note de la page 217 dans l'édition originale, Magen et Comon, 1841.

(29) Edition originale, p. 105. — Et *Notes d'un voyage*, p. 174.

le 30 septembre, parlant de la fille de Colomba et du baiser qu'ils échangèrent :

On la nomme la Morgana et elle est vraiment fée, car j'en suis ensorcelé; pourtant il y a quinze jours que cela m'est arrivé.

Le temps passe vite à se faire conter des histoires de vendette, mais il ne faut pas oublier le rapport promis à M. Duchâtel. Aussi Mérimée se dirige-t-il, au sud-ouest de Sartène, vers la Pointe de Cauria. Passant par les monts qui s'étendent le long de la rive droite de l'Ortolo, dans le col appelé Bocca della Pila, il observe et dessine deux Stantare (30). Il descend vers la plaine assez large de Cauria, au lieu dit Fontanaccia. Sur un plateau peu élevé, mais qui cependant peut s'apercevoir de loin (31) et qui forme comme un contrefort de la Pointe de Cauria (ou Caouria, Gavuria), se dresse le dolmen de Fontanaccia, autre forge du diable.

A trois cents mètres à l'est-est-sud de la Stazzona, le long d'un mur de pierres sèches, tout moderne, il voit encore neuf Stantare, dont cinq debout et quatre couchés. C'est *l'alignement de Rainaïou*, dans lequel on ne décrit plus aujourd'hui que sept menhirs (quatre debout, trois couchés). Le maquis, dit Mérimée, est si épais en ce lieu que les pierres peuvent facilement échapper aux recherches et « qu'il faudrait avant tout brûler le fourré de cistes et de myrtes qui ne permettait pas d'apercevoir le sol ». C'est pourquoi sans doute, il a ignoré à trois cents mètres de là, au pied de la pointe de Cauria, l'alignement de trente-deux menhirs, situé entre le ruisseau le Loreto et la rivière l'Ortolo, pas très loin de la mer. Tout de même il n'apprit que plus tard l'existence du dolmen de Vaccil-Vecchio (au-dessous de Grossa, au lieudit Alzopara et qu'on appelle *Tola di Bizzico Roso*), et du dolmen du Niolo. Il écrit, le 7 septembre 1847, à Requien qui voyage en Corse :

On dit qu'il y a une stazzona intacte à Bezzico Nuovo, et

(30) *Notes d'un voyage*, p. 24 et 25.
(31) *Idem*, p. 26.

des stantare à Bacil Vecchio, près du village de Grossa, on dit également qu'il y a une stazzona à l'est et fort près du lac de Nino; on passe auprès en allant du Niolo (32) à Solica; si vous passez auprès de là, tâchez d'en faire un croquis et d'en prendre les dimensions.

Quittant Sartène, peu après le 15 septembre, Mérimée passe dans la commune de Figari, examine les tombeaux de la colline de Cervaricio, et arrive à Bonifacio (quatre postes). Il y est reçu par M. Trani, le maire. Un rapide examen de l'église Sainte-Marie (33) et de l'église des Dominicains, une excursion dans la petite île de Cavallo (34) pour visiter l'ancienne carrière des Romains, et le voici à Porto-Vecchio (trois postes), qui ne lui offre qu'un vieux pan de muraille portant encore, lui dit-on, les traces des boulets de Sampiero (35). L'état des frais de route indique ici : « Tallano, par Carbini et Levie (6 postes). »

De Porto-Vecchio, Mérimée monte en effet vers Carbini, à travers les pins et les chênes-verts de la forêt de l'Ospedale. On se souvient du début de *Mateo Falcone:*

En sortant de Porto-Vecchio et se dirigeant vers l'intérieur de l'île, on voit le terrain s'élever assez rapidement, et, après trois heures de marche par des sentiers tortueux, obstrués de gros quartiers de roc et quelquefois coupés par des ravins, on se trouve sur le bord d'un maquis très étendu.

Cette route, il la suit aujourd'hui et la trouve à peu près telle qu'il l'imaginait en 1829, puisqu'il ne corrigera la phrase en 1842 que pour préciser la direction : « ...se dirigeant, *au N.-O.*, vers l'intérieur de l'île ».

A Carbini, dominé par une admirable forêt et par la masse de l'Incudine et des aiguilles de Bavella, le clocher ruiné, très svelte, très élégant, éclairé par le soleil couchant, se détache sur les sombres montagnes du Cos-

(32) Il paraît évident que Mérimée n'a jamais pénétré dans le Niolo.
(33) *Notes d'un voyage*, p. 138.
(34) *Idem*, p. 84.
(35) *Idem*, p. 171.

cione (36). La paroisse de Carbini est pauvre et Mérimée s'attendrit au spectacle de l'unique cloche, suspendue à une perche à la porte du curé, et qui, dit-il, « fait vraiment peine à voir. Dès son retour, il fera un rapport pour inviter le Préfet de la Corse:

A fournir un devis des travaux nécessaires pour réparer le clocher de Carbini. Ce devis sera fait dans deux systèmes. Le premier en supposant la restauration complète, c'est-à-dire la reconstruction des deux étages détruits par la foudre; le second en se bornant à réparer le clocher et à placer le toit sur la base qui subsiste encore (37).

Par Levie, il atteint Santa Lucia di Tallano, suivant la route où, l'année précédente, furent assassinés le mari de Marie R***, et son cousin, comme il est dit dans une *Ballata* (38). Le couvent de Saint-François à Tallano ne plaît guère à Mérimée, et, du tombeau de Serena Cattaneo, femme de Renuccio della Rocca, il déclare: « Il est impossible d'imaginer rien de plus mauvais (39). »

Pour retourner à Ajaccio, il a dû prendre la route la plus directe. Mais on ne sait pas laquelle. Il compte huit postes pour le trajet; huit postes encore pour aller à Cargèse avec retour à Ajaccio. Il visite la tour de Sagone, double le cap de Puntiglione, voit les vestiges de Paomia, ancienne colonie grecque, où il examine un bas-relief qu'on lui avait signalé comme une sculpture phénicienne (40). Il trouve encore sur sa route l'église de Saint-Jean (41) et le petit monastère de Saint-Martin, et va flâner dans les rues de Cargèse, « car pour voir une rue, il faut aller à Cargèse bâti par M. de Marbeuf » (42).

Au retour il s'arrête auprès de l'église de Sagone (43) « ruine sans importance » à la recherche d'une statue de chevalier, le casque en tête, que lui a signalée le Docteur

(36) *Notes d'un voyage*, p. 115.
(37) Rapport de Mérimée. A. C. M. H. (Dossier Castellare. Eglise Saint-Pancrace.)
(38) *Notes d'un voyage*, p. 218.
(39) *Idem*, p. 178.
(40) *Idem*, p. 119.
(41) *Idem*, p. 118.
(42) *Colomba*, édit. orig., p. 101.
(43) *Notes d'un voyage*, p. 54.

Demetrius Stephanopoli, médecin à Cargèse, « membre titulaire de l'Institut d'Afrique et agrégé à d'autres sociétés savantes », dit une note des Archives des monuments historiques accompagnant un dessin du susdit, et qui représente un « chevalier ligurien », autrement dit la statue d'Apricciani.

Ce fut en vain, écrit Mérimée dans ses *Notes de voyage*, que je demandai [la statue] à plusieurs femmes qui épluchaient du maïs devant l'église. Heureusement elles me renvoyèrent à un vieillard à barbe blanche qu'on voyait à cheval à quelque distance, chargé par le propriétaire de garder la récolte. Cet homme n'avait jamais entendu parler d'un chevalier le casque en tête; mais il me proposa, me trouvant curieux de vieilles choses, de me montrer un *idolo dei Mori*. J'aurais donné tous les chevaliers du monde pour voir cette merveille, et j'acceptai son offre avec empressement.

Le vieillard conduisit donc notre curieux dans un maquis brûlé, proche le hameau d'Apricciani, à une douzaine de kilomètres de Vico, et lui montra une sorte de statue menhir vaguement sculptée sur l'une et l'autre face. Mérimée, fort embarrassé, dit à son guide que c'était le portrait fort ressemblant de Hannon, général carthaginois, qu'il avait beaucoup connu (44). Cette précision ne figure naturellement pas dans son rapport, où il est écrit que « cette pierre représente ou une divinité ou un héros ligure, libyen ou corse ».

Car Mérimée, quoique archéologue, était prudent, plus prudent que Renan (*Mission de Phénicie*, p. 425, 824) qui signale la pierre comme un couvercle de sarcophage anthropoïde phénicien. Le monument, classé sur le rapport de Mérimée, est aujourd'hui brisé et oublié.

Nous voici aux derniers jours de septembre. Depuis Sartène (vers le 15), Mérimée a dû marcher très vite. D'Ajaccio il a regagné Bastia par la grande route (dix-huit postes) et il y est avant le 30 septembre.

Le 1er octobre, il part pour Murato et l'Algajola. A

(44) Lettre à Saulcy, *loc. cit.*, p. 252. — Sur la statue d'Apricciani, voir *Bas-reliefs antiques de la Corse*, par Etienne Michon (Extrait du *Bulletin archéologique*, 1907) Paris, Imprimerie nationale, 1908.

Murato, Morati et sa femme lui font manger d'admirables jambons, auxquels il pensera longtemps « avec émotion ». A un quart de lieu du bourg, il visite avec soin l'église Saint-Michel, « la plus élégante, la plus jolie qu'il ait vue encore », puis aux environs de Pieve, l'église de de San Nicolao (45) et l'église de San Cesareo « imitation très maladroite de Saint-Michel de Murato. » Renonçant à pousser jusqu'à l'Algajola (dont les carrières ont fourni le granit rouge pour le soubassement de la colonne Vendôme) il part accompagné de Morati, pour visiter près de Saint-Florent les ruines de la cathédrale de Nebbio (46). Une lettre (inédite) à Vogin, résume les impressions de cette excursion (4 postes):

Murato, 2 octobre [1839]

Mon cher Monsieur,

Mille et unième abus de votre complaisance! Nous arrivons ce soir vers huit heures à Bastia, de Saint-Florent. Auriez-vous la chose d'envoyer mon excellent ami Valentin chez Tellier? Comme il connaît seul, à ce qui paraît, l'adresse du cheval que j'ai l'honneur de monter, c'est aussi le seul qui puisse le ramener dans son domicile. On trouve ici de la couleur locale presque aussi souvent que des punaises. Lorsque je suis parti hier, le propriétaire du cheval que vous m'avez procuré m'a dit que le guide était son *nemico* et que suivant

(45) *Notes d'un voyage*, p. 132.

(46) *Idem*, p. 121. — Un rapport de Mérimée (25 nov. 1854) figure dans le dossier *Saint-Florent* (Corse) aux A. C. M. H. « L'église de Saint-Florent est assez remarquable pour le pays et mérite quelque intérêt. Je crains beaucoup que les réparations projetées n'aient pour effet d'altérer son caractère. Il se peut que la charpente soit en mauvais état et qu'elle doive être renouvelée. Il y a fort longtemps que j'ai vu cette église, mais il me semble non seulement inutile, mais nuisible de *ragréer au vif* des murs revêtus d'un appareil régulier, et qui tout au plus auraient besoin d'un rejointoyage dans les soubassements. Plusieurs des articles du devis sont si mal expliqués qu'ils sont incompréhensibles : par exemple qu'est-ce que : « remplacer la tête du bélier sous sculpture? » Comment trouve-t-on à deux lignes d'intervalle un chapiteau sans sculpture évalué à 50 fr. et 2 chapiteaux à refaire 100 fr.? On pourrait multiplier les citations à l'infini, mais il suffit de jeter les yeux sur ce devis pour s'apercevoir qu'il est rédigé avec beaucoup de négligence. Je crois qu'un architecte attaché à la Commission, M. Honnet, est chargé en ce moment de la construction d'une cathédrale en Corse. Ne pourrait-il pas être invité à rectifier lui-même sur les lieux le devis ci-joint et à signaler les travaux vraiment utiles? Saint-Florent n'est qu'à quelques heures de Bastia. Pr M. »

toute apparence son intention était de soustraire l'orge de son cheval. Je l'ai invité à s'aller faire foutre, vu que mes principes ne me permettaient pas de m'immiscer dans les querelles nationales, mais comme j'aime les bêtes j'ai veillé pourtant à ce que son cheval mangeât.

La relation de mon voyage est courte. J'ai vu trois très curieuses églises. Je suis tombé dans un précipice où j'ai déchiré ma redingote et endommagé mon nez. L'incertitude du temps et du vent m'a fait réfléchir que je serais un grand serin d'aller voir un bloc de granit dont je possède un échantillon. Enfin le prince Louis Napoléon ayant peu de chances de régner, j'ai pensé que le voyage de l'Algajola ne pourrait servir à mon avancement.

Adieu, Monsieur, excusez-moi si je vous prends ainsi pour ma victime. Vous êtes si bon et si aimable que vous avez presque la [*sic*] de tout l'ennui que je vous donne.

Pr M.

Est-il utile de faire remarquer que, de n'avoir point été à l'Algajola, Mérimée ne souffrit point dans son avancement ?

Le 2 octobre au soir, Mérimée est donc de retour à Bastia. Il lui reste à visiter le cap Corse et presque aussitôt il part pour Luri. Tel Orso della Rebbia, au chapitre XX de *Colomba,* « il sortit à cheval de Bastia dans l'après-midi et se dirigea vers le village de Cardo, célèbre par sa fontaine qui, en été, fournit aux gens délicats de la ville une eau délicieuse... ». Mais laissant à gauche le chemin qui monte au hameau de Cardo, il continua vers Pietranera, où il a transporté la maison de Colomba. Suivant le bord de la mer, il arrive à Erbalunga où il déchiffre à grand'peine une inscription sur une pierre gravée, à la porte d'un jardin, à la sortie du village, à droite du chemin qui le conduit à Sisco par la marine (47).

La chapelle de Sainte-Catherine de Sisco (48) est bâtie sur un rocher fort escarpé, élevé d'environ 250 mètres,

(47) *Notes d'un voyage,* p. 68.
(48) *Idem,* p. 148.

et les pierres y roulent sous les pieds de Mérimée qui gagne ensuite Pietrocorbara (49) pour arriver enfin à la fameuse tour de Sénèque « située sur un pic très élevé de la montagne delle Ventiggiole, commune de Luri. » L'accès de la tour est malaisé, le sentier peu marqué, et Mérimée doit s'accrocher aux aspérités pour en atteindre le sommet.

La renommée, écrit-il à Morati, le 7 octobre, vous dira mes tribulations à la Tour Sénèque, les pierres qui m'ont roulé sous les pieds à Sainte-Catherine de Sisco, la gymnastique qu'il m'a fallu mettre en usage pour porter mon cheval d'Erbalunga à Bastia (*porter* est ici au propre, et non dans l'acception figurée reçue en Corse). Enfin je remporte ma peau et mes oreilles et je m'en vais à Livourne.

Le 7 octobre en effet, il s'embarquait pour Livourne, rejoignait Beyle à Civita-Vecchia pour se rendre en sa compagnie à Rome, où les deux amis arrivèrent vers le 9 octobre.

Le 15, Mérimée écrivait à Requien (*lettre inédite*) (50):

Rome, [mardi] 15 octobre [1839]

Mon cher ami,

Il m'arrivera de Bastia ou de Marseille, peut-être est-il arrivé une valise à votre adresse, que je n'ai pas eu le temps de vous annoncer. Il doit y avoir dedans une veste corse, laquelle s'y trouve probablement un peu gênée. Veuillez lui faire prendre l'air et patience, car je ne sais trop quand elle aura l'honneur de couvrir son maître. J'ai aussi pris la licence de donner votre adresse à la poste pour qu'on vous envoyât toutes mes lettres de Corse et de France. N'oubliez pas de prendre un in-folio pour tenir vos comptes. Le mieux serait de vous payer vous-même.

L'homme propose et Dieu dispose. Je ne comptais pas voir Rome et je me suis laissé entraîner par M. Beyle. J'en suis on ne peut plus content; je dis de Rome; mais il y a tant de choses à voir qu'on s'y extermine. La fatigue des jambes n'est

(49) *Idem*, p. 167.
(50) *Bibliothèque et musée Calvet* à Avignon.

rien auprès de celle qu'on éprouve à voir quarante mille belles choses dans une matinée.

Je pars lundi pour Naples où je resterai moins longtemps que je n'en avais d'abord formé le projet. Je pense être à Marseille vers le 10; si vous vouliez nous pourrions nous donner rendez-vous à Arles, qu'il faut absolument que je visite.

J'ai vu aujourd'hui le fils de M. de C[ambis] (51) qui a une barbe horrifique, même en ce pays où il y en a tant. Il m'a paru d'ailleurs très aimable, qualité rare chez la jeunesse actuelle.

Adieu, mon cher ami, la tête me pète de fatigue et mes yeux voient trente-six mille chandelles. Je n'ai pas le courage de remercier M. Audibert de sa lettre et de ses renseignements. Par inconstance je n'ai pu en profiter. Le grand mûrier de l'île Lavezzi a été coupé il y a deux ans.

C'est bien le lundi 21 octobre que Mérimée, poursuivant l'image de César, part pour Naples avec Stendhal. Celui-ci l'a noté en marge de son exemplaire des *Promenades dans Rome:*

21 octobre 1839 au 10 novembre, Mérimée à Naples. Mer magnifique. Retour à Civita-Vecchia à 7 h. 1/2 du matin, après seize heures et demie de traversée. L'affreuse vanité d'Academus [Mérimée] gâte ce voyage à Naples... (52).

Une lettre inédite de Mérimée à Vogin (53) donne quelques précisions sur l'emploi de son temps:

... J'ai mille remerciements à vous faire pour l'envoi de la précieuse valise dont vous avez bien voulu vous charger. Elle est arrivée à bon port avec la défroque de coquins qu'elle contenait et la veste en drap corse s'est trouvée fort à propos ainsi que le capuchon pour me garantir du temps de chien que j'ai retrouvé sur la terre de France. J'y suis débarqué il y a quinze ou vingt jours fort triste de la revoir sitôt et regrettant du fond du cœur le soleil de Naples et le vin de Capri dont vous ne m'aviez pas parlé et qui m'a

(51) Henri de Cambis, attaché à l'ambassade de Rome.
(52) Stryienski et Arbelet : *Soirées du Stendhal Club.* 2e série, p. 178.
(53) *Chantilly. Fonds Lovenjoul.* B 395, f. 114-115. Lettre du 17 décembre 1839.

procuré une douce surprise. Voici quel a été mon itinéraire. De Civita-Vecchia, je suis allé à Rome où j'ai passé douze jours pleins à courir de ruines en palais, de palais en galeries, de galeries en églises et ce depuis six heures du matin jusqu'à l'*Ave Maria.* J'étais éreinté en partant pour Naples. Vous saurez qu'il y a maintenant entre Rome et Naples une très bonne diligence qui passe par San Germano, route plus agréable, dit-on, que celle des Marais-Pontins. A Naples je me suis fort diverti à ne rien faire depuis l'heure de la fermeture des Studj jusqu'à l'heure du théâtre. Il y avait là des gens de connaissance avec lesquels j'ai flâné en bienheureux. Le chargé d'affaires s'est trouvé une vieille connaissance et avoir du vin de Laffitte et des cigares de la Havanne. Cependant j'ai ramassé mon énergie pour aller à Poestum que j'ai trouvé si beau que l'envie m'a pris de brûler la Bourse de Paris et d'achever tous les ignobles temples corinthiens de Rome. Il n'y a que le dorique au monde. J'ai été entraîné au Vésuve et n'ai pas eu de satisfaction du tout. Pompéï et Herculanum m'ont enchanté. A Pouzzoles j'ai trouvé dans la prison une des plus belles filles du pays, renfermée, m'a dit le geolier, *por aver*. . . . . (54)

Je serais resté pour l'hiver dans ces lieux enchanteurs, si je n'avais reçu l'ordre de repartir. J'ai vu Pise en passant et Gênes qui ne me plaît guère, Gênes seulement, car Pise et la prononciation des gens du peuple m'ont ravi. Pourquoi a-t-on des places et des affaires? Si Charles X avait pu réaliser son vœu que tous les Français eussent 20.000 livres de rente je serais resté à Chiaja. Me voici à Paris depuis une semaine et j'ai travaillé à me mettre au courant de la civilisation...

Le 14 novembre, Mérimée s'embarque pour Marseille où il est le 15 et le 16. Le 18 à Arles et le 20 à Avignon, il ne rentre à Paris que dans la première semaine de décembre.

Le 17 décembre, il signe l'*Etat de ses frais de route en Corse,* dans lequel il omet consciencieusement son voyage en Italie :

Total, trois cent quatre-vingt-six postes et demie non com-

(54) Je supprime cinq lignes un peu vives.

pris deux passages en bateau à vapeur de Toulon à Bastia (55).

Et le même jour M. Duchâtel demandait à ses services:

Une carte de la Corse publiée par le dépôt de la Guerre pour compléter les renseignements que l'Inspecteur vient de rapporter.

Que rapportait Mérimée ? Peu de choses au point de vue archéologique, et ce n'est qu'avec beaucoup d'artifice qu'il parvint à donner aux *Notes d'un voyage en Corse* un développement suffisant pour en tirer un volume, assez mince d'ailleurs. En revanche, le conteur avait déjà dans l'esprit le sujet de *Colomba*. Les maquis qui réduisent les redingotes en lanières, les montagnes, les sites monotones, les forêts assez piètres, ce n'est pas cela qui lui a plu surtout, mais « la pure nature de l'homme ». Peu de descriptions, peu de détails géographiques, une quinzaine de noms de lieux tout au plus, juste ce qu'il faut pour situer l'action ; quelques lignes suffisent à Mérimée pour évoquer le paysage corse, la bonne odeur du maquis, et créer, comme on dit aujourd'hui, le « climat » de *Colomba*. Comment on vit, comment on aime, on hait et l'on tue, dans la rude nature où l'instinct ne connaît pas d'obstacles, où les passions agitent des cœurs sans hypocrisie, voilà ce que Mérimée a été chercher en Corse, et qu'il a offert peut-être comme un discret reproche, à la femme dont il n'a connu l'amour que dans la contrainte et les conventions du monde.

Durant les premiers mois de 1840, rue des Beaux-Arts, Prosper Mérimée, après avoir embrassé sa mère, rentrait dans son cabinet, où la lampe était allumée, classait ses notes, et il écrivait en caressant ses chats. Le 5 avril 1840 les *Notes d'un voyage en Corse* avaient paru chez Fournier, et le 1er juillet la *Revue des Deux Mondes* publiait *Colomba*. Quatre jours plus tard, Mérimée partait pour la Saintonge, la Gascogne et l'Espagne.

MAURICE PARTURIER

(55) Les frais de route étaient payés 8 francs par poste jusqu'au 15 octobre 1838 où ils furent portés à 9 francs. A dater du 13 juillet 1840, on évalue les frais à 10 fr. 40 par myriamètre. Pour le voyage en Corse, une indemnité spéciale a été versée à Mérimée.

LE ROI LEAR DE LA MUSIQUE

—

Franz Liszt fut l'un des hommes les plus populaires du dix-neuvième siècle. Sa jeunesse paraît un conte de fées. A l'âge de douze ans, en 1823, de la solitude d'un village hongrois, il fut transplanté en plein Paris. Il se mêla à la brillante phalange romantique. Les penseurs, les poètes de France furent ses éducateurs; Paris, la serre chaude où s'éveilla sa curiosité, se meubla son esprit, où de vastes perspectives s'ouvrirent devant lui.

Il acquit une maîtrise au piano comme on n'en avait pas vue avant lui. Ses succès dépassèrent ceux de Paganini. Il parcourut l'Europe, récoltant des lauriers, de l'or et des cœurs. Cet adolescent aux yeux d'un bleu verdâtre, aux cheveux châtains encadrant un profil aigu, fut un séducteur irrésistible. « La musique, la poésie, tout cela est du train de la volupté » avait écrit une moraliste d'autrefois, Mme Lambert. En effet, sous chaque touche du clavecin de Liszt, un petit Cupidon attendait le moment pour s'accrocher aux franges du châle léger de quelque belle mélomane.

Il fixa son cœur quand Mme d'Agoult le suivit en Suisse et en Italie. Ils eurent trois enfants : Daniel, mort jeune; Blandine, Mme Emile Ollivier; Cosima, qui allait épouser Hans von Bulow et par la suite Richard Wagner. Après dix ans de vie commune, Liszt rompit avec sa maîtresse et abandonna la carrière de virtuose. Il trouva en 1849 une thébaïde à Weimar, où il s'adonna tout entier à la composition et à la noble tâche d'encourager les jeunes efforts. Une polonaise, la princesse Caroline Sayn-Wittgenstein, l'avait suivi à Weimar. Cette femme, animée du plus ardent dévouement, allait être son inspiratrice et sa providence.

Liszt possédait deux qualités que l'on rencontre bien rarement réunies : la force du créateur et en même temps l'enthousiasme, le désintéressement, l'humanité qui font les grands animateurs. Il sauva Wagner proscrit et méconnu. Avec une intuition admirable, il favorisa Berlioz, Schumann, Brahms, Borodine, César Frank et bien d'autres. Liszt voulait faire de Weimar le foyer de l'art sonore, le havre des contemporains inconnus ou méconnus. Après douze ans d'efforts, il dut reconnaître que sa mission avait échoué. Un nouveau but l'attendait à Rome : réformer la musique d'église. Pie IX l'accueillit avec bienveillance et espérait d'en faire « son Palestrina ». Mais le musicien avait beau entrer dans l'état ecclésiastique et recevoir les ordres mineurs, le projet de le mettre à la tête de la Chapelle Sixtine échoua contre la résistance du Sacré Collège. Son art semblait trop avancé, et la liberté, la fantaisie de l'homme aussi étonnaient.

Après six ans de séjour dans la Ville Eternelle, il devait s'avouer vaincu dans l'entreprise de renouveler la musique d'église. Il décida donc de se partager désormais entre Weimar et sa patrie hongroise, de s'adonner entièrement à sa tâche de compositeur et à l'enseignement de la jeunesse.

Il passait une partie de l'année à Weimar, l'autre à Budapest. Il avait été nommé président du Conservatoire de cette ville. Au soir de sa vie il obtenait enfin ce qu'il avait vainement brigué à Weimar et à Rome : la haute direction de la vie musicale d'un pays.

Pourtant, l'artiste que le destin avait comblé, qui connut tous les succès personnels, ne parvint pas à s'imposer en qualité de compositeur. On entourait d'égards l'homme, on dédaignait l'œuvre. L'injuste ostracisme qui poursuivait au cours de sa carrière l'un des plus grands compositeurs de son temps avait diverses sources : la routine, la jalousie, enfin le fait même qu'il était classé dans l'esprit du public comme un virtuose et non pas comme un compositeur. Il rencontra toutes les nuances de l'incompréhension, de la malignité déférente, jusqu'au dénigrement brutal.

Liszt avait conscience de la valeur de son œuvre. Mais le grand seigneur de la musique, qui avait rompu des lances pour Chopin, pour Berlioz, pour Wagner, négligeait sa propre cause. Il ne luttait que pour la gloire des autres. Pourtant ceux qui connaissent l'âme, la sensibilité des musiciens peuvent se rendre compte de l'acuité des souffrances muettes que cachait cette fière attitude. L'homme qui lut le Dante toute sa vie ne songeait-il pas qu'une page manque à l'*Enfer :* le supplice du compositeur méconnu?

Sa jeunesse, son âge mûr avaient été comblés. Mais combien différente paraît la dernière phase — encore mal connue — du briseur de cœurs d'autrefois, de l'homme le plus adulé, le plus entouré de l'Europe! Ces événements d'une émouvante mélancolie nous mènent à 1886, l'ultime année de sa vie.

§

Chaque printemps Liszt se rendait à Weimar. Du jour au lendemain le pavillon rustique à l'orée du parc devenait le centre de la petite capitale. Les élèves affluaient. D'Albert, Stavenhagen, Silotti, Stradal, Tausig, Viana del Motta sont les plus brillants; Goellerich, le plus dévoué. Il y a aussi des intrigants, des flatteurs, des aventuriers. L'un d'eux dérobe de l'argent du tiroir de Liszt. Le valet de chambre surgit et empoigne ce voleur. Mais le maître : « Lâchez-le : c'est moi qui l'ai chargé d'ouvrir ce meuble. » Saint François n'eût pas agi autrement.

Il y a aussi les femmes, vierges sages du piano, vierges folles ou demi-folles. Cette volière de clavecinistes jalouse Lina Schmalhausen la favorite, jeune pianiste blonde qui servait de page au vieux preux.

On potine, on intrigue, on se querelle. Le gazouillis carnavalesque cesse dès que le piano s'ouvre. Qu'il donne entre quatre et six sa leçon collective, qu'il préside aux réunions du dimanche à l'hôtel *Erbprinz*, le maître apporte toujours une sainte ardeur dans son enseignement. Ses forces ont diminué, mais non pas l'élévation de ses vues.

« La virtuosité n'est point une esclave passive — dit-il

aux disciples qui l'entourent — d'elle dépend toute la beauté de l'œuvre exécutée. Elle peut en faire revivre l'élan, la fraîcheur; elle peut, au contraire, la déformer, l'enlaidir, l'anéantir... Sans la puissance vivifiante de la sensibilité, composition et virtuosité ne sont que des procédés mécaniques du cerveau ou des doigts, calcul ou vaine habileté... »

Son élève Tausig s'avise de remarquer qu'il était indispensable au virtuose de s'accommoder d'une certaine dose de charlatanerie et de jeter de la poudre aux yeux du public. Mais Liszt : « Quoi? Du sable? Dites des rochers. »

L'ardente jeunesse l'admire et le suit. Ses fidèles fondent des « Sociétés Liszt » à Leipzig et ailleurs, cependant que la critique officielle, les confrères en place le vilipendent.

De passage à Vienne, il s'était trouvé réuni dans un salon avec Rubinstein et Brahms. Une sémillante pianiste russe s'approche du triumvirat, des ciseaux à la main, et sollicite de chacun une mèche de cheveux. Rubinstein penche la tête, résigné. Liszt s'exécute en souriant et murmure : « Samson et Dalila. » Brahms, mauvais coucheur, empoigne les ciseaux et se blesse.

Rentrant chez lui, cet irascible personnage dit à l'ami qui l'accompagnait : « Liszt et Lachner mourront en même temps. » Lachner était un compositeur viennois de troisième ordre. Mme de Sévigné n'avait-elle pas déclaré : « Racine passera comme le café. »

Même Hans von Bulow, — celui que le magnanime beau-père avait si vaillamment soutenu aux heures douloureuses du divorce, — l'abandonne, se rallie à Brahms et voue aux gémonies l'œuvre du vieux maître. Mais celui-ci n'eut jamais un mot de blâme pour le transfuge. Au contraire, il l'excusait : « Ne jugeons pas Bulow. Il a trop souffert. » Bulow n'en continua pas moins à crier sur les toits que trois B constituaient les sommets de l'art sonore : Bach, Beethoven, Brahms.

Un jour, Goellerich, qui remplissait auprès de Liszt les fonctions de secrétaire bénévole, retourna d'un geste rageur le portrait de Bulow ornant le bureau du maître. « Laissez, dit Liszt. Cet homme a fait autrefois beauoup

pour moi et a cueilli par son dévouement bien souvent les palmes de l'insuccès. »

Le public continuait à respecter sa notoriété de virtuose blanchi sous les lauriers, mais ne montrait qu'une médiocre curiosité pour ses œuvres. Après plus d'un demi-siècle de carrière musicale, le compositeur se voyait exilé de presque tous les programmes. Personne, remarquait Goellerich, ne lui restait fidèle, sauf ses ennemis.

« On ne comprend pas son génie... écrivait Caroline Wittgenstein. Liszt a jeté sa lance bien plus loin dans l'avenir que Wagner! Des générations passeront avant qu'il ne soit entièrement compris. »

L'année 1886, le soixante-quinzième anniversaire de sa naissance, remettait l'illustre méconnu sur le plan de l'actualité. Quelques amis dévoués s'employèrent à le rappeler au souvenir des Parisiens. A l'église Saint-Eustache, on vit le vieil abbé à genoux, les mains jointes, écouter la *Messe de Gran*, — l'ancêtre de *Parsifal*. L'émotion des auditeurs le dédommageait de l'insuccès de 1866. Comme si l'injuste ostracisme allait prendre fin sous tous les cieux, Londres lui réservait un accueil triomphal. Le succès de *Sainte-Elisabeth* à Saint-James Hall fut immmense. Huit jours après on dut donner une seconde audition.

La reine Victoria, qui avait assisté au concert, daigna le recevoir à Windsor. Il s'inclina devant la souveraine toute vêtue de noir, coiffée de son éternel bonnet de tulle blanc. On aurait pu croire que ce prêtre, bohème du ciel, prince de la musique, idole des femmes, déplairait à la veuve austère. Ce fut le contraire qui arriva. Ces deux êtres si différents, aux antidopes de l'humanité, devinèrent chacun la vraie grandeur de l'autre. Après l'audience, — distinction suprême, — la reine d'Angleterre envoya son buste en marbre au musicien.

L'un de ses admirateurs, le pianiste Walter Bache, avait organisé une réception en son honneur à la *Grosvenor Galery*. Le peintre Lehman, le même qui avait portraituré naguère le svelte romantique aux traits purs, s'approcha du vieil homme ridé. Celui-ci ne le reconnut pas et murmura : « Je n'y vois plus. »

Il retrouvait ses lumières au piano et laissa à ses auditeurs un souvenir inoubliable.

A Paris, il descendit 53, avenue de Villiers, chez Munkacsy, son compatriote, à cette heure l'un des peintres les plus réputés de la capitale.

« Munkacsy peint mon portrait en grand, annonçait Liszt à Caroline. Sa maison ici est d'une magnificence que beaucoup de princes n'égaleraient pas. Rubens n'était qu'un devancier discret. »

Lamoureux donne un concert en l'honneur de l'illustre voyageur. Francis Planté y exécute le *Concerto en La majeur* de Liszt. « Ce sera un four éclatant! » avait prédit le compositeur. En dépit de ces prévisions, ce fut un triomphe. L'auteur vint embrasser sur l'estrade Francis Planté. Cependant une de ses élèves, dans un accès de jalousie, dit à Liszt : « C'est vous que j'aimerais entendre dans ce concerto. » Sur quoi, le vieillard, homme de sentiments exquis en toutes choses : « C'est ainsi que je le joue, comme Planté, — mais seulement dans mes bons jours. » (1).

Au début de mai, il eut la joie d'entendre Colonne diriger la Légende de *Sainte Elisabeth* au Trocadéro. Lamoureux mit plusieurs de ses poèmes symphoniques au répertoire de ses concerts. La France et l'Angleterre découvraient Liszt compositeur. Il s'empressa de communiquer ces événements à la princesse et ajouta :

« Qui veut durer doit endurer. »

Entouré de l'auréole de ces tardifs rayons, le vieux lutteur retournait en mai à Weimar. Cosima vint le voir. C'était leur première entrevue depuis la mort de Wagner.

Liszt, élu en 1884 président du festival de Bayreuth, y avait passé alors plusieurs semaines. Ses petits-enfants l'entouraient de leur affection. Cosima restait invisible.

Cette fois, il alla l'attendre à la gare et l'embrassa, les larmes aux yeux. Elle venait lui annoncer les fiançailles de sa fille Daniéla avec Henry Thode. En même temps, Cosima invitait son père à assister en juillet à l'apothéose

(1) Je dois cette anecdote à mon ami, le grand pianiste Georges Boskoff, qui la tenait de Planté lui-même.

de Wagner : la représentation de *Tristan* et de *Parsifal* en présence du fils de l'empereur, le prince-héritier Frédéric.

L'aïeul se rendit au mariage. Dans le train, entre Weimar et Bayreuth, au moment où il s'apprêtait à jeter son bout de cigare une jeune inconnue le pria de vouloir bien lui en faire cadeau. Liszt tira un cigare frais de son étui et l'offrit à sa candide admiratrice, de même qu'un bouquet de roses qu'on lui avait donné à la gare de Weimar.

Le fiancé de Daniela, érudit d'une réelle distinction, était l'auteur d'une vie de saint François. L'homme et l'œuvre enchantèrent le musicien. Pourtant, la voix du sang, l'affection innée ne pouvaient dissiper un certain malaise qui planait au-dessus du cercle de famille.

Jamais on ne vit deux natures aussi opposées que Franz et Cosima.

La fille du tertiaire franciscain était d'une indifférence absolue en matière de religion. Le père, disciple du *Poverello* rayonnait de la plus généreuse humanité. La fille, selon les termes de son ami Edouard Schuré « tenait en médiocre estime le gros des mortels. »

Sans aucune spontanéité — c'est toujours Schuré qui parle — dépourvue de toute bonté gênante, elle n'a pas la grandeur native de l'âme, la source jaillissante du cœur, mais elle a la grandeur éminente de l'esprit, avec le sens politique d'un Machiavel ou d'un Bismarck (2).

Au déclin de ses jours, le titan amer montrait pourtant un sentiment profondément humain : l'amour des vieux arbres. Le chêne de Cosima s'appelait Wagner.

Elle vivait dans son souvenir, elle se consacrait au culte de son œuvre. Dans sa jeunesse, elle avait eu des élans de tendresse pour son père, toutefois elle s'était toujours approchée de lui avec une certaine appréhension inquiète.

De mon enfance, — écrivait-elle longtemps après — où je le voyais passer en hâte, jusqu'à sa fin, il me faisait l'impression d'une apparition fantastique, légendaire... Dit-on qu'il était bon, dit-on qu'il était spirituel, un grand compositeur ou

(2) Schuré, *Femmes Inspiratrices*. Paris, 1908, p. 69.

un grand virtuose, un pieux croyant, tout cela n'est pas juste. Tous les contrastes se rencontraient dans son cœur, et je pourrais m'imaginer son existence entièrement mondaine aussi bien qu'absolument ascétique. Grandeur, sans bornes dans la conception de toute chose et feu, — voilà les titres de noblesse que je voudrais lui attribuer en premier lieu (3).

Liszt aussi rendait justice à la dignité et au courage de sa fille. Pourtant, ce n'est pas seulement la divergence des caractères et des idées générales qui les séparaient. Une haine latente couvait entre Cosima et la princesse Wittgenstein, une de ces sourdes haines de famille invétérées, inextinguibles.

Cosima avait épousé les ressentiments qui opposaient Wagner et Caroline Wittgenstein. Cette animosité était en effet réciproque. Quand Liszt se rendait à Bayreuth, la princesse s'écriait : « Saint Pierre va chez Judas Ischariot. »

La recluse de la via del Babuino vivait volets clos, penchée sur ses cahiers à la lueur d'une lampe fumeuse. Celle qui fut « l'Etoile du Matin » négligeait sa mise, laissait la poussière s'accumuler sur les meubles. La petite vieille, ridée et sordide, fleurissait le taudis quand son amant d'autrefois venait frapper à la porte. Ces jours-là, tout y était semé de roses, jusqu'aux tapis.

Elle restait inébranlable dans la haine et dans l'amour. Même en l'absence de Liszt, elle ne cessait de s'occuper de lui, se réjouissait de ses succès, excusait ses erreurs, veillait sur sa santé, sa nourriture et jusqu'à la température de son logis.

A Weimar, Adelheide von Schorn, amie et mandataire de la princesse, avait mission de prendre soin de la santé du maître. Quelque praticien fantaisiste des bords du Tibre fit croire à M[me] de Wittgenstein que le jus d'asperges possédait la vertu d'assurer la longévité. Sur l'ordre de la lointaine amie, Adelheide introduisait secrètement de l'extrait d'asperges dans les aliments du vieillard.

(3) Cosima Wagner und H. S. Chamberlain im *Briefwechsel*. Leipzig, 1934, 99.

Lui aussi usait d'une prévention sanitaire : le cognac, — en guise d'eau de Jouvence. Ne disait-il pas plaisamment : « Si le vin est le lait des vieillards, le cognac en est la crème. »

Le goût qu'il prenait pour cette liqueur inquiétait bien plus la princesse que les cotillons qui s'agitaient autour de lui. Caroline n'avait pas d'illusions à l'égard des personnes de son sexe. Ne venait-elle pas d'exprimer ses opinions dans un volume intitulé : *Simplicité des colombes, prudence des serpents : quelques réflexions suggérées par les femmes et les temps actuels.*

Tout en souffrant de voir son idole entourée d'un essaim d'odalisques, elle s'efforçait de comprendre, d'excuser l'ami qui ne s'était jamais rassasié du désir.

Son âme — mandait-elle à Adelheide von Schorn — est trop délicate, trop artiste, trop sensible pour rester sans société féminine; il éprouve le besoin du commerce des femmes, de plusieurs femmes, de même que dans son orchestre il a besoin de nombreux instruments de tons divers. Malheureusement, il y a si peu de femmes qui sont ce qu'elles devraient être, — intelligentes et bonnes, — conformes à son esprit, sans mettre une main impie sur des cordes qui laissent de pénibles résonances. Je suis souvent triste quand je pense qu'il sera méconnu. La postérité croira que ses triomphes étaient des cortèges de bacchantes, parce que quelques bacchantes s'y sont mêlées. Il ne les a pas appelées. Il se contentait d'une sphère pure et spirituelle aussi longtemps que la tentation ne le provoquait pas.

Sa propre fille ne montrait ni cette compréhension, ni cette indulgence au sujet de ces questions délicates. Elle souffrait de voir son vieux père édenté environné d'une ronde de femmes. Les convenances mondaines l'obligeaient à faire bonne contenance vis-à-vis de Mme de Meyendorff. Mais elle ne cachait pas sa contrariété quand on lui parlait de l'espiègle et blonde Lina.

Comment la veuve de Wagner, la femme d'un seul homme, n'eût-elle pas nourri une sorte d'éloignement instinctif à l'égard de l'homme de tant de femmes?

Certes, ces faiblesses étaient compensées par de hautes vertus. Cosima s'en rendait compte et approchait son père avec tous les signes extérieurs de l'affection. Elle allait lui consacrer par la suite un hommage posthume dans un volume où elle révèle plus d'un trait de sa physionomie originale (4).

Toutefois, si Cosima rendait justice aux qualités de l'homme, elle se montrait pleine de réticences à l'égard de celles du compositeur.

Etrange morceau, — notait-elle dans son Journal au sujet des *Cloches de Strasbourg,* — riche en effets, mais si loin de nous.

Et après l'oratorio *Christus :*

Tout ce que je connais de cette œuvre est loin de me faire une belle impression. Renoncer à achever le grand art pour imiter le babil des prêtres témoigne de la pauvreté de l'intelligence. Nous sommes attristés de ce développement de mon père dont la princesse Wittgenstein porte la responsabilité.

L'antipathie contre celle que Cosima mettait en cause, le culte exclusif de Wagner, contribuaient évidemment à influencer son jugement.

Liszt était exempt des excès de susceptibilité qui tourmentent si souvent les compositeurs. Cet homme conscient de son art, auquel tout avait réussi dans la vie, sauf d'obtenir justice pour son œuvre de créateur, endurait sans récriminations cette avanie. Sa fille même ne se ralliait-elle pas à ceux qui doutaient de son art? Et Liszt le savait.

Dans ses dernières années, — Cosima le reconnaît elle-même, — son père ne lui parlait presque jamais de ses projets, de ses travaux. Mais s'il gardait la mansuétude, la divine indulgence du *Poverello,* sa résignation ne diminuait pas ses secrètes amertumes.

Son attitude habituelle était le sourire entrecoupé d'accès de tristesse. Il pouvait dire avec le roi Lear :

« Allons! je serai jovial; venez, venez! »

(4) *Franz Liszt. Ein Gedenkblatt von seiner Tochter.* Münich, 1911.

Puis, quand il s'enfonçait dans la solitude, quand il réfléchissait à sa haute, mais douloureuse destinée, quels accents déchirants :

L'artiste n'est-il pas toujours un étranger parmi les hommes? Quoi qu'il fasse, où qu'il aille, il se sent toujours comme un proscrit. Il lui semble, que c'est comme s'il avait connu autrefois un ciel plus pur, un soleil plus chaud, des êtres meilleurs. Et que peut-il faire pour fuir cette souffrance vague, cette douleur imprécise? Il faut que le musicien passe à travers la foule en chantant, qu'il s'empresse à lui jeter ses pensées, sans se demander sur quelle terre elles tomberont, si elles seront écrasées par l'incompréhension ou bien couvertes par des lauriers. Grand et triste est le sort de l'artiste.

Le roi Lear de la musique retrouvait sa vivacité juvénile quand il se mettait au piano ou quand il parlait de Beethoven. Mais le soir, pendant l'habituelle partie de whist chez Mme de Meyendorff, les cartes tremblaient dans ses mains exsangues.

Lors de sa promenade quotidienne dans le parc, il rencontra un très vieux journalier qui plantait des pousses fraîches. — « Que vous êtes laborieux! fit le bon maître — vous travaillez du matin au soir. Je voudrais bien pouvoir en faire autant. »

Le vieux jardinier des sons sentait sa vue baisser; il se trouvait obligé de consulter des oculistes, d'abandonner ses travaux, de renoncer à ses chères lectures.

En dépit de son état, un constant besoin de déplacement le tourmentait. Lors de son séjour à Paris, il avait promis à Munkacsy de passer quelque temps dans son château de Colpach, dans le Luxembourg. Malgré sa fatigue, ses fréquentes somnolences, il entreprit le voyage.

Munkacsy, magnifique peintre diminué par le mauvais goût de l'époque — bric-à-brac, peluche et palmier — a donné toute sa mesure dans le portrait qu'il brossa de son ami (5). Le romantique d'autrefois, souple et mince, ses cheveux châtains en coup de vent, avait épaissi,

(5) Au Musée des Beaux-Arts, à Budapest.

blanchi. Une ride profonde sillonnait le visage, qu'on eût dit taillé à coups de hache, défiguré par les aspérités de la peau et les lacunes de la dentition. La goutte avait déformé ses mains prestigieuses. Pourtant, cet homme, assis auprès de son piano dont il effleure les touches, respire la grandeur. Il a l'expression d'un de ces rois de l'Antiquité qui a vu crouler les colonnes de son palais.

A Weimar, ses familiers furent atterrés à sa vue.

Il était atteint de deux maux impitoyables : l'hydropisie et la cataracte. Avec cela il toussait et prenait de la morphine pour atténuer ses douleurs.

Il fut obligé de s'aliter. Goellerich lui lisait des passages de la *Divine Comédie.*

Cependant les dépêches arrivaient de Bayreuth pour réclamer sa présence. La couronne de cheveux blancs du compagnon, de l'apôtre de Wagner n'était-elle pas une magnifique enseigne pour la première représentation de *Tristan?*

Sans écouter les instances de son entourage, le maître se rendit à Bayreuth et descendit dans la maison du garde-forestier Froelich.

Ses petits enfants allèrent le quérir en triomphe et l'accompagnèrent à Wahnfried. A six heures du matin, Cosima vint partager son déjeuner. *Tristan* et *Parsifal,* en présence de l'héritier d'Allemagne, c'était pour elle la consécration de son opiniâtre effort, un événement qui absorbait entièrement cette femme d'action. Son père dut se contenter de la société de Goellerich et de Lina.

Le 23 juin, à quatre heures, Liszt se rendit à la répétition de *Parsifal.* Il restait debout, adossé à une colonne de la loge des Wagner, serrant son mouchoir sur sa bouche pour étouffer ses accès de toux.

Le lendemain, il retournait à l'Opéra. Il frissonnait de fièvre. A ses élèves qui le suppliaient de ne pas sortir, il répondit : « Cosima le désire. Je l'ai promis. J'irai. »

Il se tenait affaissé au fond de sa loge. Parfois, il semblait qu'il allait perdre connaissance. Pourtant, dès que le rideau tombait, il se redressait, s'avançait jusqu'au

rebord de la loge et donnait le signal des applaudissements.

Le matin, son état empirait — bien mal à propos, car il y avait réception à Wahnfried. Mlle Schmalhausen et Adelheide von Schorn s'offrirent pour soigner le malade. Mais Cosima ordonna de consigner la porte de son père à qui que ce fût, surtout à Lina Schmalhausen. La veuve autoritaire fit dresser son lit dans l'antichambre du moribond. L'agonie dura trois jours.

Dans la nuit étoilée du 31 juillet 1886, les élèves veillaient dans le jardin embaumé de lilas. On entendait leurs chuchotements anxieux. Leurs regards ne se détachaient pas de l'unique fenêtre éclairée, devant laquelle passait de temps en temps la haute silhouette de Cosima. Tout à coup, — minuit venait de sonner, — la forme noire fléchit sur les genoux. C'était la fin.

Pendant que son âme s'élançait à travers les espaces silencieux, vers l'Infini où l'attendait l'auréole des anges aux cithares d'or, des pas se faisaient entendre dans la pièce voisine. Les disciples, qui veillaient le mort, frémirent. Et voilà qu'un chétif chat de gouttière sauta sur le rebord de la fenêtre et darda ses yeux phosphorescents vers les dépouilles du solitaire.

Le lendemain, Cosima se tenait raide comme une statue de marbre auprès de la couche où gisait son père. Lina Schmalhausen se jeta avec un cri strident au bas du lit et arrosa de ses larmes la main inerte du maître chéri. La sincérité de cette douleur rapprocha pour un instant les deux ennemies. Cosima se leva et offrit à l'éplorée le bréviaire de Liszt. Lina avait apporté un bouquet de myosotis et de roses qu'elle mit entre les mains du mort.

Le 3 août de cette même année, les drapeaux arborés en l'honneur du prince-héritier Frédéric claquaient dans vent, mais des voiles noirs enveloppaient les candélabres allumés. Le convoi s'en fut lentement vers le cimetière de Bayreuth, suivi par la famille, un groupe de soixante élèves, un flot d'admirateurs.

Le grand-duc Charles-Alexandre avait offert la crypte

de la maison de Saxe-Weimar. Cosima refusa. Elle déclina également la proposition de la ville de Eisenach qui désirait ensevelir au pied de la Wartburg, dans la chapelle vouée à sainte Elisabeth, le compositeur de sa légende.

Les Franciscains de Pest demandèrent à leur tour les cendres du tertiaire. Enfin, ses amis hongrois s'adressèrent à sa fille pour obtenir la translation des glorieuses dépouilles en terre natale.

Cosima se déclara prête à accorder son consentement, à condition que les deux Chambres du Parlement hongrois décident la translation des cendres à l'unanimité. Pourtant, il n'y eut point de vote et encore moins d'unanimité.

Des préoccupations politiques avaient dicté cette attitude. Un autre illustre vieillard, Kossuth, l'adversaire irréductible des Habsbourg, ne vivait-il pas à Turin ? A sa mort, les funérailles nationales de Liszt ne pouvaient manquer d'être invoquées à titre de précédent et causer de graves embarras au gouvernement.

En vain, le fameux écrivain Jokai, le musicien Abranyi déployèrent la plus chaleureuse éloquence. Le temporel l'emporta sur l'éternel. La proposition fut déférée à l'une de ces entreprises de pompes funèbres parlementaires appelées commissions. Le dossier de Liszt dort aujourd'hui encore dans ses cartons.

A Rome, la princesse apprit la funeste nouvelle, entourée de piles de livres et de flacons de médicaments. Elle essuya une larme de ses yeux rougis, puis s'écria: « Il est plus heureux dans les régions plus hautes, divines, qu'ici-bas où on l'encensait et le méconnaissait! »

Liszt l'avait instituée sa légataire universelle.

De son lit de douleur, Caroline disposa des meubles et des objets familiers du défunt. Elle dressa la nomenclature des amis auxquels elle offrait en souvenir les humbles témoins de cette grande vie. Par la suite, une partie considérable de ces reliques allait entrer au *Musée Liszt,* à Weimar.

Malheureusement la princesse oublia les livres, — pourtant les seuls objets auxquels avait tenu le plus le

défunt. Les chers compagnons de sa pensée, qui furent empilés dans des corbeilles de blanchisseuse et vendus au poids.

Dans une obscure boutique des boulevards de Budapest, enfoui entre des livres scolaires et des romans policiers, l'auteur de ces lignes a eu la bonne fortune de mettre la main sur le *Dante* du maître. C'est l'édition bilingue — le texte italien traduit en vers par Louis Ratisbonne — publiée par Michel Lévy en 1856. Ces volumes de peu d'apparence sont usés. N'appartenaient-ils pas à un homme qui faisait du Dante sa lecture quotidienne?

La princesse ne devait survivre que peu de mois à son ami.

Le 12 mars 1887, le cardinal Hohenlohe célébrait son service funèbre à Santa Maria del Popolo, l'antique église où allait s'agenouiller jadis Lucrèce Borgia. Caroline, avant de fermer les yeux, avait exprimé le désir d'être enterrée au son du *Requiem* de Liszt. Elle dort en terre vaticane, au milieu du petit cimetière allemand voisin de Saint-Pierre.

Le jour du Jugement, ses colères, ses cigares, ses in-folios, l'orgueil de sa science imaginaire, pèseront moins dans la balance que les minces flacons de jus d'asperges, témoignages grotesques et touchants de la flamme inextinguible de l'ancien amour. Comment pourrait-on douter que Dieu ne prenne par la main, pour la conduire tout droit dans son paradis, la vieille pédante dont le grand cœur ne battit jamais que pour Liszt?

ANDRÉ DE HEVESY.

LA RESCOUSSE [1]

—

IV

Lingard posa sur la table le fanal qui ne répandait qu'une pauvre lumière. Il se laissa tomber lourdement sur le coffre. Lui aussi était exténué. Sa chemise de flanelle était ouverte sur le cou. Une large ceinture lui serrait la taille : il n'avait pas de veste. Devant lui, grande et droite, dans son costume exotique de soie, de coton et de mousseline, les bouts du foulard qui lui enveloppait la tête pendant devant elle, Mrs. Travers avait un air confusément splendide; son regard noir brillait dans un visage pâle.

— Voulez-vous, vous aussi, dit-il, me jeter par-dessus le bord? Je vous assure que vous n'y réussirez pas maintenant.

— Je ne songeais guère à vous jeter par-dessus bord, et je ne sais même pas ce que vous voulez dire. C'est inimaginable, tout ce que je suis incapable de faire. Ne vaudrait-il pas mieux me dire quelque chose que je puisse faire? Avez-vous une idée vous-même de ce que vous pouvez me demander?

— Vous pouvez me laisser vous regarder. Vous pouvez m'écouter. Vous pouvez me parler.

— Franchement, je n'ai jamais tergiversé pour faire tout cela, lorsque vous en aviez envie. Vous m'avez entraînée...

— Je vous ai entraînée! cria Lingard.

— Oh! ç'a été ma faute, dit-elle sans colère. J'ai dû rêver alors que vous êtes venu dans l'ombre me faire le récit de votre impossible existence. Est-ce que je pouvais vous renvoyer?

— Je l'aurais souhaité. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait?

— Vous voulez que je vous dise que vous étiez irrésistible? Comment vous aurais-je renvoyé? Mais vous! Qui vous fait revenir vers moi dans cet état de découragement?

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 898 à 904. — Copyright by G. Jean-Aubry and Librairie Gallimard.

Quand, au bout d'un moment, Lingard se décida à parler, ce fut en phrases entrecoupées.

— Je n'ai pas cessé de penser. J'avais été froissé. Je ne pensais pas à vous comme à des messieurs et des dames. Je pensais à vous comme à des gens dont la vie était entre mes mains. Comment aurais-je pu vous oublier au milieu de mes difficultés? C'est votre visage que j'ai rapporté à bord de mon brick. Je ne sais pas pourquoi. Je ne vous ai pas regardée plus que quelqu'un d'autre. Il m'a fallu me calmer pour ne pas vous envoyer tous au diable. Je ne voulais pas être grossier, mais ce n'était guère facile, les menaces étaient les seuls arguments dont je disposais. Ai-je été très agressif?

Elle avait écouté avec une attention soutenue, presque rigide : et ce fut sans changer d'expression qu'elle lui répondit :

—Je pense que vous vous êtes conduit de la façon la plus conforme au genre de vie qu'il a plu à Dieu de vous faire mener.

— Quel genre? murmura Lingard entre ses dents. Je suis ce que je suis. On m'appelle Rajah Laut, King Tom, et autres noms de ce genre. Je crois que cela vous a amusée de les entendre, mais je puis vous assurer que ce n'est pas une plaisanterie que de porter de pareils noms. Ils ont en eux-mêmes quelque chose qui fait que toute cette affaire n'est indifférente à personne ici.

Elle se tenait devant lui, le visage immobile et grave.

— Est-ce seulement pour vous quereller avec moi que vous m'avez appelée sur ce ton inquiétant?

— Non, mais pourquoi choisissez-vous ce moment pour me dire qu'être venu demander votre aide n'est à vos yeux que de l'impudence? Eh bien, je m'excuse d'importuner votre dignité.

—Vous ne m'avez pas comprise, reprit Mrs. Travers, conservant toujours la même expression grave et contemplative. Une démarche aussi flatteuse ne m'est jamais arrivée et ne m'arrivera jamais plus. Mais croyez-moi, King Tom, vous m'avez fait trop d'honneur. Jörgenson a parfaitement raison d'être fâché contre vous d'avoir pris une femme en remorque.

—Il n'avait pas l'intention d'être impoli, protesta Lingard avec chaleur.

Mrs. Travers ne sourit même pas de l'intrusion de cette question de politesse dans l'atmosphère d'angoisse et de suspens qui semblait toujours s'élever entre elle et cet homme. Assis sur ce coffre, il levait son regard vers elle avec un

air d'extrême candeur et semblait ne plus pouvoir l'en détourner. Elle continua à le regarder dans une attitude rigide, au prix d'un extrême effort de volonté.

— Comme vous êtes changée! murmura-t-il.

Il était plongé dans les profondeurs du plus simple étonnement. Elle lui apparaissait pleine de rancune et comme à jamais pétrifiée devant le remords et l'embarras qu'il ressentait. A jamais. Soudain Mrs. Travers jeta un regard circulaire et s'assit sur le fauteuil. La force lui manquait, elle conserva pourtant le même air grave, les mains appuyées sur les bras du fauteuil. Lingard poussa un profond soupir et baissa les yeux . Elle n'osait pas détendre ses muscles, de peur de voir le courage lui manquer et de trahir une impulsion téméraire qui se cachait au fond de sa détresse, celle de saisir la tête de l'Homme du Destin de d'Alcacer, de la presser contre son cœur une seule fois, de la repousser et de disparaître, de disparaître hors de la vie comme un spectre. L'Homme du Destin restait assis, en silence, la tête baissée, mais il donnait encore dans son abattement une impression de force.

— Si je ne parle pas, se dit Mrs. Travers, je vais éclater en larmes. Qu'est-ce qui est arrivé? s'écria-t-elle. Pourquoi m'avez-vous amenée ici? Pourquoi ne me dites-vous pas quelles sont vos nouvelles?

—Je pensais que vous ne vouliez pas les entendre. Je crois réellement que vous n'en avez pas envie. Qu'est-ce que tout cela peut bien vous faire? Je crois que cela vous est bien égal, ce que je pense, ce que je fais et comment je finirai. Je crois vraiment que cela vous est égal, comment vous finirez vous-même. Je crois que vous ne vous êtes jamais souciée de vos sentiments ou de ceux des autres. Je ne pense pas que ce soit parce que vous êtes insensible. Je pense que c'est parce que vous ne savez pas et ne souhaitez pas savoir, et que vous en voulez à la vie.

Il avança négligemment un bras, et Mrs. Travers remarqua pour la première fois qu'il tenait une feuille de papier à la main.

—Est-ce que ce sont là vos nouvelles? demanda-t-elle. Il est difficile de croire, dans ce désert, qu'écrire puisse avoir une signification. Et qui peut bien vous envoyer des nouvelles sur une feuille de papier? Puis-je voir? Est-ce que je peux comprendre. Est-ce en anglais? Voyons, King Tom, ne me regardez pas ainsi.

Elle se leva tout à coup, non pas indignée, mais comme si elle n'en pouvait plus. Les agrafes, les broderies d'or, étin-

celèrent furtivement dans les plis de ses draperies, qui bruirent mystérieusement.

— Je ne puis pas supporter cela, s'écria-t-elle. Je ne peux pas supporter qu'on me regarde ainsi. Aucune femme ne le supporterait. Aucune femme n'a jamais été regardée ainsi. Que pouvez-vous voir? Je pourrais comprendre la haine. De quoi me croyez-vous donc capable?

— Vous êtes vraiment extraordinaire, murmura Lingard, qui avait repris possession de lui-même devant cette explosion.

— Eh bien, vous êtes extraordinaire, vous aussi. C'est entendu, et nous sommes, vous et moi, ici, sous cette malédiction, et il nous faut faire face à ce qui peut arriver. Mais qui a bien pu vous envoyer cette lettre?

— Qui? répéta Lingard. Mais ce garçon qui a fait l'erreur de tomber la nuit sur mon brick, et m'a amené une cargaison d'ennuis par cette nuit paisible dans le détroit de Carimata. La nuit la plus obscure que j'aie jamais vue. Une nuit de malédiction.

Mrs. Travers se mordit la lèvre, attendit un moment, puis demanda tranquillement :

— Dans quelle difficulté se trouve-t-il donc maintenant?

— Difficulté? s'écria Lingard. Il est tout à fait satisfait de lui, ce jeune imbécile! Vous savez, quand vous l'avez envoyé me parler, le soir où vous avez quitté le yacht, il est venu avec un pistolet chargé dans sa poche. Et maintenant il s'en est servi.

— Il s'en est servi? répéta Mrs. Travers, décontenancée. Comment cela?

De la main sans résistance de Lingard elle arracha la feuille de papier. Tandis qu'elle l'aplatissait de la main, Lingard fit le tour et resta debout tout près d'elle. Elle parcourut rapidement les premières lignes, puis son regard prit une expression fixe. A la fin, elle poussa un bref soupir et regarda Lingard. Leurs visages n'avaient jamais été si proches l'un de l'autre, et Mrs. Travers éprouva pendant une seconde une sensation entièrement nouvelle. Elle détourna les yeux.

— Comprenez-vous ce que cela signifie? demanda-t-il.

Mrs. Travers laissa retomber sa main.

— Oui, dit-elle à voix basse. Le contrat est rompu.

Carter avait commencé sa lettre sans aucun préliminaire.

Vous êtes parti au milieu de la nuit, emmenant Mrs. Travers avec

vous. Vous ne m'avez laissé aucune instruction, pour ainsi dire. Mais, en tant que marin, je me suis considéré comme chargé de la responsabilité des deux navires, tandis qu'à un demi-mille sur le banc de sable il y avait une centaine de pirates coupeurs de gorges qui me regardaient aussi attentivement qu'un tigre prêt à bondir. Des jours se sont passés sans que j'aie reçu le moindre mot de vous ou de Mrs. Travers. Quitter mon bord, laisser les navires et m'enfoncer à l'intérieur à votre recherche il n'y fallait pas penser avec tous ces pirates à un bond de moi. Mettez-vous à ma place. Pouvez-vous imaginer mon anxiété, mes nuits sans sommeil ? Chaque nuit était pire que la précédente. Et toujours rien de vous. Je ne pouvais rester là immobile à ruminer des choses que je n'arrivais pas à comprendre. Je suis un marin. Mon premier devoir était de veiller au salut des navires. J'ai dû en finir avec cette impossible situation et j'espère que vous reconnaîtrez que je l'ai fait en marin. Un matin de brume, j'ai manœuvré pour me rapprocher du banc de sable et, aussitôt que la brume s'est dissipée, j'ai fait ouvrir le feu sur les praus de ces sauvages, ancrées dans le chenal. Nous avons tiré trop loin d'abord, pour donner à ceux qui étaient à bord une chance de se sauver et d'aller rejoindre leurs amis, campés sur le sable. Je ne voulais tuer personne. J'ai fait mettre alors la grosse pièce en action et, en une heure de temps, j'ai fait sauter le fond de ces deux *praus*. Les sauvages sur la grève hurlaient et criaient à chacun des coups. Ils sont maintenant tout à fait furieux, mais je ne me soucie guère de leur fureur, car, en coulant leurs praus, je les ai rendus aussi impuissants qu'un troupeau de moutons. Ils ne mourront pas de faim sur leur banc de sable, car ils ont deux ou trois embarcations tirées sur le sable et ils peuvent passer eux et leur femmes sur la terre ferme, si ça leur plaît.

Je pense que j'ai agi en marin, et, en marin, je me propose de continuer à agir. Maintenant que j'ai assuré la sécurité des navires, je vais sans perdre de temps faire en sorte de tirer le yacht de la vase. Quand ce sera fait, je ferai armer les embarcations et j'irai à l'intérieur m'enquérir de vous et des propriétaires, et je n'aurai de cesse que je ne sache si quelqu'un d'entre vous, ou vous tous, êtes encore du monde.

J'espère que ceci vous parviendra. Juste comme nous venions d'en finir avec ces praus, l'homme que vous aviez envoyé cette nuit-là dans le détroit de Carimata pour arrêter notre second est revenu de l'ouest avec notre youyou en remorque et son équipage au complet. Votre *serang* m'a dit que c'est le plus fidèle des messagers et qu'il se nomme Jaffir. Il paraît tout à fait désireux de parvenir jusqu'à vous, aussi tôt que possible. Je vous le répète, les

navires et les équipages sont en sûreté, et il faut que je vous retrouve morts ou vifs.

— Vous saisissez les choses rapidement, dit Lingard d'une voix sombre, tandis que Mrs. Travers, la feuille de papier serrée dans la main, le regardait avec une expression inquiète. Il n'y est pas allé de main-morte.

— Il ne savait pas, murmura Mrs. Travers.

— Non, il ne savait pas. Mais est-ce que je peux me confier à tout le monde? demanda Lingard à mi-voix. Et à qui d'autre pourrais-je me fier? Il me semblait qu'il aurait dû comprendre sans qu'on le lui dise. Mais il est trop jeune. Il peut être fier. Il a réglé la chose rondement. Que le diable l'emporte! Et nous voici ici, nous dont la vie même dépend de ma parole, à laquelle maintenant j'ai manqué, Mrs. Travers. Voilà!

Mrs. Travers fit de la tête un léger signe d'assentiment.

— Ils se seraient plutôt attendus à voir le soleil et la lune dégringoler du ciel, reprit Lingard avec une fureur contenue.

Un moment après, cette fureur parut l'avoir abandonné, et Mrs. Travers l'entendit qui murmurait une phrase sans suite.

— Le monde me tombe sur la tête.

— Qu'allez-vous faire? chuchota-t-elle.

— Qu'est-ce que je vais faire? répéta doucement Lingard. Oh! oui, — faire. Mrs. Travers, ne voyez-vous pas que je ne suis plus rien maintenant? Exactement rien.

Il se perdait dans la contemplation de ce visage tourné vers lui avec une expression de curiosité angoissée. L'écroulement du monde sur sa tête, comme conséquence de la rapide action de Carter, était si terrible qu'il avait engourdi sa sensibilité, comme peut le faire une grande souffrance ou une grande catastrophe. Que pouvait-il contempler d'autre que le visage de cette femme, dans un monde qui avait perdu sa consistance, sa forme et ses promesses, en moins d'un instant?

Mrs. Travers détourna le regard. Elle comprit qu'elle avait posé à Lingard une impossible question. Ce qui pour elle se présentait comme un problème était pour cet homme une crise de sentiment. L'action de Carter avait visiblement rompu l'accord conclu avec Daman, et elle était assez intelligente pour comprendre qu'on ne pouvait expliquer la chose à la ronde. Ce qu'elle ressentait n'était pas de l'horreur, mais

une sorte de consternation, quelque chose comme le déconfort de gens qui ont manqué leur train. C'était seulement plus intense. La détresse réelle avait encore à faire son chemin dans son esprit. Pour Lingard, c'était un coup en plein cœur. Il n'était pas fâché contre Carter. Ce garçon avait agi en marin. La préoccupation de Carter, c'était le sort des navires. Dans cette fatalité, Carter n'était qu'un simple accident. La cause véritable du désastre était ailleurs, était autre et plus lointaine. Et, en même temps, Lingard ne pouvait se défendre du sentiment que c'était en lui-même, aussi, quelque part dans les profondeurs inexplorés de sa nature, quelque chose de fatal et d'inévitable. Il murmura :

— Je n'ai pas de chance.

Ce ne fut là qu'une faible expression de la découverte de la vérité qui lui apparaissait tout à coup, comme conduite à son cœur par un pouvoir révélateur, qui avait décidé que ce serait là la fin de son coup. Il n'était pas homme à s'abandonner à l'examen de ses propres sensations. Son impulsion naturelle le portait à lutter contre les circonstances et c'est ce qu'il essayait de faire; mais ce sens de la maîtrise, qui est la moitié du combat, lui faisait maintenant défaut. Un conflit quelconque était pour lui l'essence même de la vie. Mais celui-ci était d'une nature qu'il n'avait jamais connue auparavant. C'était un conflit intérieur. Il lui fallait affronter des puissances insoupçonnées, des ennemis au devant desquels il ne pouvait s'élancer. Ils étaient en lui : comme si quelqu'un l'avait trahi, quelque ennemi secret. Il était prêt à rechercher ce traître subtil. En proie à une sorte de stupéfaction, il pensa soudain :

— Eh quoi? C'est moi-même.

Aussitôt après, il eut le souvenir clair, impitoyable, d'Hassim et d'Immada. Il les voyait loin, au delà des forêts. Oh! oui, ils existaient, dans son cœur!

— C'était une nuit!... murmura-t-il, en regardant fixement Mrs. Travers.

Il n'avait cessé de la regarder. Son regard avait exercé sur elle une sorte de sortilège, mais, pendant une minute entière, il avait oublié sa présence. Au bruit léger de ses paroles, elle fit un mouvement et il la revit.

— Quelle nuit? chuchota-t-elle, timidement, comme une intruse. Elle fut surprise de le voir sourire.

— Pas comme celle-ci, dit-il. Vous m'avez fait remarquer combien elle était calme et silencieuse. Oui. Ecoutez comme c'est silencieux!

Ils tournèrent la tête légèrement l'un et l'autre, et semblèrent prêter l'oreille. On n'entendait ni murmure, ni soupir, ni bruissement de branches, ni clapotis, ni bruit de pas. Ni murmures, ni frissons, aucun son d'aucune sorte. Ils auraient pu être seuls à bord de l'*Emma,* abandonnée même par le fantôme du capitaine Jörgenson, parti rejoindre le trois-mâts barque *Eglantine* sur le rivage de la mer Cimmérienne.

— C'est comme le silence final, dit Mrs. Travers d'une voix basse et calme.

— Oui, mais cela aussi est faux, reprit Lingard du même ton.

—Je ne comprends pas, s'écria précipitamment Mrs. Travers après un bref silence. Mais n'employez pas ce mot. Ne l'employez pas, King Tom! Le son m'en épouvante.

Lingard ne fit aucun geste. Sa pensée s'était reportée vers Hassim et Immada. Le jeune chef et sa sœur étaient montés dans l'arrière-pays, avec la mission volontaire de persuader Belarab de rentrer à son fortin et de reprendre la direction des affaires. Ils portaient des messages urgents de Lingard, qui, pour Belarab, était la personnification de la vérité et de la force, cette force assurée qui avait permis à Belarab de se complaire dans ses mélancoliques hésitations. Mais ces deux jeunes gens avaient, eux aussi, un prestige personnel. Ils étaient les amis intimes de Lingard. Ils étaient comme ses enfants. En outre, leur haute naissance, leur passé guerrier, leurs avatars, leurs aventures et leurs desseins leur avaient donné un éclat qui leur appartenait en propre.

V

Le jour même où Travers et d'Alcacer étaient arrivés à bord de l'*Emma,* Hassim et Immada étaient partis pour remplir leur mission; Lingard, ne pouvant naturellement songer à laisser les Blancs seuls avec Jörgenson. Il n'y avait rien à craindre de Jörgenson, mais son indéracinable habitude de grommeler entre ses dents quelque chose comme : « Jeter une allumette enflammée parmi ces barils de poudre », avait inspiré à Lingard une certaine méfiance. En outre, il ne souhaitait pas s'éloigner de Mrs. Travers.

Ç'avait été la seule heureuse inspiration de la part de Carter que d'envoyer Jaffir transmettre la nouvelle à Lingard. Ce guerrier, se nageur résolu, ce zélateur dévoué des infortunes princières d'Hassim et d'Immada, avait considéré comme

une bagatelle la mission (que Lingard lui avait donnée à Carimata) de rattraper le second du yacht. Cela lui avait pris un peu plus de temps qu'il ne l'avait pensé, mais il rallia le brick à temps pour que Carter l'envoyât porter sa lettre après un repos de quelques heures. Avant de partir il fut mis au courant des événements par Wasub, et quoique son visage eût conservé son impassibilité, tout cela ne lui plaisait guère.

Intrépide et rusé, Jaffir était l'homme des missions difficiles et un messager né, comme il le disait lui-même, « pour porter des paroles importantes entre des hommes puissants ». Son infaillible mémoire lui permettait de les reproduire exactement, douces ou violentes, en conseil ou en privé : car il ne connaissait pas la peur. Avec lui point n'était besoin d'un message écrit qui pouvait tomber entre les mains de l'ennemi. S'il mourait en route, le message mourrait avec lui. Il avait aussi le don de saisir le sens de chaque situation et un regard observateur. C'était indubitablement un de ces hommes dont les chefs de grandes entreprises peuvent attendre des renseignements absolument sûrs. Lingard lui posa quelques questions, mais en cette occasion, naturellement, Jaffir avait peu de choses à dire. En ce qui concernait Carter qu'il appelait « le jeune homme », il déclara qu'il avait cet air qu'ont les Blancs quand ils sont contents d'eux-mêmes; puis il ajouta sans attendre de question définie.

— Les navires là-bas sont maintenant en sûreté. O Rajah Laut!

Son intonation n'exprimait aucune satisfaction.

Lingard le regardait, l'air absent. Quand le plus grand des Blancs déclara qu'il fallait encore payer le prix de cette sûreté, Jaffir répondit : « Oui, par Allah! » sans se départir un seul moment de son air sombre. Quand Lingard lui eut dit qu'il lui fallait aller à la recherche de son maître et d'Immada, qui étaient quelque part dans l'arrière-pays, au campement de Belarab, il se déclara prêt à partir sur-le-champ. Il avait mangé à sa faim, avait dormi trois heures à bord du brick et n'était pas fatigué. Quand il était jeune, il éprouvait parfois de la fatigue; mais, depuis des années il n'avait plus rien éprouvé de la sorte. Il n'avait plus besoin de l'embarcation ni des pagayeurs avec lesquels il était venu jusqu'au lagon. Il s'en irait seul dans un petit canoe. Ce n'était pas le moment, déclara-t-il, de mettre dans cette affaire de la publicité et de l'ostentation. Son angoisse contenue força la barrière de ses lèvres :

— Il me semble, Tuan, que la mort n'a jamais été si proche,

depuis cette nuit où tu es venu, naviguant dans un nuage noir, et où tu nous as tous enlevés du fortin.

Lingard ne répondit rien, mais Jaffir avait dans cet homme blanc une foi qu'on ne pouvait aisément ébranler.

— Comment vas-tu les sauver cette fois, ô Rajah Laut! demanda-t-il, simplement.

— Belarab est mon ami, murmura Lingard.

Dans son anxiété, Jaffir montra la plus grande franchise :

— Un homme de paix, dit-il à voix basse. Qui peut être sûr d'un tel homme? demanda-t-il d'un ton méprisant.

— Il n'est pas question de faire la guerre, reprit Lingard.

— Il est question de soupçons, de crainte et de revanche, et de la colère d'hommes en armes, répliqua Jaffir. Tu leur as enlevé les prisonniers blancs par la seule force de tes paroles, n'est-il pas vrai, Tuan?

— Oui, dit Lingard.

— Et tu les as ici à bord? demanda Jaffir, en jetant un regard par-dessus son épaule sur la construction blanche et brumeuse à l'intérieur de laquelle d'Alcacer et Mrs. Travers causaient, à la lueur d'une lampe à huile.

— Oui, ils sont ici.

— Eh bien. Rajah Laut, murmura Jaffir, tu peux tout sauver en rendant les prisonniers.

— Puis-je faire cela? Tels furent les mots qui tombèrent de la bouche de Lingard à l'adresse du fidèle partisan d'Hassim et d'Immada.

— Que peux-tu donc faire d'autre? répliqua dans un murmure Jaffir, le messager habitué à parler en toute franchise aux grands de ce monde. Tu es un Blanc et tu ne peux avoir qu'une parole. Et maintenant, je pars.

Une petite embarcation qui appartenait à l'*Emma* fut amenée près de l'échelle. Un *calashe* qu'on distinguait à peine dans l'obscurité du pont avait déjà toussoté à deux reprises en manière d'avertissement.

— Oui, Jaffir, va! dit Lingard, et sois mon ami.

— Je suis l'ami d'un grand prince, répondit l'autre, résolument. Mais toi, Rajah Laut, tu es plus grand encore. Et grand tu resteras, tant que tu seras avec nous, hommes de cette mer et de cette terre. Mais que devient la force de tes bras devant les gens de ta race? Où te mène-t-elle? Eh bien, il faut nous fier à la force de ton cœur.

— J'espère qu'elle ne me fera pas défaut, répondit Lingard, et Jaffir poussa un grognement de satisfaction. Mais Dieu seul voit dans le cœur des hommes.

— Oui. Notre refuge est en Allah, reprit Jaffir, qui avait acquis l'habitude des expressions religieuses dans la fréquentation d'hommes pieux, comme il y en avait beaucoup dans le fortin de Belarah. En fait, toute sa confiance reposait en Lingard qui avait pour lui le prestige d'un homme providentiel envoyé à l'heure du besoin par le ciel lui-même. Après un moment d'attente :

— Quel est le message que je dois porter? demanda-t-il.

— Rapporte toute la vérité à Rajah Hassim, dit Lingard. Et dis-lui de revenir ici avec sa sœur secrètement et en hâte. Les temps difficiles sont venus. Du moins, que nous soyons ensemble!

— Bien, bien! approuva Jaffir avec chaleur. Mourir seul sous le poids de ses ennemis est un terrible destin.

Il sortit de la lumière de la lampe près de laquelle ils parlaient et, descendant dans le petit canoë, il prit une pagaie, et, sans le moindre bruit, disparut sur le lagon obscur.

C'est alors que Mrs. Travers et d'Alcacer avaient entendu Lingard appeler Jörgenson à haute voix. Cette ombre familière se trouva instantanément aux côtés de Lingard et l'écouta silencieusement et d'un air détaché. Ce ne fut qu'à la fin de ce récit qu'il manifesta à haute voix son étonnement :

— Eh bien! vous voilà dans de beaux draps.

Mais à la vérité rien en ce monde ne pouvait étonner Jörgenson. Il se détourna en marmottant on ne sait quoi dans sa moustache. Lingard resta le menton dans la main. Les derniers mots de Jaffir avaient graduellement pris possession de son esprit. Brusquement il avait saisi la lampe et était allé chercher Mrs. Travers. Il était allé la chercher parce qu'il avait vraiment besoin de sa présence physique, du son de sa voix, du sombre et clair regard de ses yeux. Elle ne pouvait rien pour lui. En y allant, il remarqua que Jörgenson avait réuni les quelques Malais qui se trouvaient à bord et qu'il les disposait à divers endroits du pont pour surveiller le lagon dans toutes les directions. En appelant Mrs. Travers hors de la Cage, Lingard eut, au milieu de son combat intérieur, conscience d'une certaine satisfaction à priver d'Alcacer de sa présence. Il ne pouvait supporter aucune attention de cette femme pour quelqu'un d'autre, pas la moindre miette de son temps, pas la plus petite particule de sa pensée! Il voulait tout avoir. S'en voir privé un seul instant l'irritait, — lui semblait un désastre.

D'Alcacer, resté seul, s'étonna du ton impérieux qu'avait eu

l'appel de Lingard. Pour cet homme habitué à observer les nuances, le fait sembla d'importance. « Pure nervosité, se dit-il en manière de conclusion. Cet homme est exténué. Il a dû avoir un choc quelconque. » Mais quel pouvait-il être, il se le demandait. Dans la stagnation de ces journées d'attente, le moindre signe avait une énorme importance. D'Alcacer ne chercha pas son lit de camp. Il ne prit même pas la peine de s'asseoir. Il resta contre la table au rebord de laquelle il appuyait la paume de ses mains. Dans cette attitude négligente, il conservait un esprit alerte et il se demanda si Mrs. Travers n'avait pas quelque peu gâté Lingard. Et en même temps, dans la soudaineté de cette relation forcée à l'arrière-plan de quoi d'Alcacer était sûr qu'un problème moral existait, il reconnut qu'il était bien difficile d'équilibrer les exigences impérieuses avec la réserve nécessaire, de garder une proportion exacte d'audace et de précaution. Et d'Alcacer admirait, dans l'ensemble, l'habileté de Mrs. Travers.

Il était hors de doute que la situation reposait entre ses mains. Cela, assurément, ne voulait pas dire que la situation était sûre. Elle l'avait dans les mains comme on peut tenir un explosif violent et un mélange incertain. D'Alcacer pensa à elle avec une vive sympathie et avec un intérêt dénué de tout égoïsme. On rencontre parfois dans la rue des personnalités qui forcent la sympathie et l'admiration, mais ce n'est pas une raison pour les suivre jusque chez elles. D'Alcacer se contraignit à ne pas suivre plus loin Mrs. Travers. Il s'aperçut tout à coup que M. Travers s'était levé sur son lit de camp. Il avait dû le faire très soudainement, car un moment avant, il paraissait plongé dans le plus profond sommeil, et le silence avait été absolument complet pendant assez longtemps. D'Alcacer en fut surpris au point de pousser une exclamation et M. Travers tourna lentement la tête dans sa direction. D'Alcacer s'approcha du lit avec une certaine répugnance.

— Vous êtes réveillé? dit-il.

— Un froid soudain, dit M. Travers. Mais je n'ai plus froid maintenant. Etrange! j'ai eu l'impression d'un coup de vent glacé.

— Ah! fit d'Alcacer.

— C'est impossible, bien entendu, reprit M. Travers. Cet air stagnant ne remue absolument pas. Cela vous colle après, c'est odieux! Quelle heure est-il?

— A vrai dire, je n'en ai pas la moindre idée.

— Le verre de ma montre s'est brisé la nuit où nous avons

été si traîtreusement assaillis par ces sauvages, grommela M. Travers.

— J'avoue que je n'ai jamais été aussi surpris de toute ma vie, avoua d'Alcacer. Nous nous étions arrêtés et j'étais en train d'allumer un cigare, vous vous en souvenez.

— Non, dit M. Travers. Je venais juste de tirer ma montre. Naturellement, elle a sauté hors de ma main, mais elle pendait à la chaîne. Quelqu'un l'a piétinée. Les aiguilles ont été brisées. Elle continue à marcher, mais je ne peux savoir l'heure. C'est absurde. Tout à fait insupportable.

— Voulez-vous dire, demanda d'Alcacer, que vous l'avez remontée chaque soir?

M. Travers de son lit de camp, releva les yeux : il sembla surpris, lui aussi.

— Ma foi, je suppose que oui.

Il demeura un moment silencieux.

— Ce n'est pas pure habitude comme vous pourriez croire. Mes habitudes sont le résultat d'une méthode stricte. J'ai dû ordonner ma vie méthodiquement. Vous savez très bien, mon cher d'Alcacer, que sans une méthode stricte je n'aurais pas pu poursuivre mon travail et n'aurais eu aucun loisir pour remplir des devoirs sociaux qui, naturellement, ont une très grande importance. Je puis dire que, matériellement, la méthode a été le fondement de mon succès dans la vie publique. Il n'y a jamais eu de moments creux dans mes journées. Et maintenant voyez où nous sommes!...

Il parcourut la Cage du regard...

— Où est ma femme? demanda-t-il.

— J'étais en train de lui parler il y a un moment, répondit d'Alcacer. Je ne sais pas l'heure. Ma montre est restée à bord du yacht; mais il n'est pas tard, vous savez.

M. Travers rejeta avec une brusquerie inaccoutumée la légère couverture de coton. Il boutonna en hâte la veste qu'il avait ouverte avant de se coucher, et alors que d'Alcacer pensait qu'il allait se lever impétueusement, il se recoucha sur l'oreiller et demeura absolument immobile.

D'Alcacer attendit un instant et traversa la Cage. Au bout de quelques pas, il s'arrêta et dit doucement :

— Je crains, Travers, que vous ne soyez pas bien portant.

— Je ne sais pas ce que c'est que d'être malade, répondit la voix du fond de l'oreiller, au grand soulagement de d'Alcacer, qui, à vrai dire, n'avait pas attendu de réponse. Une bonne santé est un grand capital dans la vie publique. La

maladie peut vous faire manquer une occasion unique. Je n'ai jamais été malade.

Tout cela lui parvenait assourdi, comme si le visage de son interlocuteur avait été enfoui dans l'oreiller. D'Alcacer se remit à arpenter la Cage.

— Je croyais vous avoir demandé où est ma femme.

Avec une grande présence d'esprit, d'Alcacer continua à arpenter la Cage comme s'il n'avait rien entendu.

— Vous savez, je crois qu'elle est folle, reprit la voix étouffée. A moins que je ne le sois.

D'Alcacer fit en sorte de ne pas interrompre sa marche.

— Savez-vous ce que je pense? déclara-t-il brusquement. Je pense, Travers, que vous n'avez pas besoin de parler d'elle. Je pense que vous n'avez besoin de parler de rien. Et pour vous dire la vérité, moi non plus.

D'Alcacer entendit un léger soupir qui lui parvenait de l'oreiller et, en même temps, il vit une petite lumière apparaître en dehors de la Cage qu'il n'en continua pas moins à arpenter. Mrs. Travers et Lingard, sortant du rouf, s'arrêtèrent juste en dehors de la porte, et Lingard posa le fanal sur le toit. Ils étaient trop loin pour que d'Alcacer pût les entendre, mais il pouvait les distinguer : Mrs. Travers, droite comme un *i*, et la puissante forme de Lingard lui faisant face, la tête baissée. Il le voyait de profil contre la lumière et il lui sembla que cette attitude penchée avait quelque chose de déférent. Ils se regardaient fixement l'un l'autre. Aucun d'eux ne faisait le moindre geste.

— Il y a en moi, murmura Lingard d'une voix profonde, quelque chose qui me ferait le cœur plus dur que la pierre. Je suis King Tom, Rajah Laut, et prêt à regarder n'importe qui en face dans ces parages. J'ai ma réputation à sauvegarder. Tout repose là-dessus.

— M. d'Alcacer dirait que tout repose sur l'honneur, déclara Mrs. Travers sans que ses lèvres tremblassent, quoique de temps à autre elle pût sentir le battement précipité de son cœur.

— Appelez cela comme vous voudrez. C'est ce dont un homme a besoin pour respirer librement. Et voyez! tel que vous me voyez ici devant vous, je ne m'en soucie plus.

— Mais moi je m'en soucie, répliqua Mrs. Travers. Telle que vous me voyez, je m'en soucie. C'est quelque chose qui vous appartient en propre. A quoi vous avez droit. Et je vous répète que je m'en soucie.

— Vous vous souciez de quelque chose qui me concerne?

murmura Lingard tout près d'elle. Pourquoi vous soucieriez-vous de ce à quoi j'ai droit?

— Parce que, dit-elle, sans bouger quoique leurs fronts se touchassent presque, parce que si jamais je retourne à mon existence, je ne veux pas la rendre plus absurde encore par un véritable remords.

Son intonation était douce et Lingard reçut le souffle de ces paroles comme une caresse sur le visage. D'Alcacer, dans la Cage, fit encore effort pour ne pas interrompre sa marche. Il ne voulait pas donner à M. Travers le moindre prétexte de se mettre debout dans son lit et de regarder autour de lui.

— Devais-je donc vivre pour entendre quelqu'un dire qu'il se souciait de ce qui m'appartient? murmura Lingard. Et que ce soit vous, vous qui m'avez enlevé toute dureté?

— Je ne veux pas que vous endurcissiez votre cœur. Je veux qu'il soit ferme.

— Vous ne pourriez rien dire de mieux pour le rendre ferme que ce que vous venez de dire, reprit le murmure de la voix de Lingard avec un accent de tendresse dans son intonation grave. Quelqu'un a-t-il jamais eu un ami pareil? s'écria-t-il, en levant la tête comme s'il prenait à témoin la nuit étoilée.

— Et je me demande s'il est possible qu'il y ait un autre homme sur la terre en qui j'eusse pu me fier comme je me fie à vous. Je vous dis : Oui! Allez et sauvez ce à quoi vous avez droit, et n'oubliez pas d'être pitoyable. Je n'ai pas à vous rappeler notre complète innocence. Il faut que le monde soit petit en effet pour que nous soyons venus buter ainsi dans votre vie. Cela suffirait à faire croire à la fatalité. Mais je me sens incapable de me conduire comme une fataliste et de rester assise, les mains croisées. Si vous aviez été un autre homme, j'aurais pu être ou trop désespérée ou trop dédaigneuse. Savez-vous comment M. d'Alcacer vous appelle?

A l'intérieur de la Cage, d'Alcacer, qui jetait des regards curieux dans leur direction, vit Lingard secouer la tête et pensa avec un léger malaise :

— Il lui refuse quelque chose.

— Le nom que M. d'Alcacer vous donne est l' « Homme du Destin », reprit Mrs. Travers, un peu haletante.

— C'est un rien. N'importe, c'est un gentleman. Est-ce que vous...

— Je vous appelle seulement par votre nom, reprit Mrs. Travers, rapidement. Croyez-moi, M. d'Alcacer vous comprend.

— Je n'ai rien à dire contre lui, s'écria Lingard.

— Et il est innocent. Je me rappelle ce que vous avez dit,... que les innocents doivent courir leur chance. Eh bien, alors, faites ce que vous devez faire.

— Vous pensez que ce serait juste? Vous le croyez? Vous le sentez?

— A ce moment, en cet endroit, d'un homme tel que vous... Oui, c'est juste.

Lingard pensa que cette femme était admirablement sincère envers lui et admirablement intrépide avec elle-même. La nécessité de ramener les deux prisonniers jusqu'au fortin était maintenant si claire et si inévitable qu'il pensait que rien au monde n'eût pu l'empêcher de le faire, mais y avait-il une autre femme au monde qui aurait pris la chose ainsi? Et il pensa que dans la vérité et le courage se trouve la sagesse. Il lui semblait que jusqu'à ce que Mrs. Travers fût venue se mettre à ses côtés, il n'avait jamais su ce qu'étaient la vérité et le courage, et la sagesse. Comme il continuait à la regarder et qu'il venait de lui entendre dire qu'il lui paraissait digne à la fois d'être commandé et supplié, il éprouva un moment de complète satisfaction : un instant, pour ainsi dire, d'absolu repos dans son cœur.

Pendant ce silence, Mrs. Travers, jetant un regard de côté, remarqua comme on voit un homme dans la brume, d'Alcacer, dont la forme sombre était arrêtée contre l'écran de mousseline. Elle ne douta pas qu'il regardait dans leur direction et qu'il pouvait les voir beaucoup plus distinctement qu'elle ne le faisait. Elle pensa soudain à l'anxiété dans laquelle il devait être, et elle se rappela qu'il lui avait demandé de lui faire un signe, de lui donner un avertissement, d'avance, au moment du danger. Elle avait très bien compris la demande voilée qu'il lui avait faite d'avoir un peu de temps pour se préparer. Mrs. Travers se recula légèrement, de façon à ce que la lumière de la lampe tombât devant elle et, d'un mouvement lent et distinct, elle porta la main gauche à son front.

— Eh bien, alors, dit Lingard dans un murmure énergique, alors, il faut que ce soit fait cette nuit.

On peut être sincère, intrépide et sage, et manquer pourtant de souffle au moment de l'action. Mrs Travers haleta.

— Cette nuit, cette nuit! chuchota-t-elle.

La sombre et brumeuse silhouette de d'Alcacer se brouilla. Il avait vu son signe et s'était retiré à l'intérieur de la Cage.

— Oui, cette nuit, affirma Lingard. Maintenant, immédiatement, d'ici une heure, un moment, murmura-t-il d'un ton fa-

rouche, en suivant Mrs. Travers dans son mouvement de recul.

Elle se sentit saisir le bras brusquement.

— Ne voyez-vous pas que s'il doit en sortir quelque chose de bon, et que si nous ne voulons pas les livrer à un simple massacre, il faut que ce soit fait pendant que tout est plongé dans la nuit sur le rivage et avant qu'une foule armée ne vienne dans des embarcations hurler autour de nous? Oui. Avant une heure d'ici, afin que je puisse frapper à la porte de Belarab pendant que le pays est encore endormi.

Mrs. Travers ne songea même pas à protester. Pour le moment, elle était incapable de parler. Cet homme était brusque et juste. Aussi soudainement qu'elle l'avait senti lui saisir le bras (en lui faisant penser, assez étrangement au milieu de toute cette agitation, qu'elle aurait certainement un bleu le lendemain matin) elle sentit qu'il le lâchait, et un ton d'humilité donna un accent nouveau à la voix de Lingard.

— Et même, maintenant, c'est presque trop tard! Le chemin était simple, mais je vous y voyais et le cœur m'a manqué. J'étais là comme un homme égaré et je n'osais pas vous regarder en face. Il faut me pardonner. Non, je n'avais pas le droit de douter de vous un seul instant. Il me semble que je devrais vous demander pardon à genoux, pour avoir oublié qui vous êtes, pour avoir osé l'oublier.

— Pourquoi, King Tom, qu'y a-t-il?

— Il me semble que j'ai commis un péché.

Il la saisit par les épaules, la fit tourner sur elle-même, et avancer d'un ou deux pas. Les mains de Lingard étaient lourdes, sa force irrésistible, encore qu'il crût s'y prendre avec douceur.

— Regardez droit devant vous, lui grogna-t-il dans l'oreille. Ne voyez-vous rien?

Mrs. Travers, passive entre ces bras rigides, ne pouvait rien distinguer, au loin, que les ombres massives et informes du rivage.

— Non, je ne vois rien, dit-elle.

Elle l'entendit qui disait derrière elle :

— Vous ne regardez pas du bon côté.

Et elle sentit que Lingard lui prenait la tête entre les mains. Il la lui tourna très légèrement vers la droite.

— Là. Vous voyez?

— Non. Qu'est-ce qu'il faut que je regarde?

— Une lueur, dit Lingard en retirant ses mains tout à coup.

Une lueur qui deviendra éclatante avant que notre embarcation ait franchi la moitié du lagon.

Tandis que Lingard parlait, Mrs. Travers aperçut au loin une étincelle rouge. Elle avait assez souvent regardé du côté du domaine de Belarab, comme une peinture sur un rideau, pour en avoir la configuration précise dans l'esprit, pour savoir que cette lumière était sur la grève, à son extrémité la plus éloignée du fortin de Belarab.

— Les broussailles sont en train de prendre, lui murmura Lingard à l'oreille. S'ils avaient eu de l'herbe sèche, le tas entier serait en flammes maintenant.

— Et cela veut dire...

— Cela veut dire que la nouvelle s'est répandue. Ce feu se trouve dans l'enclos de Tengga, sur le côté de la grève qui lui appartient. C'est là qu'est le cerveau. Cela veut dire qu'on s'agite, qu'on échange des conversations, des paroles artificieuses. Le feu de Tengga! Je vous dis, Mrs. Travers, qu'avant une heure d'ici, Daman viendra faire alliance avec le gros Tengga qui lui déclarera : « Je vous l'avais bien dit. »

— Je vois, murmura Mrs. Travers.

Lingard l'attira doucement vers la lisse.

— Et maintenant, regardez par ici à l'autre bout de la grève, où les ténèbres sont plus épaisses. C'est le fort de Belarab, ses habitations, son trésor, ses partisans. C'est là que se trouve la force. Je l'ai soutenu, je l'ai fait durer. Mais qu'est-ce maintenant? C'est une arme dans la main d'un cadavre. Et pourtant c'est tout ce que nous avons à notre disposition, s'il en est temps encore. Je vous jure que je n'oserais pas les faire débarquer en plein jour, de peur de les voir massacrer sur le rivage.

— Il n'y a pas de temps à perdre, déclara Mrs. Travers, et Lingard, lui aussi, parla à voix très basse.

— Non. Non, si, moi aussi, je veux conserver ce qui m'est dû. C'est vous qui l'avez dit.

— Oui, je l'ai dit, murmura-t-elle, sans lever la tête.

Lingard fit un brusque mouvement près d'elle et baissa la tête tout contre son épaule.

— Et moi qui me défiais de vous! Comme font les Arabes pour leurs grands hommes, je devrais baiser le bord de votre robe en signe de repentir, pour avoir douté de la grandeur de votre cœur.

— Oh! mon cœur! dit Mrs. Travers, sans cesser de regarder dans la direction du feu qui avait soudain pris l'aspect

d'une flamme. Je puis vous assurer qu'il a eu bien peu d'importance dans le monde.

Elle s'interrompit un moment pour raffermir sa voix, puis elle dit avec énergie :

— Allons!

— A vous dire vrai, l'embarcation est parée depuis un moment.

— Eh bien, alors...

— Mrs. Travers, dit Lingard avec effort, ce sont des gens de votre race.

Et soudain il éclata.

— Je ne peux pas les mener à terre pieds et poings liés.

— M. d'Alcacer est prévenu. Vous le trouverez prêt. Depuis le début, il est prêt à tout ce qui peut arriver.

— C'est un homme! dit Lingard avec conviction. Mais c'est à l'autre que je pense.

— Ah! l'autre, répéta-t-elle. Alors, à quoi pensé-je? Heureusement, nous avons M. d'Alcacer. Je lui parlerai d'abord.

Elle se détourna de la lisse et se dirigea vers la Cage.

On entendit la voix de Lingard retentir d'un bout à l'autre du pont :

— Jörgenson, apportez un fanal à la coupée.

Puis il suivit lentement Mrs. Travers.

VI

D'Alcacer, après avoir reçu cet avertissement, se recula et s'appuya de nouveau contre le rebord de la table. Il ne pouvait se défendre d'une certaine émotion. A la vérité, quand il avait prié Mrs. Travers de lui faire un signe, il s'attendait bien à en être ému, mais il ne s'attendait pas à ce que ce signe vînt si vite. Il pensait que cette nuit se passerait comme les autres, sommeil entrecoupé, malaise physique et inquiétude d'une pensée incohérente. En même temps il était surpris de sa propre émotion. Il s'était flatté de posséder une plus grande philosophie. Il avait pensé que ce fameux instinct de conservation était une étrange chose, une chose purement animale. « Car, en tant qu'être pensant, réfléchissait-il, je ne devrais pas m'en soucier. » Ce qui l'affectait était probablement ce que la situation avait d'inaccoutumé. Evidemment. S'il avait était sérieusement malade dans une chambre d'hôtel et avait entendu quelques chuchotements de mauvais augure, il ne s'en serait pas soucié le moins du monde. Mais alors il eût été malade, et la maladie vous rend

si indifférent. La maladie aide grandement aux attitudes calmes, qui sont assurément l'attitude convenable d'un homme du monde. Il regrettait presque de n'être pas gravement malade. Mais, pourtant, M. Travers était visiblement malade et cela ne semblait pas lui être d'un grand secours. D'Alcacer jeta un regard vers le lit de camp où M. Travers gardait une immobilité qui lui parut affectée. Il s'en défiait. En général, il se défiait de M. Travers. On ne savait jamais ce qu'il allait bien pouvoir faire. Non pas qu'il fût capable de faire grand'chose d'une façon ou d'une autre, mais on ne savait comment il réussirait à dépouiller la situation de toute la dignité qu'elle eût pu avoir, comme un coup du destin ou un appel au courage. M. d'Alcacer, doué d'une observation pénétrante et vive pour les moindres signes, préférait se considérer comme la victime non pas d'un simulacre, mais d'un homme simple naïvement engagé dans un combat contre l'injustice du ciel. D'Alcacer n'examina pas son cœur : mais quelques vers d'un poète français lui revinrent à la mémoire, où il était dit qu'en tout temps ceux qui ont lutté contre un injuste sort ont conquis la secrète admiration et l'amour des hommes. Il n'allait pas jusqu'à l'amour, mais il ne pouvait nier, à part soi, que son sentiment envers Lingard ne fut secrètement amical et, ma foi, appréciateur. Soudain M. Travers s'assit dans son lit. Quel ennui! pensa d'Alcacer, en regardant fixement la pointe de ses souliers avec l'espoir que l'autre allait peut-être se recoucher. M. Travers parla :

— Encore debout, d'Alcacer!

— Je vous assure qu'il n'est pas tard. Il fait nuit à six heures, nous avons dîné à sept, ce qui rend la nuit longue, et je ne dors pas beaucoup : je veux dire je ne m'endors que tard dans la nuit.

— Je vous envie, dit M. Travers, parlant avec une sorte de somnolente apathie. Je tombe toujours comme une masse et les réveils sont horribles.

D'Alcacer, levant les yeux, remarqua que Mrs. Travers et Lingard avaient disparu de la lumière. Ils s'étaient rapprochés de la lisse où d'Alcacer ne pouvaient les voir. Un peu de pitié se mêlait à son désagrément de voir M. Travers éveillé. Il avait quelque chose d'étrange.

— Jörgenson... commença-t-il à haute voix.

— Qu'est-ce que c'est que ça? éclata M. Travers.

— C'est le nom de ce magasinier efflanqué qu'on voit sans cesse sur le pont.

— Je ne l'ai pas vu. Je ne vois personne. Je ne connais personne. Je préfère ne rien remarquer.

— J'allais vous dire qu'il m'a donné un jeu de cartes; voudriez-vous faire un piquet?

— Je ne pourrais pas, je crois, garder les yeux ouverts, répondit M. Travers d'un ton de confidence inattendu. N'est-ce pas bizarre, d'Alcacer? Et pourtant je suis réveillé. C'est horrible!

D'Alcacer ne fit aucune remarque et M. Travers sembla n'en avoir attendu aucune.

— Quand je disais que ma femme est folle, reprit-il tout à coup, en faisant sursauter d'Alcacer, je ne l'entendais pas au sens littéral du mot, bien entendu.

Il avait pris un ton légèrement dogmatique et il ne semblait pas avoir conscience du temps qui s'était écoulé, pendant lequel il avait semblé dormir. D'Alcacer fut plus que jamais convaincu qu'il en avait fait semblant et, se résignant d'un air las à l'écouter, croisa les bras.

— Ce que je voulais vraiment dire, reprit M. Travers, c'est qu'elle est la victime d'une toquade. La société est sujette à des toquades, comme vous le savez. Elles ne sont pas répréhensibles en elles-mêmes, mais le pire c'est que les toquades de ma femme ne sont jamais du genre de celles des gens de son monde. Généralement, elles vont à l'encontre. Cette particularité n'est pas sans m'avoir donné quelque inquiétude dans la position que nous occupons. On finira par dire qu'elle est excentrique. Est-ce que vous l'avez vue quelque part, d'Alcacer?

D'Alcacer fut heureux de pouvoir dire qu'il n'avait pas vu Mrs. Travers. Il n'entendait pas le moindre murmure, quoiqu'il sût parfaitement que tout le monde à bord de l'*Emma* était maintenant bel et bien éveillé. Mais M. Travers lui inspirait une invincible méfiance, et il trouva prudent d'ajouter:

— Vous oubliez que votre femme a une chambre dans le rouf.

C'était tout ce qu'il pouvait dire, sachant bien qu'elle n'y était pas. M. Travers, complètement convaincu par cette déclaration, ne répondit rien. Mais il ne se recoucha pas. D'Alcacer se plongea dans une méditation. Il avait l'impression que la nuit était extrêmement accablante. Au cri que poussa Lingard pour appeler Jörgenson et qui, dans ce profond silence, prit pour d'Alcacer un son sinistre, celui-ci leva les yeux et aperçut Mrs. Travers à la porte de la Cage. Il s'avança, mais elle était déjà rentrée. Il vit qu'elle était en

proie à une vive émotion. Elle semblait à bout de souffle et d'abord incapable de parler.

— Ne ferions-nous pas mieux de fermer la porte? suggéra d'Alcacer.

— Le capitaine Lingard vient, chuchota-t-elle. Il a pris une décision.

— C'est une excellente chose, répliqua d'Alcacer tranquillement. J'en conclus que nous allons apprendre quelque chose.

— Vous allez tout apprendre de moi, dit Mrs. Travers.

— Ah! s'écria d'Alcacer d'une voix étouffée.

A ce moment, Lingard, lui aussi, était entré dans la Cage et le pont de l'*Emma* s'était peuplé de mouvantes silhouettes. On entendit aussi la voix de Jörgenson donner des ordres. Pendant près d'une minute, les quatre personnes réunies dans la Cage restèrent immobiles. Un Malais que l'on distinguait confusément à la coupée s'écria soudain :

— *Sudah Tuan.*

Et Lingard murmura :

— Nous sommes prêts, Mrs. Travers.

Elle saisit le bras de d'Alcacer et l'amena du côté de la Cage le plus éloigné de l'endroit où le lit de M. Travers était placé, tandis que Lingard s'occupait à monter la mèche du fanal, comme s'il avait eu soudain l'impression que, quoi qu'il pût arriver, ceci ne devait pas se passer dans l'obscurité. M. Travers se contenta de tourner la tête pour regarder par-dessus son épaule.

— Un moment! fit d'Alcacer, à voix basse et en souriant à l'agitation de Mrs. Travers. Avant de me dire quoi que ce soit, laissez-moi vous demander si vous, vous avez pris une décision.

Il la vit avec surprise écarquiller les yeux. Etait-ce de l'indignation? Il y eut un moment de suspicion entre ces deux êtres. Puis d'Alcacer déclara en manière d'excuse :

— Peut-être n'aurais-je pas dû vous poser cette question.

Et Lingard entendit Mrs. Travers dire :

— Oh! je n'ai pas peur d'y répondre.

Puis leurs voix devinrent imperceptibles. Lingard replaça le fanal et attendit dans cette lumière accrue; mais, presque aussitôt, il entendit d'Alcacer l'appeler discrètement :

— Capitaine Lingard!

Il se dirigea immédiatement vers eux. Au même instant, M. Travers se détourna de ce groupe et reprit sa pose précédente. D'Alcacer, d'un air sérieux, parlait sur un ton de conversation :

— Mrs Travers me dit qu'on va nous livrer à ces sauvages sur le rivage.

— Oui, il n'y a rien d'autre à faire, répondit Lingard.

— J'avoue que j'en suis quelque peu effrayé, reprit d'Alcacer; mais, n'eût été sa parole un peu précipitée, on n'eût pu deviner chez lui la moindre émotion.

— J'ai droit à ma réputation, reprit Lingard, très calme lui aussi, tandis que Mrs. Travers près de lui, les yeux à demi voilés, écoutait, impassible comme un génie présidant à l'entretien.

— Je ne le discuterai pas un seul moment, déclara d'Alcacer. On ne discute pas un point d'honneur. Mais il y a aussi l'humanité. Etre livrés ainsi, sans défense...

— Peut-être, interrompit Lingard. Mais vous n'avez aucune raison de désespérer. Il ne m'est pas possible de donner ma vie pour la vôtre. Mrs. Travers sait pourquoi. C'est aussi un engagement.

— Toujours sur votre honneur.

— Je ne sais. Une promesse est une promesse.

— Personne n'est tenu à l'impossible, reprit d'Alcacer.

— Impossible! Qu'est-ce qui est impossible? Je n'en sais rien. Je ne suis pas homme à invoquer l'impossible, ni à m'abriter derrière. Ce n'est pas moi qui vous ai amenés ici.

D'Alcacer baissa la tête un moment.

— J'ai fini, dit-il gravement. C'est tout ce que j'avais à dire. J'espère que je ne vous ai pas paru trop anxieux.

— C'est aussi la meilleure politique, déclara soudain Mrs. Travers.

Elle n'avait remué que les lèvres, elle ne leva pas même son regard.

— C'est la seule politique possible. Vous me croyez, M. d'Alcacer?...

Il fit de la tête un mouvement presque imperceptible...

— Eh bien, alors, je mets tout mon espoir en vous, M. d'Alcacer, pour décider la chose aussi aisément que possible et nous épargner une scène odieuse. Vous pensez peut-être que c'est moi qui devrais....

— Non, non, je ne le pense pas, interrompit d'Alcacer. Ce serait impossible.

— Je crois en effet que ce le serait, dit-elle nerveusement.

D'Alcacer fit un geste pour la prier de n'en pas dire davantage et traversa la Cage dans la direction de M. Travers. Il ne voulait pas se donner le temps de réfléchir à la tâche qui lui incombait. M. Travers était assis sur le lit de camp, un

mince drap de coton sur les jambes. Il ne regardait nulle part; en s'approchant de lui, d'Alcacer ne surmonta pas la défaillance qui le prit devant un aspect qui semblait celui d'une extrême terreur.

— C'est terrible, pensa-t-il.

M. Travers se tenait aussi immobile qu'un lièvre dans son gîte. D'Alcacer, impressionné, dut faire effort pour lui taper légèrement sur l'épaule.

— Le moment est venu, Travers, de montrer du courage, dit-il avec une intonation naturelle et familière.

M. Travers leva brusquement les yeux.

— Je viens de parler à votre femme. Elle avait une communication du capitaine Lingard pour nous deux. Il nous reste à sauvegarder du mieux possible notre dignité. Je pense que, si c'est nécessaire, nous saurons mourir convenablement l'un et l'autre.

En un moment de profond silence, d'Alcacer eut le temps de se demander si son propre visage avait une expression aussi pétrifiée que celui qui se tournait vers lui. Mais il y distingua tout à coup un sourire qui était bien la dernière chose que M. d'Alcacer s'attendît à y voir. Un indubitable sourire. Un sourire légèrement méprisant.

— Ma femme vous a encore bourré la tête de ses absurdités, dit M. Travers d'une voix qui surprit d'Alcacer autant que ce sourire, une voix qui n'était ni irritée ni maussade, mais qui avait plutôt un ton indulgent. Mon cher d'Alcacer, cette absurdité s'est emparée d'elle au point qu'elle vous raconterait n'importe quelle histoire. Toutes sortes d'imposteurs, de mediums, de diseurs de bonne aventure, de charlatans de toutes sortes exercent dans la société une étrange influence sur les femmes. Vous avez vu cela vous-même. J'ai eu un entretien avec elle avant dîner. L'influence que ce bandit a pris sur elle est incroyable. Je crois vraiment que cet individu est lui-même à moitié fou. Ils le sont souvent, vous le savez. Je n'ai pas voulu discuter davantage avec elle. Maintenant, qu'avez-vous à me dire? Je vous avertis toutefois que je ne suis pas disposé à prendre cela au sérieux.

Il rejeta brusquement le drap de coton, posa ses pieds par terre et boutonna sa veste. Tandis qu'ils parlaient, d'Alcacer avait compris au léger bruit dans son dos que Mrs. Travers et Lingard quittaient la Cage, mais il alla jusqu'au bout et attendit alors anxieusement la réponse.

— Vous voyez! Elle l'a suivi sur le pont, furent les premiers mots de M. Travers. J'espère que vous comprenez que

c'est là simple extravagance. Vous ne pouvez pas ne pas le voir. Regardez-moi son costume. Elle a tout simplement perdu la tête. Le monde n'en saura heureusement rien. Mais supposez que pareille chose se soit passée chez nous, c'eût paru extrêmement bizarre. Oh! oui, je viendrai. J'irai n'importe où. Je ne peux supporter ce ponton, ces gens, cette infernale Cage. Je crois que je tomberais malade si je restais ici.

La voix grave et détachée de Jörgenson se fit entendre près de la coupée :

— L'embarcation attend depuis une heure, King Tom.

— Faisons de nécessité vertu et allons-y de bonne grâce, dit M. d'Alcacer, prêt à prendre M. Travers sous le bras de façon persuasive, car il ne savait vraiment que faire de lui.

Mais M. Travers semblait un autre homme.

— Je crains, d'Alcacer, que vous aussi n'ayez pas la tête bien solide. Je vais prendre une couverture de ce lit...

Il la jeta en hâte sur son bras et suivit d'Alcacer sur les talons.

— Ce dont je souffre le plus, c'est étrange à dire, c'est du froid.

Mrs. Travers et Lingard attendaient près de la coupée. A l'extrême surprise de chacun, M. Travers s'adressa d'abord à sa femme :

— Vous vous moquiez toujours des extravagances des gens, dit-il, et maintenant vous en faites montre vous-même. Mais nous ne discuterons pas là-dessus.

D'Alcacer passa, en levant sa casquette devant Mrs. Travers, et descendit le long du bord du navire dans l'embarcation. Jörgenson avait disparu comme un spectre exorcisé, à son habitude, et Lingard, se reculant, laissa le mari et la femme face à face.

— Pensiez-vous que j'allais faire des histoires? demanda M. Travers à voix basse. je vous assure que j'aime mieux partir que de rester ici. Vous ne le pensiez pas? Vous avez perdu, probablement, toute notion de la réalité. Je pensais justement ce soir que je préférerais être n'importe où plutôt qu'ici à vous regarder. Votre extravagance...

Le mot « Martin » que cria Mrs. Travers à haute voix fit faire un écart à Lingard, lever la tête à d'Alcacer dans l'embarcation, et Jörgenson, lui-même invisible quelque part vers l'avant, cessa de marmotter dans sa moustache. La seule personne qui sembla n'avoir pas entendu cette exclamation, ce fut M. Travers lui-même qui reprit tranquillement :

— ... l'aberration de votre esprit, vous qui sembliez si supé-

rieure aux crédulités communes. Vous n'êtes pas vous-même, pas le moins du monde, et quelque jour vous reconnaîtrez que... Non le mieux à faire est de l'oublier, comme vous le verrez bientôt vous-même. Nous ne mentionnerons jamais ce sujet à l'avenir. Je suis certain que vous voudrez bien tomber d'accord avec moi sur ce point.

— A quelle distance en avant regardez-vous donc? demanda Mrs. Travers, retrouvant la voix et même le ton sur lequel elle lui aurait parlé si elle avait été sur le point de sortir, dans le vestibule de leur maison de Londres. Elle aurait aussi bien pu lui demander à quelle heure il pensait revenir, tandis qu'un valet de pied tiendrait la porte ouverte et que la voiture attendrait dans la rue.

— Pas très loin. Ceci ne peut pas durer très longtemps.

M. Travers fit un mouvement, exactement comme s'il était pressé de la quitter pour aller à un rendez-vous.

— A propos, dit-il en s'arrêtant, je suppose que cet homme comprend parfaitement que nous sommes riches. Il peut difficilement en douter.

— C'est la dernière idée qui puisse lui entrer dans la tête, répondit Mrs. Travers.

— Ah! vraiment.

M. Travers laissa percer un peu d'impatience dans son intonation habituelle.

— Mais je ne vous cacherai pas que j'en ai assez. Je suis prêt à faire, — ah! — à faire des concessions. Un large sacrifice pécuniaire. Dans l'ensemble, cette situation est absurde! Il peut évidemment mettre en doute ma bonne foi. Ne vaudrait-il pas mieux que vous, avec votre particulière influence, lui laissiez entendre qu'en ce qui me concerne, il n'aurait rien à craindre? Je suis un homme de parole.

— C'est naturellement la première chose qu'il trouverait naturel de penser de n'importe qui, reprit Mrs. Travers.

— Vos yeux ne vont-ils pas s'ouvrir? reprit M. Travers, d'un air irrité, puis il y renonça. Bon! Eh bien, alors, je vous laisse carte blanche.

— Qui vous a donc fait changer ainsi d'attitude? demanda Mrs. Travers, d'un air soupçonneux.

— Mes sentiments pour vous, répondit-il sans hésitation.

— Je me proposais de vous accompagner dans votre captivité. J'étais précisément en train d'essayer de le persuader...

— Je vous défends absolument... chuchota M. Travers avec effort. Je suis enchanté de partir. Je ne veux pas vous voir avant que votre folie ait passé.

Elle était confondue de sa secrète véhémence. Mais à ce farouche chuchotement succéda un bref rire vide comme on en a dans le monde, et il reprit à voix plus haute :

— Non pas que j'attache la moindre importance...

Il s'élança, pour ainsi dire, et, en franchissant la coupée, il fit à sa femme un petit geste de la main.

Confusément éclairée par le fanal posé sur le toit du rouf, Mrs. Travers resta immobile, la tête baissée et plongée, semblait-il, dans une profonde méditation. Cela ne dura qu'un instant : puis elle s'éloigna et frôlant Lingard au passage, elle se rendit sans lever les yeux jusqu'à sa chambre. Lingard l'entendit en refermer la porte. Il attendit un moment, se dirigea vers la coupée, mais, se reprenant, il suivit Mrs. Travers dans sa chambre.

Il y faisait complètement noir. Il ne pouvait absolument rien distinguer et ce profond silence, où il ne percevait pas même le bruit d'une respiration, lui parut accablant.

— Je vais à terre, dit-il, en rompant ce silence de mort qui semblait l'envelopper, lui et cette femme invisible. Je voulais vous dire adieu.

— Vous allez à terre? répéta Mrs. Travers. Sa voix était sans timbre, blanche, sans accent.

— Oui, pour quelques heures, ou pour la vie, répondit Lingard d'une voix mesurée. Il se peut que je meure avec eux, ou peut-être pour d'autres. Pour vous, si seulement je savais comment faire, je voudrais vivre. Je vous dis cela parce qu'il fait noir. S'il y avait eu une lumière ici, je ne serais pas venu. J'aime mieux ne pas vous voir.

— Je souhaiterais que vous ne m'ayez pas vue, reprit cette même voix incolore. Vous venez toujours avec ces vies et ces morts dans les mains.

— Oui, c'est trop pour vous, déclara Lingard. Il vous est impossible de n'être pas sincère. Et vous êtes innocente! Ne me souhaitez pas de vivre, mais souhaitez-moi bonne chance, car vous êtes innocente, et il vous faudra courir votre chance.

— Bonne chance, King Tom! l'entendit-il dire dans cette ombre où il crut alors distinguer le reflet de ses cheveux. Je courrai ma chance, et faites en sorte de ne pas revenir vers moi, car je suis lasse de vous.

— Je peux bien le croire, murmura Lingard.

Et il sortit de la cabine, en refermant doucement la porte derrière lui. Pendant une demi-minute peut-être, le silence dura, puis soudain le fauteuil tomba dans l'obscurité. Le moment d'après, la tête de Mrs. Travers apparut à la lumière du

fanal restée sur le toit du rouf. Ses bras nus s'agrippèrent aux montants de la porte.

— Attendez un moment! cria-t-elle dans l'obscurité du pont.

Elle n'entendait aucun bruit de pas, et ne vit rien bouger, si ce n'est la vague forme blanche de feu le capitaine H. C. Jörgenson, qui était indifférent à la vie des hommes.

— Attendez, King Tom! répéta-t-elle en élevant la voix; puis elle ajouta :

— Je ne voulais pas dire cela... Ne me croyez pas, cria-t-elle, furieusement.

Pour la seconde fois, cette nuit-là, une voix de femme fit tressaillir des cœurs d'hommes à bord de l'*Emma*. Tous les cœurs, excepté celui du vieux Jörgenson. Les Malais, sur leurs bancs dans l'embarcation, levèrent les yeux. D'Alcacer, assis à l'arrière à côté de Lingard, sentit le cœur lui manquer.

— Que se passe-t-il? s'écria-t-il. J'entends votre nom sur le pont. On vous demande, je crois.

— Débordez! commanda Lingard, inflexible, sans même regarder d'Alcacer.

M. Travers était le seul qui semblât ne s'apercevoir de rien. Longtemps après que l'embarcation eut quitté le bord de l'*Emma*, il se pencha vers d'Alcacer.

— J'ai une impression extraordinaire, dit-il à mi-voix d'un ton prudent. Il me semble que je suis en l'air, je ne sais pas. Sommes-nous sur l'eau, d'Alcacer? Etes-vous tout à fait sûr? Mais naturellement nous sommes sur l'eau.

— Oui, répondit d'Alcacer du même ton. Nous traversons le Styx, peut-être.

Il entendit M. Travers articuler un impassible : « Probablement », auquel il était loin de s'attendre. Lingard, la main sur la barre, avait l'air d'un homme de pierre.

— Votre point de vue a donc changé? murmura d'Alcacer.

— J'ai dit à ma femme de faire une offre, reprit le murmure grave de son interlocuteur. Une grosse somme. Mais à vous dire la vérité, je ne crois pas beaucoup à sa réussite.

D'Alcacer ne broncha pas et se demanda seulement s'il ne préférait pas l'autre humeur de M. Travers, son humeur déraisonnable. On ne pouvait nier que M. Travers fût décidément un personnage troublant. Alors, soudainement il saisit l'avant-bras de d'Alcacer et ajouta dans un souffle :

— Je doute de tout. Je doute même que cette offre soit jamais faite.

Tout cela n'était pas très impressionnant. Tout cela avait

quelque chose de pitoyable : murmure, étreinte, frisson; comme un enfant effrayé dans l'obscurité. Mais l'émotion était profonde. Une fois de plus, ce soir-là, et cette fois sous le coup de la détresse du mari, d'Alcacer, dans son étonnement, touchait aux bords mêmes de la terreur.

JOSEPH CONRAD.

Traduit de l'anglais par
G. JEAN-AUBRY.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Marcel Jouhandeau : *Algèbre des Valeurs morales*, Gallimard. — Alain: *Sentiments, passions et signes*, Gallimard. — Léon Daudet : *Les Universaux : Essai sur les mouvements et les figures des idées et des passions humaines*, Grasset. — Marie-Thérèse Gadala : *L'Eau qui court*, Editions de la Caravelle.

M. Marcel Jouhandeau est engagé dans une vie intérieure si riche et si pathétique que les décors de la vie doivent peu fixer son attention. « Il n'y a dans ma chambre que mon lit, un crucifix, deux miroirs et une hache. » Cet ameublement fait rêver, et surtout la hache... Je soupçonne que M. Jouhandeau est si occupé par une seule chose nécessaire qu'il doit dire comme Socrate à la vue de presque tous les objets : « Que de choses dont je n'ai pas besoin! » Je crois même que le sommaire mobilier de cette chambre n'est, à bien le prendre, qu'un mobilier allégorique. Le crucifix, c'est Dieu, les miroirs sont peut-être symboles de contemplation et d'examen de conscience et la hache, ah, la hache,... eh bien cherchez!

On a dénommé Spinoza l'homme ivre de Dieu! On peut reprendre cette expression pour M. Marcel Jouhandeau. Dieu lui est une présence constante et immédiate, et sa vie, même dans ses plus minces épisodes, ne cesse d'être un drame palpitant : le drame de l'homme et de Dieu... On conçoit qu'elle soit ardente, lyrique et orageuse. Qu'on soit croyant ou incroyant, il est possible de trouver dans ces pages une réalité substantielle. Sous le mot Dieu, il n'est pas d'esprits qui ne puissent au moins penser un point de direction pour certaines attitudes de l'âme. Aussi bien, Kant remarquait que lorsque Zénon d'Elée écrivait Dieu, il pensait peut-être

« le monde »; Renan affirmait que le mot Dieu comporte le plus riche écrin de synonymes, et Baudelaire allait jusqu'à prétendre que Dieu est le seul être qui pour être n'ait pas besoin d'exister.

En dehors de toutes questions de croyance ou d'incroyance, une famille d'âmes peuvent trouver une pâture qui compte dans les méditations frémissantes de M. Jouhandeau. Ce sont les âmes que le Monde a l'air d'avoir créées pour sa gloire propre plus que pour une complète satisfaction aux tâches sociales; ce sont les âmes dont la réalité première et spontanée est une constante effusion lyrique qui dépasse les êtres particuliers et les besognes définies où elles ne peuvent ni se fixer ni se contenter; ce sont les âmes à qui les actes les plus utiles laissent je ne sais quelle sensation pénible de remords, de déchéance et de trahison; ce sont les âmes pour qui l'appel de la solitude et la passion du tête-à-tête avec elles-mêmes se présentent comme des actes d'une nature tout autre que le simple et vulgaire égoïsme... En m'appliquant à la pensée de M. Jouhandeau, je sentais que, contrairement à une affirmation célèbre, Dieu est toujours de quelque manière une question d'extrême actualité. Aujourd'hui plus que jamais. On pourrait très bien dire que sous le mot Dieu, bien des âmes d'à présent cherchent un point d'appui contre la tendance moderne à ne plus faire de l'individu qu'un fragment du groupe dont il subit le destin. Le mot Dieu signifie pour ces âmes possibilité d'affirmer les droits de la vie contemplative contre les exigences tyranniques de l'action; possibilité de rompre le cercle de fer de l'Utilité; possibilité d'une vie séparée et d'une attention passionnée à la vie intérieure; droit pour l'homme d'échapper à l'étreinte de l'homme et au service despotique de la société... En toute époque, l'idée de Dieu est actuelle dans la mesure où certaines âmes lui font appel pour sauver des éléments précieux de l'homme qui leur semblent menacés.

Pour M. Jouhandeau, Dieu met un intense accent à tous ses sentiments : « c'est entre Dieu et moi que se joue le drame, la haine ou l'amour de Dieu m'importent avant l'amour ou la haine de toute créature, et je ne sais pas si je n'aime pas et si je ne hais pas que par rapport à lui »... « Si Dieu

est, dit-il encore, il n'est pas une chose qui ne soit divine ni un être. » Il a acquis une telle familiarité avec Dieu qu'il en arrive à une affirmation aussi curieuse que celle-ci : « J'ai pitié de Dieu abandonné à moi dans mon âme... » Habitué à sentir Dieu comme un au-delà de tous ses sentiments, M. Jouhandeau, trouve naturellement une vie riche et intense dans le tête-à-tête passionné avec lui-même et dans la solitude la plus déserte. Il peut alors écrire une phrase de ce genre qui semblerait effarante si l'on n'arrivait pas à épouser son point de vue : « L'habitude que j'ai prise de vivre avec moi-même comme avec *une personne divine* me dispense de toute autre compagnie. » Dans pareille phrase, je sens l'authentique accent de la grande naïveté, qualité que je prise par-dessus tout et qui donne toujours à première vue à la pensée je ne sais quoi de surprenant et d'étrange. Il faut avoir vraiment Dieu infusé dans toutes les profondeurs de l'être pour écrire en pensant à sa propre mort : « Je crois à la vie éternelle. Et je rentrerai dans le silence comme toutes les hymnes. » Et à propos de l'Enfer : « Serait-ce au fond de l'Enfer, j'y aimerais Dieu. Il ne peut pas y avoir d'Enfer pour moi. »

J'essaie de mettre en lumière le côté le plus escarpé, le plus singulier et tout à la fois le plus tendre, le plus passionné et le plus inhumain de M. Marcel Jouhandeau. Pour ceux qui ne voudraient pas s'attacher à cet aspect capital de M. Jouhandeau, il reste, dans son livre, un essaim de pensées qui révèlent un moraliste pénétrant, audacieux, agile et qui ne craint ni les positions aventurées, ni une prime apparence de paradoxe. Une âme qui a été aiguisée par l'amer enchantement de la solitude, par le sentiment d'une irréductible différence avec tous les autres êtres, par un besoin d'aller à l'extrême de tout ce qu'elle sent avec une sorte de frénésie et d'avidité douloureuse, une telle âme a tout ce qu'il faut pour une pénétrante psychologie. M. Jouhandeau connaît les enchevêtrements subtils par leurs secrètes racines du bien et du mal, du noble et du vil. Il sait qu'il peut y avoir de la bassesse dans la vertu et de la noblesse dans le mal. Il a sur l'amour des formules brèves et impérieuses, tendres et amères, allègres et désespérées, qui résonnent longuement dans l'âme.

On s'arrête devant ces deux lignes : « J'aime trop pour être aimé. Bien plus, j'aime trop pour aimer; c'est autre chose. » Et encore : « L'amour suppose qu'il y aura dans un autre ce qu'il importe de ne trouver qu'en soi. » Deux des drames les plus terribles de l'amour s'inscrivent dans ces quelques mots. « Celui, ajoute-t-il, de qui nous n'avons reçu que le désir est le seul qui nous ait comblé. Le paradis : une caresse refusée ». On citerait à plaisir : « La passion rend le bonheur même inutile. O Passion, opulence de mon pauvre cœur »... « Si l'on aime, il ne peut y avoir de malheur. Le seul bonheur, c'est d'aimer dans le malheur même »... Et qu'elle va loin cette simple phrase : « Pourquoi cette femme est-elle si bonne? C'est qu'elle a davantage à se faire pardonner. » De même celle-ci : « Ce n'est pas la morale qui classera les êtres *sub specie aeterni...* » Le Livre de Marcel Jouhandeau est l'un de ceux qu'on aime garder près de soi; c'est un riche compagnon pour l'heure crépusculaire où la rêverie et le goût de s'interroger envahissent l'âme.

§

Nous changeons de climat avec **Sentiments, passions et signes,** d'Alain. La mission dont Alain peut se croire chargé ne ressemble guère à celle que peut se reconnaître Marcel Jouhandeau... Qu'on lise la curieuse *Histoire de mes pensées* qu'il est en train de publier dans la *Nouvelle Revue française,* et l'on verra s'accuser quelques-unes de ses tendances... « Je n'ai jamais réfléchi sur autre chose, dit-il, autant que sur la liberté du jugement. » Il s'agit de voir net, de dissiper les brumes, de ne se laisser piper par aucune puissance de griserie et d'enchantement. Liberté de jugement, il me semble que cela signifie pour lui résistance aux mythes que les puissances temporelles veulent accréditer comme vérités, volonté de ne s'en laisser imposer par aucune autorité, renoncement à flatter et à plaire, défiance de toutes les forces obscures et troubles de l'être telles que l'inspiration, l'inconscient et l'ivresse; défiance également de ce qui exalte, de ce qui donne en apparence des ailes à l'âme, de ce qui séduit immédiatement ce qu'on nomme les aspirations élevées. Alain m'a l'air de redouter les pensées qui sont présents hasardeux

de l'instant; il veut les pensées qui naissent d'une intense lucidité de l'esprit et dont il puisse répondre. Ce n'est pas ici que je peux aborder à fond les méthodes et les résultats d'Alain. Indiquer la tendance générale de son esprit suffit pour l'instant. Le livre d'aujourd'hui n'est pas d'ailleurs l'un de ses plus révélateurs, l'un de ceux qui permettent de le camper au mieux dans ses attitudes d'ensemble. Il vaut surtout par les remarques de détail sur des sentiments humains qui fournissent une matière inépuisable d'étude. Alain reconnaît aux hommes le sentiment du sublime. Fort bien! A condition d'ajouter que la plupart des hommes dont l'imagination se berce de sublime, opèrent dans la vie pratique à la manière des enfants qui, ne rêvant qu'exploits extraordinaires, se montrent fort prudents et fort avisés pour leurs petits intérêts dès qu'ils sont engagés dans le réel. Le sublime en général fait partie de cette comédie que se jouent les hommes à eux-mêmes pour se donner bonne opinion d'eux-mêmes; ils le laissent tomber avec désinvolture dans les épisodes de leur vie pratique. Elles ne manquent pas de finesse, les pages sur la *colère d'Achille*, surtout lorsque Alain remarque que cette colère s'accroît de l'humiliation d'avoir été jeté dans cette colère... « Qu'on l'ait mis hors de lui, qu'un homme au monde ait eu ce pouvoir, c'est ce qu'il ne pardonne point. » C'est fort bien vu : il y a dans la colère, comme mouvement multiplicateur de la colère, le dépit d'avoir été mis en état de colère et vu par les autres dans cet état d'égarement. En sorte que le fait de se blâmer d'être en colère accroît encore l'accès de colère et nous pousse d'autant plus vivement vers des actes que nous sentons indignes de nous. Aussi bien, Alain excelle tout particulièrement à déceler les manières paradoxales dont nous sommes amenés à faire souvent le contraire de ce que nous voudrions faire : « La timidité se sait condamnée, dit-il, à faire toujours le contraire de ce qu'elle voudrait. Tel est le malheur des passions... » Il y aurait un monde de réflexions à envisager sur la génération du contraire par son contraire dans la vie intime des sentiments et les actes qu'ils suscitent. Je suis même persuadé qu'il existe dans certaines périodes de notre vie et dans certaines vies tout entières une sorte de fatalité du contraire, qui peut conduire

à une sorte d'opposition ironique entre ce que nous nous sentons être et les manières dont nous nous révélons par nos actes. Elle est fort bien orientée, cette remarque sur la jalousie : « La jalousie peut se montrer, et se montre souvent sans que l'on ait de rival, avant qu'on le connaisse, avant même qu'on soupçonne qu'il est. C'est parce que l'on est jaloux d'abord que l'on trouve ce rival, et que souvent on l'invente. » De fait, le jaloux a besoin de faire naître effectivement l'événement qu'il redoute et qui le poussera à des actes irréparables. On voit dans quelles directions intéressantes nous engagent ces méditations et ces analyses. Parfois, la première apparence paradoxale cache une constatation fort juste. Ceci par exemple :

D'où je reviens à conseiller à tout homme de s'aimer lui-même. A quoi les moralistes de vulgaire prudence diront que cette condition ne manque jamais. Au contraire, j'ai appris à nommer égoïstes et tyrans ceux qui ne peuvent se supporter eux-mêmes, et que ronge l'envie, l'envie qui est la plus folle des passions.

§

Avec sa théorie des **Universaux,** M. Léon Daudet étend à la vie des hommes et à l'histoire de l'humanité des théories physiques qui font jouer si grand rôle aux ondes de diverses natures qui courent mystérieusement dans l'Univers.

Les Universaux, nous dit-il, sont des rayons ou vibrations invisibles, non pas matériels, mais spirituels, qui parcourent le genre humain et orientent les personnalités comme les foules. Ils sont chargés de vie, pensée et émotion, infiniment plus rapides que la lumière, vraisemblablement intersidéraux, et leur mode de propagation nous est inconnu. Ils sont latents, mais nous les constatons par leurs effets, qui sont les découvertes, les créations scientifiques, politiques, littéraires, les migrations, les guerres et, d'une façon générale, toutes les manifestations collectives de l'être. Ils relient les humains les uns aux autres, et leur course incessante va de l'animé vers l'inanimé, nous permettant de nous comprendre les uns les autres à l'aide du langage, de comprendre les animaux, les végétaux, les minéraux mêmes et les hiérarchies et lois qui régissent l'univers, car l'inanimé est souvent une vie cachée, ou une mort d'une immense durée...

Voilà un passage caractéristique! Il vous permettra de voir

immédiatement ce que cette doctrine, simplement présentée d'ailleurs comme un hypothèse ample et synthétique, recèle de côtés séduisants à l'imagination et aussi de problèmes malaisés et baignés d'ombre. Elle a le mérite de nous inciter à penser que les êtres, les groupes, les époques historiques de l'humanité, plongent dans une ambiance complexe où passent à profusion des forces mal décelables et qui nous échappent en grande partie. On peut critiquer cette hypothèse de bien des manières, mais on a le droit de penser que l'humanité, comme tout ce qui vit, est liée à un milieu vital qui ouvre de toutes parts sur le Cosmos et d'où peuvent lui arriver, à des moments donnés, des influences de diverses natures, susceptibles de modifier les rythmes de vie, les structures psychiques et les tendances des âmes. Il se peut qu'il apparaisse à tel ou tel instant dans l'humanité des manières de se comporter dont ne peuvent rendre compte entièrement ni la connaissance des hommes en général ni la totalité des circonstances historiques saisissables. C'est une part d'impondérables à jamais mystérieux qui entreraient aussi dans ce jeu de l'histoire humaine. Par rapport à ces « Universaux » dont M. Léon Daudet s'efforce de faire un curieux classement, nos esprits seraient des espèces de postes récepteurs et de postes émetteurs. Les grands individus qui modifient les destinées de l'humanité vaudraient d'abord par une plus grande aptitude à recevoir et à transmettre les trains d'ondes, et les esprits universels seraient « ceux qui reçoivent et concentrent en eux le plus grand nombre d'Universaux »... A la lumière de ces hypothèses, M. Léon Daudet examine de grands politiques, de grands écrivains, de grands artistes, et cela nous vaut des pages originales et brillantes, lyriquement enlevées, sur des hommes comme Rabelais et Racine. Et cela nous vaut aussi des passages fort bien venus sur l'état lyrique et la création artistique. « L'art véritable dérive de l'état lyrique... Car l'état lyrique porte tous les sentiments et toutes les sensations à une sorte de paroxysme... » « Dans les œuvres en prose des hauts parages, ajoute M. Léon Daudet, le lyrisme se montre, se traduit par les morceaux de bravoure, où la réalité est soudain amplifiée, universalisée par la transe... » De fait, toute œuvre qui compte révèle en elle une

puissance lyrique. Brunetière errait sur nos classiques en ne louant que leur fidélité à la nature et l'équilibre de leurs créations. Racine vaut d'abord par son lyrisme tragique, Molière par son lyrisme comique et Balzac plus tard sera animé d'un véritable lyrisme romanesque. Mais Brunetière commençait par errer sur le lyrisme en n'y voyant que la libération du moi. C'était se condamner à priori à toutes sortes de méprises sur les œuvres d'art...

L'Eau qui court, de Mme Marie-Thérèse Gadala, ne manque ni de charme ni de grâce et, à l'occasion, de pénétration prompte et alerte. Mme Gadala trouve sa note personnelle dans l'union d'une allégresse lyrique et d'un goût très vif pour la méditation. Et ses pensées agiles semblent parfois munies d'ailes. « Née nomade, dit-elle, je ne peux que planter ma tente... et repartir. » Ne nous y trompons pas, l'eau qui court, c'est elle. A travers ces notes, on devine un curieux type de femme moderne éprise de pensée sérieuse, de poésie vive et de vie errante. Ainsi les caprices de l'imagination se joignent à la volonté d'enrichir l'esprit. « Je suis avec les villes, dit-elle, comme d'autres avec les femmes : une nuit, deux nuits... puis il m'en faut une autre... » Elle goûte avant tout l'ivresse des choses libres et spontanées... « Mon vieil ami le Vent », dit-elle. De fait, elle l'aime, ce vent qui l'emporte en rêve vers les amples et libres espaces vierges, loin de la ville, « cage de pierre et de fer ». Je trouve une note très féminine chez Mme Gadala dans ce fait qu'elle touche par l'esprit à la plus subtile intellectualité et qu'elle garde, fort vivante en elle, cette âme profonde de la femme de toujours, liée à jamais aux grandes forces premières et au tumulte des éléments... « Penser aux champs, aux bois, aux montagnes, à la mer... Chercher le ciel et les étoiles... Garder mon contact avec l'universel. » Qu'il est vraiment féminin ce cri de l'âme profonde : « Vent, dieu magnifique et tout puissant! »

Je sens la plénitude de sens que la femme même la plus cultivée donne à cette exclamation : « L'amour, ce retour à la nature. » Entendez qu'il est dans la songerie de l'amour qui vit au cœur de la femme un appétit d'échapper à la société et à la civilisation pour retrouver la nappe de vie primitive, élémentaire, antérieure. « N'étouffe pas ton ins-

tinct. Ecoute-le toujours! » Sachez interroger ce petit livre : il vous révélera un type de femme d'aujourd'hui établie dans un heureux équilibre entre la cérébralité affinée et le nomadisme d'âme, entre le goût de la méditation et la ferveur passionnée pour les grandes forces élémentaires...

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Emmanuel Aegerter : *Le Voilier aux diamants*, Editions Haloua. — Paul Souffron : *L'Eau lustrale*, « Editions de Mirages », Tunis. — Federico Garcia Lorca : *Chansons Gitanes*, « Editions de Mirages », Tunis. — Pierre Lafenestre : *Poèmes*, Editions Albert.

La tâche du critique est parfois malaisée, lorsque le livre ou l'objet de ses réflexions ne comporte pas un déploiement excessif de termes hyperboliques. Si, à la lecture du nouveau recueil d'Emmanuel Aegerter, je me bornais à déclarer que les poèmes dont il se compose sont des poèmes bien sertis et bien achevés d'une main délicate d'artiste sûr, nul ne reconnaîtrait, j'en ai peur, ni lui-même le poète, plus que, ce qui, autrefois, aurait suffi, j'imagine, une affirmation consciente d'estime sincère. Mais qui, de nos jours, se contenterait d'être estimé? C'est presque restreindre l'expression d'un éloge et diminuer la valeur d'un ouvrage que de lui accorder, sans plus, de l'estime. Et me voici embarrassé. **Le Voilier aux Diamants** mérite pour le moins qu'on lui accorde cette profonde estime que s'attire de la part des esprits sensibles une œuvre méditée, mesurée, équilibrée, noblement écrite et pensée, de fine et délicate matière et, à la fois, souple et solide.

Les poèmes sont nés, semble-t-il, au gré de rencontres, de circonstances, de songeries de voyage, souvenirs chers au poète qui suscitent sa pensée et éveillent, selon l'occasion jointe au rêve qui en est issu, des images allusives à la réalité ou s'élançant d'un vol nuancé vers les domaines de l'illusion lumineuse ou de la bienfaisante féerie.

Le Voilier aux Diamants, je choisis cet exemple parce que ce poème est aux yeux de l'auteur assez important pour donner son titre à l'ensemble du recueil, et parce que j'y décèle un peu de confidence sur la nature de ses conceptions et de son art, *Le Voilier aux Diamants* se débat, en vue des sombres tours de Saint-Malo, sous les nuées lourdes de plomb

ou noires d'encre sur les flots que soulève l'orage, tandis que

Le grenat du noroît violace la mer
Où l'écume blanchit en ventre de sirène...

Il n'est pas fréquent qu'Emmanuel Aegerter, épris d'exactitude dans la peinture des atmosphères, force à ce point l'expression; elle est, en général, je ne dirai pas seulement plus juste, mais moins brusquée, moins violente et contrastée, mais aussi est-il rare qu'il ait à dépeindre une tempête. Revenons à sa pensée, ou à sa métaphore. A ce voilier qui cache des diamants dans sa carène ressemble l'homme portant au secret de lui-même les joyaux de l'Ennui

Ou la perle laiteuse et rose de la joie.

Le rôle de l'artiste fervent est de dégager la splendeur des gemmes et des souvenirs enfouis dans leur gangue et qui sont voués à l'oubli, à la mort s'ils n'ont été, par un métier mystérieux et fort, taillés, clivés et sertis d'or, et sauvés ainsi du temps banal.

D'autres poèmes sont nés du hasard d'un séjour à Thonon au bord du beau lac, à Bingen sur la rive romantique du Rhin, à Sleus (qui doit, j'imagine, être : Sluis) en Hollande, aussi en Corse, à Cologne où se mêlent les magies d'un Kobold au tintement du téléphone, au sifflement d'un « lift » DANS *l'ascenseur*. Qu'est-ce donc, anglicisants, je vous conjure, un *lift* sinon l'équivalent exact du mot français *ascenseur*? — Emmanuel Aegerter s'est arrêté, à Bruxelles, dans le parc Josaphat, où il songe à Verlaine en buvant un stout couleur d'encre, et subit l'assaut d'un orage sinistre auprès de la ferme d'Hougomont, dans la plaine de champs, de prairies, bordée par la forêt, où vit paisible à présent le bourg de Waterloo. Le poète a beaucoup interrogé les paysages, les souvenirs s'évoquent en sa mémoire, et, quoiqu'il écrive, pour la mesure du vers, bizarrement *Groendal* pour Groenendael, il voit revivre et passer Ruysbroeck l'Admirable

Qui, les yeux ouverts
Comme sur un livre
Devant l'univers
Oublia de vivre...

Le *cinéma*, la *T. S. F.* n'arrêtent pas son imagination aux

mystérieuses réalités de leurs prestiges, il voit au delà et n'abdique point les devoirs de la vision poétique. Je l'en loue, certes, en regrettant tout juste qu'il y trouve prétexte de donner l'hospitalité de ses vers à des locutions aussi peu françaises que *film* (généralisé, je le sais bien, mais qui m'apparaît superflu, puisque *pellicule* existe en français) *one-step*, qui aux dilettanti évoque ce qu'*un-pas* ne désignerait pas suffisamment. Soit! Mais convient-il d'altérer l'harmonie de son vers en les employant? Ils s'imposent, dites-vous! Non. Il y a, quand on écrit des vers français, la seule langue française qui s'impose. Il ne sied pas d'user de vocables qui ne soient pas dans la langue, à moins d'une nécessité inéluctable, et alors! et alors les presser d'atténuations, de sonorités mitigées qui peut-être, à un certain degré, les fondront, les naturaliseront. Est-ce possible? Je ne sais, et, ne sachant, je m'abstiens. Il y a, du reste, en passant, un reproche plus grave que j'adresserai à l'exquis artiste; il a le tort de laisser parfois endormir, empâter son goût incontestable. Dans le poème encore intitulé *Cinéma*, qu'est-ce que cette attaque du début? Oui, *plan* et *blanc* sont deux mots incontestablement français, mais comment supporter le rapprochement au départ du premier vers, de ces deux syllabes : *Plan blanc?* C'est presque imprononçable.

Et voilà explorée cette suite de poèmes avec une sévérité qui serait d'une minutie excessive si elle provenait d'un autre sentiment que celui d'une sincère et authentique estime. J'aurais pu aisément, et j'y aurais rencontré une joie personnelle supérieure, louer la beauté de certaines impressions telles que *la Pluie sur les Fleurs* et marquer mon admiration sans réserve pour le travail d'orfèvre adroit et averti, ému aussi de sensations qui vont au delà de l'objet, que réussit l'art d'Emmanuel Aegerter dans les poèmes tels que *l'Etoile Morte, le Naja, Songe, Légende,* etc... Mais j'ai cru que, en présence d'un poète dont l'inspiration est profondément généreuse et les réalisations manifestement surprenantes et sûres dans la plupart des cas, j'avais à lui crier : gare! Evitez les périls et les récifs où vous égarez parfois votre voilier. Préservez les diamants, laissez couler aux eaux troubles les impuretés et peut-être vos erreurs.

Les « Cahiers de Barbarie » fondés à Tunis par la volonté, et maintenus par la ténacité presque héroïque, dans un milieu, sinon rebelle, indifférent aux choses littéraires, du bon poète Armand Guibert, se sont enrichis de deux belles œuvres récemment. Le premier recueil, **L'Eau Lustrale,** nous révèle le nom du poète Paul Souffron. Il se compose de poèmes clairs, très nets, sans pose ni prétention, parfaitement soutenus par un rythme qui se suit. Images aisément issues des paysages ou de l'impression. De la fraîcheur aussi avec naïveté ou fort réfléchie, selon les cas. Comme il vit en Egypte, le jeune poète salue par des allusions graves l'auteur si haut placé de l'*Au-Delà de Suez,* Louis Brauquier, un des plus grands parmi ceux des jeunes générations, un maître. Paul Souffron en est, je pense, à ses débuts, et ces débuts sont remarquables.

Le second recueil est formé de **Chansons Gitanes** du poète espagnol Federico Garcia Lorca, traduites par Mathilde Pomès, Jules Supervielle, Jean Prévost et Armand Guibert. Un aperçu biographique nous met au fait. Epris de folklore, le poète s'est de la sorte rapproché d'origines populaires, « mais il a insufflé au « roman » un esprit entièrement nouveau. Par le jeu savant des allusions et des symboles, par la rencontre imprévue d'images étrangères, par la juxtaposition étroite de l'humain et du divin, il trouve le secret d'un baroque moderne, de même qu'il met en œuvre toutes les ressources d'un véritable humour méditerranéen. » Ce ne sont, dans ce recueil, que des poèmes choisis dans l'œuvre considérable de cet artiste d'une rare et puissante personnalité.

Le Martyre de Sainte Euladie, traduit de façon impressionnante par Jules Supervielle, parce que, on le sent, d'une fidélité exacte, sans recherche adventice d'effets, se présente comme un paysage de primitif cruel, mystique et sadique à la fois où fleurissent étrangement le corps et les seins coupés de la sainte; je saisis au hasard un passage, qui fera présager le ton :

> Un seul poisson dans l'eau
> qui joint les deux Cordoue :
> flexible Cordoue de joncs
> et Cordoue d'architecture.

Des enfants au visage impassible
se dénudent sur la berge,
jeunes Tobies apprentis
avec leur taille de lutins
pour agacer le poisson
de leurs demandes ironiques :
« voudrais-tu des fleurs de vin
ou des sauts de demi-lune ? »
mais le poisson.............
. . . .
Un seul poisson dans l'eau.
Deux Cordoue de beauté :
Cordoue cassée en jets liquides
et sèche Cordoue céleste.

A ouvrir les **Poèmes** signés Pierre Lafenestre, on éprouve un sentiment tout d'abord de surprise et presque de respect à voir un poète jeune entreprendre un poème conçu à la manière d'une symphonie et intitulé d'ailleurs *la Symphonie Poétique,* en trois mouvements, Maestoso, Adagio, Finale, qui reprend, résume le thème premier de l'homme qui, suscité à la vision du poète, marche à travers la vie vers la lumière. Une affirmation de la perpétuité des existences disparues et chères se poursuit sous la présence un peu redoutable de la mort omniprésente. Puis les Muses sont invoquées. Cinq d'entre elles, Erato, Euterpe, Clio, Calliope ironique et Thalie familière répondent à l'appel. Le poète se souvient avec piété de son père, le parnassien Georges Lafenestre, qui prépara des générations à la compréhension de l'art florentin et qui construisit son œuvre dans l'ombre amicale de l'œuvre de Sully Prudhomme. C'est cette piété touchante, peut-être, qui a empêché Pierre Lafenestre jusqu'à présent de se hausser à un ton plus personnel et particulier. Sa pensée est sympathique, austère, savante ou pénétrante; les vers, bien faits, l'écriture, sincère et probe, ne s'élèvent guère au-dessus du gris, manquent d'éclat, d'audace, d'envergure.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

François Mauriac : *Les Anges noirs,* Grasset. — Raymond Fauchet : *Ennemi public,* Gallimard. — Jacques Sahel : *90 jours ou l'odyssée d'une traite,* Malfère. — Pierre Hamp : *Le rail,* Gallimard. — Mathilde Alanic : *Les remous du passé,* Flammarion. — Pierre Bost : *Un grand personnage,* Gallimard. — Jacques Boulenger : *Les soirs de l'Archipel,* Gallimard. — Princesse Bibesco : *Le rire de la naïade,* Grasset. — Marie Colmont : *Rossignol des neiges,* Editions Bourrelier.

C'est un beau roman, certes, mais bien étrange que **Les Anges noirs,** par François Mauriac, et qui, à cause de l'importance des problèmes qu'il soulève, m'a paru un peu trop bref, elliptique ou allusif... M. Mauriac s'est rendu compte qu'il fallait un arrière-plan à son récit et c'est la raison pourquoi il lui a donné un prologue. Tout le passé de son triste héros, Gradère, est contenu dans ce prologue. C'est le fond ténébreux du tableau au milieu duquel rayonne la douce et pure lumière de la grâce... Mais que de sujets d'incertitude pour le lecteur, dans l'épaisseur bourbeuse de ce bitume! « Il y a des âmes qui sont damnées » dit un vieux prêtre (janséniste, je pense) en parlant du diable à Gradère. Et M. Mauriac, lui-même, nous apprend que l'on peut atteindre le surnaturel « par en bas ». Quel surnaturel? Celui des sorciers et des nécromants. Je n'en doute pas. Mais l'autre?... Je le sais; cent exemples de saints l'attestent : le péché est souvent le premier échelon de « cette échelle d'or qui va se perdre en Dieu »; et l'on trouve, souvent, la passion, et le vice même, à l'origine des vocations les plus authentiques. Mais c'est seulement par un effort ou une aspiration continus vers le Bien, à cause de l'horreur qu'il éprouve pour l'ordure où il ne peut s'empêcher de retomber, que le pécheur le plus endurci s'achemine, tout sanglant de ses chutes, vers la Clarté. Il obéit au mal; il ne lui donne pas son adhésion. Il jouit de sa chair, mais il ne nie pas l'esprit... Peut-être en va-t-il de même après tout, pour Gradère? Mais nous ne sommes pas au cœur de son drame. Il aime ou a l'air d'aimer son infamie, il l'aimerait, plutôt, s'il ne souffrait de la déchéance où elle l'a jeté. Ce petit paysan que le Malin a fait beau, et qui a « le ciel » dans les yeux, s'est complu, dès l'âge de raison, a continué de se complaire, homme, dans toutes les turpitudes; il a commis toutes les infamies; mais il est demeuré beso-

gneux, et une horrible complice de ses crimes le fait chanter... Ses embarras tout matériels, et la saignante blessure de son orgueil, voilà ce qui nous apparaît le plus clairement dans son cas. Est-ce assez qu'un souffle de pureté lui arrive, on ne sait d'où, par accident, pour qu'il soit racheté?... Sans doute, il y a un prêtre, vers lequel il se sent attiré par une mystérieuse pitié, et pour qui, une nuit, il fait un geste de bonté gratuite : mettons de charité... En vertu de la loi de réversibilité — la plus admirable de celles que nous enseigne la foi chrétienne — le prêtre prend à son compte les péchés du misérable, et le sauve. Mais sauve-t-on les coupables, malgré eux, à moins qu'ils ne soient prédestinés? Le « prière d'insérer » nous dit bien qu'il faut considérer le nouveau roman de M. Mauriac comme un conflit entre le Prince des Ténèbres et l'Ange à la robe noire qu'est le prêtre qui sauve Gradère... Mais, à la vérité, ce conflit nous échappe; et nous ne voyons, ici, que des luttes d'intérêts et des attirances sexuelles... Tout ce qu'il seyait de dire ou de faire comprendre, M. Mauriac le tait ou l'élude. Si Satan est incarné dans Gradère, et si la libération du misérable est sa défaite, il fallait le marquer. Le thème religieux des *Anges noirs* n'est pas assez développé, encore un coup, son dessin spirituel est trop schématique. Résumer ce roman, où les péripéties abondent et où il n'y a pas moins de sept personnages importants, m'entraînerait à dépasser le cadre de cette chronique. Nous y retrouvons le meilleur Mauriac, le peintre des atmosphères fiévreuses au milieu desquelles s'agitent des êtres portant, en place d'entrailles, des « nœuds de vipères »; et il y a des scènes d'un réalisme sobre et tout enveloppé de suggestion dans le roman de M. Mauriac. Mais la philosophie même de ce roman ou, pour mieux dire, son essence mystique se dérobe à toute prise. Ce qu'on en recueille est décevant ou captieux... Que devons-nous penser, *croire*, en présence du cas de ce Gradère, qui a accumulé tout ce qu'il est humainement possible de faire, pour perdre son âme, et qui est, à son lit de mort, miraculeusement rédimé alors que celui qui le rachète n'est pas assuré d'avoir le même destin?... C'est très troublant. Je me rends bien compte que M. Mauriac se délivre — en en poussant les conséquences au pire — de

certains problèmes qui l'ont ému, inquiété, qui l'inquiètent encore... Mais cet artiste, qui me fait songer aux personnages du Greco, force, peut-être, pour se donner raison, la Vérité, qui n'est ni si subtile, ni si complexe pour le simple lecteur des Evangiles.. Aussi bien, ce qui me touche le plus dans *Les Anges noirs* (qualités littéraires à part, bien entendu), c'est le drame lyrique que j'y découvre, et dans lequel la personnalité de son auteur est engagée. M. Mauriac complique le problème que l'écrivain catholique affronte, et qu'il nous exposait dans *Le romancier et ses personnages*. Il ne s'agit plus seulement pour lui d'être édifiant en demeurant vrai; de ne pas trahir la foi en peignant fidèlement la réalité... C'est au mystère même de la religion qu'il demande des raisons de se libérer de ses fantômes; et, peut-être (il ne m'appartient pas de l'affirmer) ne laisse-t-il pas, ce faisant, de sophistiquer tant soit peu...

A part une vaudevillesque poursuite de valise, trop embrouillée, les amateurs du genre se délecteront à cette tragédie du « milieu » : **Ennemi public** par M. Raymond Fauchet. Les coups de revolver y pètent à chaque page, et, comme ces revolvers, le héros-mec y apparaît une force brutale et précise, militairement calibrée sur le code d'honneur de ses pairs. A l'arrière-plan, hors des risques, se profile, autrement inquiétant pour une société, le profiteur, à qui aboutit, en fin de compte, le fruit du « travail » des escarpes. Ce butin le montera, lui et toute sa tribu, à la bourgeoisie, à laquelle ils infuseront leur rapacité couarde d'hyènes. Cela ne l'embellira pas, malgré la savonnette d'une éducation ultra-chic, chez les fils et petits-fils. Et tout se tenant, par ailleurs, du mauvais garçon à son employeur-recéleur, de celui-ci à la police, de la police aux officiels, et de ces derniers à tout le monde, dans une symbiose et une intrication aussi interdépendantes que les fonctions avouées et ignobles dans un organisme vivant, on ne voit pas comment une épuration pourrait être tentée sérieusement...

Pas de femmes dans le roman de M. Jacques Sahel, **90 jours, ou l'odyssée d'une traite**, et pas d'amour, non plus : des affaires, exhalant leur bouquet de saletés et d'héroïsmes. Jusqu'au dernier moment, l'entrepreneur Quentin,

acculé, après tant d'autres à de la « cavalerie », doutera de sauver sa firme de la faillite, et, du chômage, la foule de ses ouvriers et employés. Mais tout s'arrange, grâce à de ces coups de scène imprévus et hurluberlus que notre époque de folie et de feuilleton tient pour la marche normale des événements. Folie, feuilleton, valeurs de papier, truquage des aspects, même ceux qui en bénéficient soupçonnent qu'ils sont roulés dans un rêve cauchemar. Tant pis si le « bateau » qu'on s'est monté coule en se heurtant à la logique en roc de la réalité; tant mieux s'il passe encore une fois, en louvoyant entre ces rocs. Les dernières pages (chapitre XV) sont une fort belle systématisation de cette euphorie, de cette basse religion du bluff et de la chance où nous nous tenons, faute de mieux, en redoutant secrètement le pire.

Il n'y a, non plus, ni amours ni femmes dans **Le rail** (édition définitive), par M. Pierre Hamp; et quand le livre parut en 1912, c'était encore original, du moins chez nous — car en Angleterre... Originale, aussi, est l'histoire-masse d'une corporation, tous les hommes-outils agrégés à leur travail, aussi serrés que les polypes à leur corail. Original même, le style, gauchement précieux, dont M. Hamp ne s'est jamais défait; il allait à ses personnages caleux; comme eux, il tournait sa casquette dans ses doigts devant le public, avant de lui « envoyer » la phrase bien tapée, en français écrit, en français du dimanche... Depuis, on s'est aperçu que parquer l'individu dans son métier — le métier-ergastule de l'ère mécanicienne! — et l'amener à y tout trouver, le pain et l'*autre* pain, la subsistance du corps, de l'intelligence et même du cœur, ni ne l'éclairait plus avant sur lui-même, ni ne l'orientait vers un avenir plus sage ou plus ample. Au contraire : quand les ponts entre les lobes cérébraux s'atrophient, vient l'imbécillité; si les groupes sociaux se scindent, suivant la fonction, on retourne à la tribu, féroce pour qui ne parle pas sa langue. (Et ma foi, nous voyons, déjà, ces regrès.) Isoler dans le complexe humain, et qui n'est humain que parce que complexe, telle part, en la tenant pour essentielle, et les autres parts sans actions ni réactions sur elle, et d'elle, c'était de l'abstraction de laboratoire, c'était proprement dresser une métaphysique. Sa nouveauté émotive (je ne parle

pas de mon point de vue, le littéraire) s'est épuisée assez vite. Quand même, *Le rail,* et la série dont il fait partie, méritaient l'édition définitive, honorariat décerné aux œuvres qu'on sent de taille à durer. Ces volumes bourrus, entêtés à rester « blousards », techniques jusqu'à la soporification, apportaient un témoignage scrupuleusement loyal. Et noblement intentionné : par des voies trop rectilignes pour être les bonnes, par des chemins partisans, celui-là a cherché, à sa façon, l'autre pain pour les siens. Il l'appelait *justice;* le nom démocratique de l'*amour*.

C'est un recueil de nouvelles qui vont du grave au doux, du plaisant au sévère que **Les remous du passé** par Mme Mathilde Alanic. Les uniformise, cependant, un timoré souci de correction envers certain public, celui dont il faudrait le moins se soucier, à mon sens, quand on est de force à créer et à animer, à partir de la vie saisie directement. Je ne sais quelle analogie elles m'imposent avec le travail de la maîtresse de piano : gammes, gammes enfantines, et ces motifs vieillots d'avoir tant servi, vieux déjà à leur naissance, et tout ce convenu, et tout ce défendu!... Et tout ce « gentil »!... Cependant, à huis-clos, elle se joue du Mozart et du Beethoven; se jouerait du Stravinsky et du Honegger sans cette attitude engoncée, exigée par sa clientèle.

Autre recueil de nouvelles, plus libre ou libéré, plus désinvolte, « à la page », et même affectant de l'être, ce qui le gâte, par endroits : **Un grand personnage,** par M. Pierre Bost. De la psychologie pointue; de l'humour, un jeu ricanant; un sens aiguisé de l'envers des décors. Plus condensées, revenues d'une certaine recherche de l'effet, les prochaines nouvelles donneront, sans doute, un conteur à personnalité marquée.

Short stories, aussi, **Les soirs de l'Archipel** où M. Jacques Boulenger a groupé, en quatre épisodes, des souvenirs de voyage dans « La Grande Grèce ». M. Boulenger est un écrivain élégamment disert, et c'est à sa désinvolture ou à son impertinence de bon goût que ses récits empruntent leur plus grand charme. Prend-il les personnages de ses récits au sérieux? On peut en douter. Il s'en amuse, comme de fantoches, et sur le ton de la conversation. L'horrible même

(et il coule à pleins flots dans deux des récits de l'*Archipel*) n'incite pas M. Boulenger à hausser le ton. Qu'on imagine les développements qu'un romantique ou un naturaliste aurait pu tirer des drames qu'il conte : c'est à faire dresser les cheveux sur la tête.

Des nouvelles, nous passons à des contes ou plutôt à des poèmes en prose, avec **Le rire de la Naïade,** par Mme la princesse Bibesco. C'est élégant, chatoyant, ou mieux : raffiné et nuancé à l'extrême; un peu précieux même. Il y a, d'ailleurs, avec des études, des chroniquettes dans le petit livre de Mme Bibesco. Magie de l'art qui mêle tous les genres, et n'en exclut que l'ennuyeux, selon le précepte de Boileau.

Je mentionnais, dernièrement, ici, *L'escabeau volant* qui a valu à M. C. Santelli le second prix de la Littérature enfantine « Jeunesse », partagé avec M. A. Martignon pour son ouvrage *Jean des villes chez Jean des champs.* Le premier prix avait été décerné à Mlle Marie Colmont, auteur du **Rossignol des neiges.** Joli titre; joli récit; c'est l'histoire d'une petite chanteuse et d'un garçon coureur de forêts. La leçon de ce livre, alertement conté, s'enveloppe de la poésie la plus aimable — la plus accessible à l'enfance.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Le Chevalier Canepin, un acte de Henri Duvernois, à la Comédie-Française.

Je ne voulais pas voir les trois actes de M. Géraldy, qui précèdent sur l'affiche **Le Chevalier Canepin,** l'acte de M. Duvernois que la Comédie-Française a représenté pour la première fois le 4 février dernier. J'avais cru prendre mes dispositions pour arriver fort tard au théâtre, mais j'avais mal fait mon compte et il me fallut assister à plus d'un acte d'*Aimer.* Après coup, je ne l'ai pas regretté, car je n'imaginais point que ce pût être aussi stupéfiant. Voici ce que disait l'héroïne tandis que je m'asseyais :

Je regardais, pendant que vous parliez, votre main, là, votre main d'homme, où il passait de temps en temps comme un frisson. Depuis, je vois cette main. J'y pense. Je viens ici revoir cet arbre... [sur lequel l'interlocuteur de l'héroïne avait appuyé sa main,

au jour dont elle évoque le souvenir]. *Si vous saviez, quand vous n'êtes pas là, mon ami, ce qu'il peut tenir de solitude sous cet arbre !...*

Quel langage, quelle absence de réalité, quelle affectation! Voilà où l'abus de la littérature peut mener un homme gentiment doué. Car cela continue dans ce ton : *On dirait qu'il y a un poison dans mon sang! Alors, moi, je ne comprends plus!* Et quelle vulgarité dans cette façon familière de donner au dialogue l'accent de la conversation! Ce n'est pas tout; cela continue de même, mêlant singulièrement la pire affectation : (*Vous venez de me le crier vous-même avec votre adorable spontanéité, votre belle franchise d'enfant*) aux observations les moins véridiques (*c'est notre vie à tous les deux que nous jouons en ce moment*) et aux plus triviales façons de dire : *Dans quel état vous vous mettez!* C'est à ne pas croire. On attend : « J'ai les sangs retournés », et l'on se penserait plutôt chez les concierges (oh! chez les concierges de l'avenue Henri-Martin, j'y consens) que dans un milieu propre à être décrit à la Comédie-Française.

Tout cela ne serait rien si l'analyse des sentiments avait de la profondeur et de la réalité, si la conduite de l'action paraissait ingénieuse et nouvelle. Si même elle avait pu paraître ingénieuse et inattendue il y a quinze ans, dans sa nouveauté. Il n'en est rien; la psychologie, comme on disait alors, vaut le style, et le drame n'est que psychologie.

Mais je ne m'attarderai pas davantage sur tout cela, qui vaudrait si peu qu'on s'en préoccupât si la bienveillance qu'accorde le public à de pareilles productions ne méritait qu'on en déterminât les causes. Je ne m'y efforcerai pas aujourd'hui où mon dessein n'est que de signaler l'installation d'un premier ouvrage de M. Henri Duvernois au répertoire de la Comédie-Française.

§

Cet écrivain n'a songé directement au théâtre qu'assez tard dans sa carrière. Il s'y trouvait cependant préparé par une longue suite de romans dialogués, où il a fait parler le plus naturellement du monde, et avec une rare justesse d'accent, des personnages de tous les milieux et de toutes les

sortes, chacun suivant sa condition et selon les lois de son caractère ou de son tempérament. On regrette un peu que ses débuts d'auteur dramatique n'aient pas eu lieu à la Comédie et que ce ne soit pas sur les sollicitations de quelqu'un de cette maison qu'il se soit dirigé vers la scène. Il n'importe, il y est à présent, et il est bien certain qu'après cet heureux essai il ne tardera pas à prendre une des premières places parmi ceux que je voudrais qu'on appelât, en fort bonne part, les fournisseurs de la Maison. Nous attendrons qu'il le soit en effet pour étudier comme elle doit l'être la production théâtrale de ce remarquable écrivain. Non pas que *Le Chevalier Canepin* ne mérite d'être considéré avec attention. On a la surprise et l'agrément de voir, si l'on veut, dans ses proportions réduites une sorte d'abrégé des caractères de M. Duvernois. Ses personnages appartiennent aux petits milieux qu'il peignit toujours avec une prédilection avouée. Ils sont à la fois humbles et vagues. Que sont-ils au juste? Est-ce des bohèmes ou de petits employés? Je ne le saurais dire. L'un d'eux donne l'impression d'un représentant de commerce qui ne touche pas ses commissions avec une parfaite régularité et qui serait bien capable d'adopter sans effort une activité différente. L'autre est un aliéné, mais on ne sait pas quel pouvait être son état avant qu'il fût interné dans l'asile dont il est échappé. Quant à la femme que l'on voit entre ces deux hommes, c'est une de ces créatures incertaines faites pour que les événements les ballottent sans qu'elles leur opposent aucune résistance. Henri Duvernois en a dépeint plus d'une de cette sorte et, selon que le destin leur fut plus ou moins favorable, elles connurent la haute prospérité ou le plus triste abaissement. On en a vu parvenir à l'une ou à l'autre de ces fins dans les diverses parties de l'œuvre de notre auteur, dont il est bien remarquable que tant de traits se trouvent rassemblés dans ce petit ouvrage en un seul acte.

§

La Comédie-Française est un des rares endroits où l'on joue des pièces en un acte. Il faut lui en être reconnaissant. L'acte unique peut être le cadre d'ouvrages admirables et le

répertoire des pièces de cette sorte, si quelqu'un se mêlait de le dresser (à supposer qu'il n'existe point), constituerait un fort gros volume. Depuis *les Précieuses Ridicules* jusqu'au *Supplément au voyage de Cook*, on en citerait, au hasard de la mémoire, un nombre respectable. *L'Epreuve*, de Marivaux, la *Gageure imprévue* de Sedaine. Les meilleures époques en ont fourni. Le théâtre romantique fait voir *Un Caprice*, de Musset, et *l'Occasion*, de Mérimée. Le Parnasse nous a laissé *le Passant*, et, dans l'époque qui vint aussitôt après, Dumas fils parvint à bouleverser toute la société parisienne avec une pièce en un acte : *la Visite de noces*. Cet ouvrage eut une longue célébrité. Je l'ai encore vu par Bartet et par Le Bargy. Il portait une de ses célèbres redingotes d'une nuance recherchée, parme ou châtain-clair, tandis qu'elle était vêtue d'un déshabillé de chantilly noir sur un dessous de satin blanc. C'était une bien drôle d'histoire. On l'a écoutée sérieusement, et aujourd'hui les élèves du Conservatoire ne songent même plus à en choisir une scène pour morceau de concours. Ce qui ne prouve rien contre la pièce en un acte, à supposer que cela prouve quelque chose contre Dumas fils.

Les principales pièces de Courteline sont en un acte. Celles de Jules Renard aussi. On ne voit pas où un auteur qui les vaudrait aujourd'hui parviendrait à se manifester avant la célébrité puisque la Comédie-Française n'accueille que les réputations mûrement consacrées. Evidemment, il y a le Grand Guignol, mais enfin le Grand Guignol n'est que le Grand Guignol. Il y a aussi les galas de la pièce en un acte, où, jusqu'à présent, peu d'ouvrages impérissables ont vu le jour. Notre époque ne favorise donc pas cette forme d'art, dont relèvent tant de plaisantes inventions de Labiche, de Meilhac-Halévy, sans compter les admirables farces de Feydeau, *Feu la Mère de Madame* et *On purge bébé*, dont on espère bien un jour revoir l'une au moins chez Molière lui-même.

D'où vient donc cet effacement d'un genre? Peut-être du fait que le théâtre de société n'a plus beaucoup de vigueur. D'abord parce qu'il n'y a plus guère de société; ensuite parce que, dans ce qu'il en reste, on s'amuse à autre chose qu'à donner la comédie. Il n'y a plus beaucoup de comédiens

amateurs, moins encore de maîtres de maison qui offrent à leurs invités des représentations privées. Tandis qu'on ne saurait compter les salons où Réjane joua *Lolotte,* ou bien Granier *Gros Chagrin.* Cela correspondait à d'autres mœurs, à un autre agencement de la vie.

§

Dans les conditions actuelles, où donc s'abriterait la pièce en un acte, si la Comédie-Française ne lui offrait quelquefois un refuge? On aimerait qu'elle épurât un peu la collection qu'elle en conserve. Elle l'a déjà fait quelque peu et l'on n'y trouve plus l'*Amiral* ni le *Bonhomme Jadis;* cependant on voit encore trop dans cet ensemble de *Diner de Pierrot,* de *Baiser* et même de *Gringoire.* Mais ne choisissons pas, pour lui chercher chicane à ce propos, le jour où elle nous offre précisément un acte de Duvernois.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

L. Cuénot : *L'Espèce;* Encyclopédie scientifique, G. Doin. — H. Colin : *Chimisme et hybridation chez les Végétaux,* Revue générale des Sciences, décembre 1935. — Paule Lelu : *les Parentés chimiques des êtres vivants;* Exposés de Physiologie, Actualités scientifiques, Hermann.

Il y a trop peu de biologistes en France; le professeur Cuénot, de Nancy, compte parmi les meilleurs; c'est en même temps un excellent zoologiste, auteur de travaux de faunistique. Ses livres sont des exposés très documentés et originaux. *La Genèse des espèces animales* est déjà à la 3e édition. *L'Adaptation* a soulevé des controverses intéressantes dont j'ai parlé ici. Nul n'était plus compétent que lui pour traiter la question de **l'Espèce.**

Il est bien difficile de donner une définition de l'espèce. On a invoqué des critères morphologiques, cytologiques, physiologiques, chimiques, sérologiques. Dans la notion d'espèce, quelque chose est supérieur à la forme, variable suivant le sexe, les saisons : c'est le *lien familial.*

Appartiennent à la même espèce les individus, plus ou moins semblables entre eux, qui sont reliés par leur interfécondité dans l'espace et dans le temps.

M. Cuénot, en généticien, attache une grande importance aux critères cytologiques, aux *chromosomes* du noyau cellulaire, porteurs des *gènes,* lesquels engendrent les caractères héréditaires. Chaque espèce animale ou végétale est caractérisée par un nombre défini et un assortiment particulier de chromosomes, longs, courts, courbes, etc. Ceux-ci sont en quelque sorte de petits personnages aux physionomies variées; dans chaque noyau cellulaire d'une espèce donnée, on retrouve le même assortiment de personnages. Rappelons que, chez toute espèce, le nombre caractéristique des chromosomes est toujours moitié moindre dans les cellules reproductrices que dans toutes les autres cellules du corps; s'il est par exemple 24 dans ces dernières, il ne sera que 12, « haploïde », dans les ovules et spermatozoïdes; après la rencontre de ceux-ci, le nombre 24, « diploïde », se trouve reconstitué. Il arrive quelquefois, pour des raisons que les généticiens savent préciser, qu'au lieu du double on a un multiple de 12 : la « garniture chromosomiale » est alors triploïde (36), quadriploïde (48), polyploïde...

En partant des formules chromosomiales, M. Cuénot retrace rapidement une série de « monographies d'espèces » : les Saules, les Pensées, les Blés..., les Escargots, les Notonectes, les Lézards, les Faisans, etc. La plus curieuse est celle des Roses. Le genre *Rosa* compte plus d'un millier d'espèces et de variétés, et est très répandu dans l'hémisphère Nord, de la région équatoriale jusqu'au delà du cercle arctique. Son polymorphisme est extrême : il y a une Rose géante qui grimpe aux arbres des forêts birmanes et des formes naines dans la tundra polaire. Leur évolution chromosomique est remarquable. Toutes les formes actuelles auraient pour point de départ 5 grandes *espèces basilaires,* à 7 chromosomes dans les cellules haploïdes; on les désigne conventionnellement par les lettres AA, BB, CC, DD, EE. Elles sont *discontinues :* elles n'ont pas le même habitat, ni les mêmes exigences écologiques; il est rare que deux d'entre elles viennent en contact; il n'y a pas entre elles de formes de transition; expérimentalement, elles sont plus ou moins interstériles. De ces espèces, sont dérivées des formes triploïdes AAA, tétraploïdes AAAA (telle est la Gloire de Dijon), mais ces formes

horticoles ne sont pas viables à l'état sauvage. Il s'est créé aussi des espèces viables polyploïdes par combinaison de lots différents de chromosomes et de gènes, telles que AACC, BBCC, AABBEE, AABDE, BBACDE... L'hybridation qui leur a donné naissance se serait faite, tantôt au tertiaire, tantôt au quaternaire, lorsque les glaciers refoulant les polyploïdes nordiques amenèrent ceux-ci au contact des sous-espèces méridionales diploïdes.

Pendant très longtemps, une critique très gênante fut opposée à l'évolutionnisme; on était bien forcé de reconnaître que jamais l'Homme n'avait vu apparaître sous ses yeux une espèce nouvelle et autonome, capable de tenir une place dans la Nature, à côté des vieilles espèces; sa puissance créatrice ne dépassait pas la race chez les animaux domestiques et les plantes cultivées. Mais récemment un progrès considérable a été réalisé; non seulement l'Homme a vu se former sous son contrôle des espèces stables, rigoureusement comparables aux espèces linnéennes, mais, retrouvant un des procédés de la Nature, il a pu effectuer la synthèse de plusieurs formes sauvages.

M. Cuénot emploie le mot *création :* l'Homme aurait réellement créé des espèces nouvelles qui n'existaient pas avant lui. M. Cuénot cite le cas du Chou-Radis, parle de la « synthèse » du *Nicotiana tabacum.* En général, les hybrides diploïdes se montrent inféconds : c'est classique. Mais il peut arriver que l'expulsion de la moitié des chromosomes par les éléments sexuels avant la rencontre de ceux-ci ne se produise pas, et on obtient alors des hybrides tétraploïdes, tels que *Raphanus brassica* (entre Radis et Chou), où les deux stocks complets de chromosomes, paternels et maternels, subsistent et font bon ménage : un nouvelle espèce, stable, se trouve créée. M. Cuénot analyse une foule de cas à ce sujet.

On aurait aimé que l'auteur dégage plus clairement quelques règles générales de la « naissance des espèces ». Toutes les espèces naturelles se sont-elles formées par des combinaisons hétérogènes de chromosomes? Nous étions plus d'un à penser qu'il serait possible de modifier la composition chimique des gènes en faisant agir certains facteurs physiques ou chimiques, et d'obtenir ainsi des mutations héréditaires. Mais M. Cuénot n'envisage guère le problème des espèces du

point de vue chimique. Il reconnaît cependant que l'*Eucalyptus dives* d'Australie, espèce bien caractérisée, se divise en races, A,B,C, qui diffèrent entre elles par leur teneur en pipéritone et en diverses terpènes.

Mais le livre de M. Cuénot est si riche en faits! A noter encore des considérations intéressantes sur la « fin des espèces ». L'espèce a une durée limitée : il n'existe plus aujourd'hui une seule espèce du paléozoïque et du mézozoïque, ni même du paléocène. Il y aurait dans l'espèce quelque chose qui limite sa durée.

Dans un article récent de la *Revue générale des Sciences*, **Chimisme et hybridation chez les Végétaux,** l'abbé Collin montre l'importance des différences chimiques entre les espèces. Les plantes diffèrent par la diversité des produits qu'elles élaborent, par les alcaloïdes, les glucosides, les tannins, les essences, les matières grasses, les hydrates de carbone. Tous ces corps peuvent être des indices d'une disparité chimique; mais certains seuls s'opposent à l'hybridation. Ainsi l'*Iris pseudacorus,* riche en tannin, et l'*Iris versicolor,* qui en est dépourvu, donnent des hybrides. Mais les hydrates de carbone constituent une barrière autrement difficile à franchir. Chez les Iris, les Scilles, il n'y a pas d'hybrides entre espèces à réserves hydrocarbonées différentes. Il y a également incompatibilité entre deux espèces d'Hélianthes : le Soleil, qui ne produit pas d'inuline, et le Topinambour, qui en fabrique.

Dans une curieuse brochure des *Actualités Scientifiques,* Mlle Paule Lelu, de Strasbourg, discute la question des **Parentés chimiques des êtres vivants.** Récemment, un jeune savant anglais, Needham, a attiré l'attention sur le mouvement qui se dessine en Biochimie comparée, et qui est susceptible d'apporter un appui aux discussions évolutionnistes, et en particulier à la solution du problème de l'origine des Vertébrés.

Dans la contraction du muscle, un des constituants chimiques, le phosphagène, jouerait un rôle très important; or, ce phosphagène, c'est de la phosphocréatine chez les Vertébrés, et de la phosphoarginine chez les Invertébrés. Toute-

fois, chez les Balanoglosses, chez certains Echinodermes on trouve à la fois ces deux composés différents; on soupçonnait déjà que ces Invertébrés aberrants se rapprochaient de la souche ancestrale des Vertébrés.

On a beaucoup discuté également sur la parenté des Ascidies, animaux marins fixés, profondément dégradés, qui ont la forme d'un sac, mais dont les larves rappellent vaguement des têtards de Grenouille. Or, l'extrait d'une thyroïde de n'importe quel Vertébré a la propriété d'accélérer aussi bien les métamorphoses des Batraciens que les métamorphoses des Ascidies. De plus, l'extrait de la « glande neurale » des Ascidies contient les mêmes principes actifs que l'hypophyse postérieure des Vertébrés, et en particulier une substance susceptible de provoquer de vigoureuses contractions de l'utérus chez les Mammifères. En un mot, d'une part les Ascidies sont sensibles aux hormones des Vertébrés, et d'autre part les Mammifères réagissent vis-à-vis des hormones des Ascidies. On pourrait en conclure que les Ascidies sont à considérer, non pas comme des Invertébrés, mais plutôt comme des Vertébrés inférieurs, dégradés.

Fait curieux : les substances nucléiniques, celles qui constituent le noyau de la cellule, ont à peu près la même composition chez tous les êtres, animaux ou végétaux. Les uns et les autres contiennent un même acide nucléinique comportant un sucre en C^5; une seule différence à noter : ce pentose est, chez les végétaux, une substance réduite.

Le fait de la constance chimique des noyaux ne paraît pas facilement conciliable avec celui examiné plus haut où les chromosomes sont le support de divers caractères héréditaires.

Needham pense qu'un jour viendra où nous serons capables de « classer le monde des animaux vivants en un système physico-chimique intelligible, aussi satisfaisant que la classification périodique des éléments ». Beau rêve, en vérité!

GEORGES BOHN.

ANTHROPOLOGIE

Félix Regnault : *Classification des Sciences anthropologiques,* Paris, Nourry, 8°.

Périodiquement, quelqu'un se trouve qui veut classer les **Sciences anthropologiques**, disons de l'Homme; car si les sciences de la Nature sont classées, les nôtres, paraît-il, ne le sont pas. Je vous dirai plus loin pourquoi. J'avais appris le système de Broca et de Topinard; Manouvrier en a fait un autre ensuite, et comme il était mon professeur, bien sûr, j'ai dû le trouver meilleur; ensuite j'ai dû apprendre des classements belge (sur base décimale; abandonné); allemand; suisse (Martin, de Zurich); plus récemment George Montandon a tout remanié; et si je parle ici de cet article déjà un peu ancien (il est de 1931) de Félix Regnault, c'est surtout pour répondre à un lecteur du *Mercure de France* qui paraît perdre la tête dans toutes ces complications verbales.

L'intérêt de la brochure est de rappeler le système terminologique inventé par Ampère au moyen des suffixes *graphie* (description), *logie* (généralisation), *technie* (procédés mécaniques d'observation), *génie* (étude de l'origine) et *gnosie* (qui équivaut à *sophie,* ou interprétation générale des faits de la science choisie).

Ajoutez ces suffixes à *Anthropo* (Homme) ou à *Ethno* (peuple), et vous avez une série dont quelques termes seulement sont d'un usage courant; l'ethnogénie par exemple se fait, mais classée dans l'ethnographie, ou l'ethnologie, ou la sociologie. Celle-ci aussi a subi un sort pareil; et bien malin celui qui me dira ce qui appartient, ou n'appartient pas, à la sociologie; mais Le Chatelier s'était rendu ridicule, un moment, en inventant la *sociographie* musulmane. Je ne verrais pas d'inconvénient à parler de *sociogénie,* ou étude des formes primitives et originelles de la vie en société; en ce sens Durckheim à diverses reprises, et les Freudistes, ont été des sociogènes. Un *sociognose* ou *sociosophe* serait aussi le bienvenu.

Même système possible encore avec des suffixes à *Psycho.* Dans les laboratoires, en appliquant par exemple le système des tests, on fait évidemment de la *psychotechnie;* mais une *psychogénie* est-elle possible? Elle déborderait sur d'autres

sciences; car il y faudrait non seulement une étude des formes primitives des réactions mentales, pendant la première enfance par exemple, mais un recours à l'anatomie, la physiologie, la pathologie et plus spécialement à l'embryogénie et à la neurologie, donc encore à l'histologie... et ainsi de suite.

Mais c'est surtout avec l'Anthropologie au sens large que la terminologie s'embrouille. Dans cette revue, je me suis toujours contenté de distinguer deux grandes sections, l'Homme physique et l'Homme mental; il m'a été égal de nommer ethnographie ce que d'autres nomment ethnologie; et anthropologie ce que d'autres préfèrent nommer somatologie. Dans la pratique, en vue d'un examen si vous voulez, pourtant, ces distinctions sont importantes; et plus encore quand on commence l'une ou l'autre de ces sciences. C'est plus tard seulement, quand on s'est rendu maître des tenants et aboutissants, des irradiations en tous sens, des parallélismes, convergences, dichotomies, poussées en avant, retours en arrière et autres complications normales ou anormales, qu'on rejette les étiquettes précises et qu'on se meut dans la multiplicité des faits sans jamais perdre pied.

A prendre tous ces termes grecs au sens précis et limité, il est évident que la médecine n'est que de l'*anthropotechnie* et l'art vétérinaire de la *zootechnie;* et que la politique peut être dénommée aussi *anthropotechnie* quand elle agit sur l'individu, mais *sociotechnie* quand elle agit sur les masses. Mais si nous intercalons ici la série sur *ethno,* nous sommes de nouveau embarrassés; car George Montandon, qui dans cette direction avance parallèlement à Shirokogorof, toujours en Chine, veut faire de l'*ethnie* une unité spéciale, qui ne serait ni la tribu, ni la société en général, mais quelque chose qui engloberait les diverses formes d'organisation humaines. Je n'ai jamais bien compris de la part de ces auteurs le besoin de reprendre le terme grec dans un sens nouveau et d'éliminer la série *socio-,* qui suffit au grand public et même au savant le plus spécialisé.

Plus nos sciences avancent, moins nous distinguons des sauvages et des civilisés; plus nous constatons des adaptations collectives à des nécessités perpétuelles. Etant bien

entendu que je ne transpose pas notre éthique supérieure à l'appréciation des données locales. Nous avons acquis la notion de cruauté envers les animaux; mais dans les civilisations où cette notion n'existe pas, un homme qui maltraite un animal n'est pas cruel. Et ainsi de suite pour toutes les évaluations, qui ne peuvent être que relatives. Il y a des pays où l'adultère est un crime magico-religieux; chez nous, c'est une rupture de contrat. Il est évident que le châtiment change de valeur selon le concept; la mise à mort de la femme adultère dans le premier cas n'est pas une cruauté, ni une barbarie.

Les termes, quand il s'agit de l'humanité, et en général de la vie, sont fluides et de contenu incessamment variable. Ce que je reproche à toutes ces classifications et à l'intercalation de termes nouveaux ou renouvelés comme *ethnie,* enfin aux combinaisons comme ethno-sociologie ou anthropo-géographie, c'est qu'ils peuvent bien avoir un sens précis pour leurs inventeurs mais qu'à l'usage, de nos jours en quelques décades à peine, leur sens interne se modifie, s'élargit ou parfois se rétrécit.

On ne doit pas oublier, en outre, que le grec ne s'apprend plus comme autrefois et que le grand public instruit ne se donne pas la peine d'aller chercher ce que signifient *psycho, ethno, socio, anthropo,* et ainsi de suite. Si les savants ne travaillent que pour eux-mêmes, aucun mal. Mais je suis de ceux qui considèrent que, dans la civilisation générale, le savant doit travailler pour la société, diffuser ses acquisitions, les rendre utiles si possible. Et que les sciences de l'Homme doivent contribuer à éliminer des préjugés, des incompréhensions, par suite les haines individuelles et collectives, les entêtements absurdes, et les massacres. Depuis trente ans que j'écris ici, pourtant, j'ai dû constater que cette action du savant sur les masses reste faible.

Mais elle serait nulle, absolument, s'il compliquait par une terminologie aride les données que lui fournit l'étude de l'Homme comme individu ou comme être social. De plus, ces classements sont contraires à la nature même des choses étudiées. Félix Regnault déclare que « la bioanthropologie ne devrait avoir pour le naturaliste pas plus d'importance que

l'étude de toute autre espèce de mammifères». Que voilà donc une élégante solution du problème! Que le naturaliste le veuille ou non, le mammifère Homme est d'une autre catégorie en ce qu'il réagit sur la nature, y compris les autres mammifères. Et le naturaliste lui-même, étant homme, réagit sur sa propre science et sur les effets de sa science. Mais le fait curieux est qu'ayant ajouté le préfixe *bio* à *anthropologie,* Regnault n'ait pas vu que tout le reste de son classement, y compris ceux des autres anthropologistes et ethnographes, ethnogènes, ethnosophes, etc., ne vaudra jamais rien par rapport à la réalité tangible.

Ici vient l'explication promise ci-dessus. Toutes les sciences de l'Homme sont essentiellement des sciences biologiques, des sciences de la vie, de ses formes, de ses variations, de ses effets. Autrement dit, ce sont des sciences du mouvement, ce qui implique des sciences du rythme. C'est une réaction contre le point de vue historique du siècle dernier, qui ne classait les phénomènes humains que par rapport au temps; et c'est une réaction contre les géographes, même contre ceux dits anthropogéographes, qui ne classent que par rapport à l'espace.

Le caractère des phénomènes vitaux, ou biologiques, est de ne pas se limiter strictement, de rentrer les uns dans les autres; parfois on peut distinguer des séries connexes, mais le plus souvent se constatent des séries disconnexes. La société sous ses diverses formes, la magie-religion, l'art, et chacun des arts, sont des phénomènes biologiques; leur apparence diffère, mais la peinture est de la musique; un groupement en vaut un autre; la puissance magique est identique à la puissance religieuse; une éthique se modifie sans cesse; les langues évoluent sans arrêt; la mode n'est jamais fixe; les termes de race, de tribu, de clan, de nation, de peuple, de gouvernement, d'Etat, n'ont aucun contenu stable; les partis et en général tous les groupements secondaires ou spéciaux, sont des choses différentes sous la même étiquette ou des choses identiques sous des étiquettes différentes. Et ainsi de suite.

Autrement dit enfin : si on se place, comme je l'ai toujours fait ici, au point de vue biologique, et non pas aux points

de vue éthique, politique, historique ou géographique, les sciences de l'Homme sont à étudier et à interpréter avec les méthodes des biologistes. Dans ces conditions, les classements adoptés jusqu'ici sont tous fautifs ou insuffisants; il serait vain de réduire en tableaux ou en graphiques des faits qui disparaissent au moment même de l'observation, puisqu'ils sont vivants. A. VAN GENNEP.

CHRONIQUE DES MŒURS

Auriant : *Les Lionnes du Second Empire* (Collection Les Vies parallèles publiée sous la direction de J. Lucas-Dubreton), Gallimard.

Les Lionnes du Second Empire, dont Auriant nous chante la gloire à crinière rayonnante, sont exactement de la toute fin du second Empire, ce qui leur a permis de bondir et rugir assez avant dans la troisième République; elles sont donc à cheval sur les deux régimes, une jambe sur l'Empire, une jambe sur la République, ce qui réhabilite à notre imagination, d'une façon imprévue, le Quatre Septembre!

Ah! cette fin du second Empire, quel merveilleux soleil couchant, aussi splendide en vérité que celui de l'ancien régime sous le comte de Calonne! L'Exposition universelle de 1867, tous les souverains d'Europe venant faire leur cour à Napoléon III, et celui-ci les recevant avec cette grâce suprême qu'aucun de nos souverains n'avait eue depuis Louis XIV en la fleur de sa jeunesse..., je m'en souviens! je m'en souviens! Tout au moins, car j'avais alors trois ans et demi, sous la forme d'une magnifique boîte de soldats de plomb que mes parents me rapportèrent et dont je m'amusai longtemps avec mon grand frère. Mon père avait vu l'Empereur et je ne sais pourquoi ce mot : l'Empereur, évoquait pour moi (ce qu'on est bête quand on est gosse!) l'image d'un portier d'hôtel à casquette galonnée, soubresautant sur le marchepied d'un omnibus filant au grand galop vers la gare! Mais, de mois en mois, ma petite cervelle travaillait et je finissais par voir assez bien, tant j'en entendais parler, cette merveilleuse Exposition avec ses jardins, ses pavillons, et dans la Section de Prusse ce monstrueux canon Krupp dont mon père avait été épouvanté, et les cérémonies de grand gala, les souverains, les cent gardes aux cuirasses

étincelantes, immobiles comme des statues sur les marches de l'escalier d'honneur. Il n'y a que les lionnes dont mon père ne m'avait rien dit. Heureusement, Auriant, aujourd'hui, comble la lacune. Tout le monde voudra lire son livre, surtout ceux qui ont dans leur cœur un dompteur qui sommeille. Debout contre la cage, les lionnes!

Blanche d'Antigny, Hortense Schneider, Léontine Massin, Marie Colombier, Louise Valtesse de la Bigne, quel bel escadron d'Amazones partant à la conquête de la Toison d'or! De même que les héros se fraient leur chemin à la pointe de l'épée, ces héroïnes se frayaient le leur, suivant le mot de d'Aurevilly, à la pointe de leurs diamants. C'est que glaives et diamants sont armes nobles, perçantes et coupantes, et que gentilshommes et gentilles femmes doivent laisser aux roturiers les armes contondantes, fléaux et gourdins; de belles lionnes à poil fauve s'exposer à des instruments contondants, quel sacrilège!

Ah! pourquoi ces dames, sur leurs vieux jours qui parfois tant se prolongèrent (l'une d'elles, Hortense Schneider, a vécu jusqu'après l'armistice) n'ont-elles pas écrit des mémoires mais alors authentiques (car quand des livres paraissent signés d'elles, ce n'est pas elles qui ont tenu la plume, chaque chose en son temps) disant leurs impressions comparées sur ce beau dernier lustre du second Empire et sur les lustres moroses aux bougies clignotantes qui suivirent, ce seraient de précieux documents humains et qui permettraient de résoudre un petit problème historique : quand le second Empire a-t-il fini? Car il n'y a que les chronologues, sotte espèce, qui le font finir au 4 septembre; en réalité ce temps brillant s'est prolongé jusqu'à la victoire électorale des 363 qui envoya promener les hommes de l'Ordre moral pour les remplacer par ceux de l'Ordre sans doute immoral, et alors, à cette immoralité des panamistes et wilsonistes, combien est préférable celle des Blanche d'Antigny et des Hortense Schneider qui ne faisait de mal à personne et même faisait du bien à beaucoup! En réalité, l'aimable état d'esprit, un peu cocardier et boulevardier, mettons frivole, du second Empire, a duré même après la chute de l'Empereur et de l'Impératrice, même après la disparition des Tuileries

dans les infectes flammes communardes puant le pétrole, même après l'éparpillement des élégants habitués de Compiègne; il s'est prolongé pendant les présidences de Thiers et de Mac-Mahon et c'est peut-être alors qu'il a porté ses fruits les plus savoureux, *la Fille de Madame Angot* par exemple, pour ne parler que du domaine de l'opérette, et en d'autres domaines plus héroïques, quelle différence entre l'admirable confiance des combattants de 1870 malgré la défaite, et la lamentable désespérance de ceux de 1914-1918, malgré la victoire! Ah! si ce splendide état d'esprit avait pu durer jusqu'à la Grande Guerre, jusqu'à aujourd'hui, quelle ne serait pas la gloire de la France!

Mais voilà de bien graves réflexions à propos de nos lionnes à poil fauve ou pas fauve. Ces dames ne s'éparpillaient pas si loin, elles étaient concentriques et leur guerre à elles était la « guerre aux lapins »! car telle fut la devise de Blanche d'Antigny, laquelle, ayant le sommeil un peu lourd, avait la précaution, nous révèle Auriant, de coudre sa chemise à celle de son compagnon de lit! Et comme ce simple détail rend sympathique tout ce demi-monde! Des dames qui se contentent d'une précaution aussi ingénue, et des galants qui ne s'avisent d'aucun moyen de tourner une difficulté aussi simplette! Je me demande quel est le gars du milieu d'aujourd'hui qui, au petit matin, ne laisserait pas Blanche d'Antigny se réveiller toute seule avec ses deux chemises bien cousues dans la main.

SAINT-ALBAN.

LES REVUES

Les Marges : notes sur Mallarmé, d'Edmond Bonniot (étudiant en droit avant de l'être en médecine) présentées par M. Henry Charpentier. — *La Révolution prolétarienne, La Vie, Revue des Deux Mondes, La Nouvelle Revue Française :* l'adieu d'écrivains français à Rudyard Kipling. — Mémento.

« Mardis soir, rue de Rome », tel est le titre choisi par M. Henry Charpentier pour évoquer, dans **Les Marges** (10 janvier), le fameux accueil de Stéphane Mallarmé à ses amis, à ses disciples, enfin à une jeunesse en mal de découvrir l'expression de son âme et qui venait à lui sur la foi de quelques poèmes lus dans les revues littéraires d'avant-garde, certains

aussi pour ne savoir d'eux et de leur auteur que le témoignage écrit de Verlaine dans ses *Poètes maudits*. Celui-ci, on en aimait sans réserve la poésie musicale, si humaine et mystique, mais on ne pouvait sans dégoût approcher l'homme et son entourage vraiment aggloméré de bassesses. Au contraire, auprès de Mallarmé qui appliquait à recevoir la plus courtoise dignité, on trouvait un exemple de vie droite et discrète en piédestal au théoricien d'une esthétique toute fondée sur les subtilités de l'intelligence.

Le charmeur survit autant que survivent ses vers et ses proses, par la fidélité du souvenir de ceux qui en décrivirent les manières, le ton, et en ont rapporté l'enseignement.

Il existe heureusement, — écrit M. H. Charpentier — dans chaque génération quelques jeunes gens qui, autour de la vingtième année, refusent de se soumettre au temps. Ils connaissent la valeur du rêve et des saisons muettes. Ceux qui se vendent à l'heure ou à la ligne les appellent des paresseux. Par un favorable concours de circonstances, ces paresseux, au cours des années 80, se trouvèrent réunis à Paris, en assez grand nombre. Ils découvrirent vite les aînés auxquels ils souhaitaient de ressembler : Villiers de l'Isle-Adam (Flaubert venait de mourir), Verlaine et Mallarmé. C'est ainsi que se formèrent deux chapelles, l'une dans les cafés de la Rive gauche, et l'autre au 89 de la rue de Rome, où le culte fut continué. Soyons rassurés en constatant, aujourd'hui, qu'il ne subsiste valables, de ce passé récent, que les œuvres issues de ces chapelles, jugées par les gloires d'alors ridicules ou sans importance.

Notre confrère annonce ensuite un projet heureux entre tous :

Au 89 rue de Rome, le mardi soir Mallarmé recevait ses amis. Nous voudrions réunir ici les souvenirs de ceux qui y allèrent, publier une petite histoire de ses réunions et en restituer l'atmosphère poétique et la tenue exemplaire, car il est hors de doute que si la littérature pure se reconstitue un jour, ce sera dans des cénacles qui ressembleront à celui-là, où les idées seront échangées sans souci du temps monnayable.

M. Henry Charpentier commence la publication de ces souvenirs par ceux de feu le docteur Bonniot qui épousa Mlle Geneviève Mallarmé et fut l'exécuteur testamentaire du poète. M. Charpentier le présente ainsi :

Un jeune étudiant en droit (qui se tourna ensuite vers la médecine) Edmond Bonniot vit un jour surgir son ami M. Gravolet, brandissant avec fièvre une petite revue : « Lis cela ! Lis cela ! qu'en penses-tu ? » Edmond Bonniot lut donc un texte de Mallarmé et fut tout de suite enthousiasmé aussi, par cette littérature qui, comme je l'ai déjà dit, requiert l'adhésion immédiate ou ne l'obtiendra jamais. Les deux jeunes gens écrivirent à l'auteur et reçurent par retour du courrier une invitation pour le mardi suivant, 27 décembre 1892.

Ils devinrent les hôtes assidus de Mallarmé et le mardi soir, lorsque Bonniot rentrait chez lui, il notait ce qu'il avait retenu des propos du Maître.

Sous la plume de Bonniot, Rodenbach « semble un peu tête de linotte » et quelqu'un désigné seulement par l'initiale M. « une autre flûte ». « Nous pouvons cependant faire parler le Maître sur le Ballet », note Bonniot. On voit qu'il s'attribue une importance, et à son ami : ils font choix du sujet de conversation pour Mallarmé. Ce qui suit rappelle assez le timbre de la voix du poète :

Il nous conte l'anecdote d'un homme qui, lorsqu'il avait une idée, se collait un pain à cacheter sur le front. Tout alors dans la maison, femme, enfants, domestiques, devaient faire silence. Moi, dit-il en se touchant le front du doigt, j'ai toujours une danseuse là, puis, très en verve, il nous tient sous le charme, développant et commentant son article Ballet. La danseuse un flocon de neige, un rien étranger, crée elle-même son décor et sa signification : elle doit tout faire, excepté danser. L'artiste qui personnifiait cet art, déchu après elle avec l'intrusion des danseuses italiennes, fut la Guimard. A ce propos, il nous conte son enthousiasme pour les siècles Louis XIV et Louis XV et se sent, pour cela seul, fier d'être d'un pays qui a produit un tel effort d'art.

Le 17 janvier 1893, trois visiteurs seulement viennent à Mallarmé. L'étudiant en droit Bonniot note :

Délicieuse soirée. Nous ne sommes que trois chez le Maître et il a été si ouvert, si intime ! Il nous a donné la primeur d'un sonnet et d'un fragment d'article. Il s'agissait des récentes polémiques qui ont accompagné la mort de l'abbé Bouland. Le Maître y développe cette idée que le littérateur ne connaît d'autre formule magique que la magie des mots. Il nous entraîne peu à peu

dans les arcanes de sa pensée, nous confiant que lorsqu'il se sent fatigué de lire, il lui suffit de fixer quelque temps les objets pour que s'en dégage le signe pur. Cet objet, dit-il, je le lis. Cette faculté, sorte de condensation en un seul de ce qui manque à maints autres, suffit à absorber l'existence d'un homme, et pour prix du service rendu, les contemporains devraient lui donner la vie en échange. On peut, par la série des rapports et l'harmonie de l'Univers, constituer une sorte de corps de doctrine rien qu'avec des mots et faire de la *littérature* comme une *théologie.*

De la même plume, voici un document anecdotique fixé à la même date :

Il a la sensation, quand il sort de sa classe, que les mères des enfants lui en veulent de ce qu'il ne donne pas à leur progéniture et, à ce sujet, il nous conte cette anecdote :

A la fin de la classe, un jour, un enfant, le fils du cirque Fernando, s'approche de lui et, lui poussant le coude d'un petit air d'intelligence, il commence: M'sieu, maman m'a parlé de vous. — Ah ! — M'sieu, elle m'a dit ce que vous faisiez. — Vraiment ! — Mais oui, vous savez bien, le soir ? — Comment cela ? — Mais oui, M'sieu je voudrais bien un jour aller vous entendre chanter au concert des décadents.

Et voilà, ajoute le Maître, le symbole de ce que l'on produit sur la foule. On est une espèce de pitre.

Ceci est du 31 janvier 1893 :

A propos de ponctuation, le Maître trouve les trois points canailles... Il en fait toujours supprimer un au typographe. Il se sert du point d'exclamation pour relever une phrase en son cours. Dujardin, lors de la *Revue Indépendante,* en ayant été étonné, il lui envoya ces deux vers :

Ce point, Dujardin, on le met
Afin d'imiter un plumet.

Il trouve le point d'interrogation inharmonique et le tiret non typographique.

§

La Révolution prolétarienne (25 janvier) contient un excellent article signé Romagne, sur Rudyard Kipling :

Kipling a aimé passionnément la vie, l'effort, la lutte et le travail de l'homme. Il a rompu nettement, carrément avec la littérature de salon platement sentimentale et avec toutes les histoires des coupeurs de cheveux en quatre à l'infini. Mais ne croyez pas que la

profondeur lui manque. Observateur prodigieux, il est allé bien plus loin dans la connaissance des sentiments et du cœur de l'homme, que les analystes les plus maladifs, les plus tarabiscotés, et personne n'a pénétré aussi bien les profondeurs ténébreuses de l'âme des races de couleur.

Evidemment, il n'a pas énormément de sympathie pour la suffisance hautaine et la fatuité des intellectuels. Il n'aime pas les oisifs et n'a que mépris pour ceux qui ne savent que jouir de leur « sale galette ». Il n'a de l'adoration et de l'admiration que pour le travail, pour l'activité de l'homme, pour le courage sous toutes ses formes, le courage obstiné, même sans espoir, qui arrive à vaincre la résistance aveugle et la malignité déconcertante des choses, et cela quel que soit l'échelon où l'homme se trouve placé : mécanicien, chauffeur, constructeur, mineur, poseur de rails, soldat, matelot. On sent que, de sentiment, il préfère les humbles et qu'il a plus de foi dans leur amitié que dans l'amitié des grands qui vous laissent périr misérablement. Son humour est mordant et son ironie féroce pour les chefs plus ou moins à la hauteur de leur tâche, pour la chinoiserie et l'incompréhension des administrations, pour l'ineptie des ronds-de-cuir, des militaires responsables; il a horreur de la bêtise comme de l'homme qui vit uniquement dans les livres, il cingle les bigots, mais il est plein de respect pour le vrai sentiment religieux et pour ceux des représentants de la religion qui sont toujours prêts à secourir et qui réalisent parfois le miracle de donner plus qu'ils n'ont reçu.

On aurait tort de s'imaginer qu'on connaît Kipling suffisamment parce qu'on a lu Le Livre de la Jungle. Il y a plus que cela et du meilleur et du solide. Kipling est un auteur que tout le monde peut aborder sans crainte d'ennui; il est dépourvu de toute allusion pédante, il est la leçon la plus pratique, la plus noble et la plus sûrement écrite de notre temps. Avec un style vif, entraînant, un sens profond du comique, il fait vivre les êtres par leurs traits essentiels; il les monte en relief sans jamais s'étendre ni s'appesentir, comme d'un seul coup de crayon et sans jamais s'écarter de la réalité. Car son œuvre est d'une vérité saisissante, brutale parfois. Il dépouille, il met implacablement à nu. Quelques réalistes lui reprochent une sécheresse puritaine qu'à mon avis il n'a pas et qui lui ferait passer sous silence certaines mœurs, certains détails scabreux. Il ne faut pas chercher chez lui des scènes charnelles. Il n'y en a pas. Son œuvre est probe et saine. Il a su être vrai sans cela.

Bien des choses pourront étonner chez lui. Mais il ne faut pas perdre de vue que Kipling est Anglais et que, lorsqu'il parle de

soldats, il a toujours en vue le soldat de métier, celui qui a accepté sans contrainte la discipline militaire.

Rudyard Kipling fut aussi un très grand poète, et comme sa poésie est toute dans la force et la grandeur de sa pensée plutôt que dans la musique des mots et l'harmonie du rythme on retrouve dans la traduction de ses vers toute la puissance de son souffle.

M. Pierre Mille, dans **La Vie** (1er février), publie un « Hommage à Kipling » où l'on trouve ces lignes finales :

Kipling à mesure qu'il avance dans sa carrière, paraît de plus en plus sympathisant à la culture française. Les deux civilisations, l'anglaise et la française, tout en étant fort différentes, lui semblent se compléter. Leur idéal de liberté individuelle les unit. Certes, ce n'est pas, entre elles, une fusion, mais quelque chose de plus qu'une alliance politique, une espèce de mariage nécessaire, probablement indissoluble.

Nul n'a jamais parlé de la France, en Angleterre même, avec plus d'estime, d'amitié, on pourrait dire de complicité dans l'intelligence et le sentiment. Comme écrivain, Kipling appartient d'abord à l'Angleterre, car il est profondément anglais, car son impérialisme rend une sonorité spécifiquement anglaise; ensuite au monde entier, comme tous les véritables génies, comme Shakespeare, comme Gœthe, Hugo et Balzac, mais, dans cette universalité, particulièrement à la France. Son entrée dans l'immortalité des morts illustres ne sera saluée nulle part avec plus de pieuse ferveur que chez nous.

A la **Revue des Deux Mondes** (1er février), c'est M. Louis Gillet qui adresse l'adieu au père de Mowgli, au poète de *The Day's Work*, au conteur ému par le sacrifice quotidien du soldat, de l'artisan, du marin.

Je lui rapportais un jour — rapporte M. Gillet — un trait que l'on m'avait cité des soirées du prince George V à Windsor : la reine tricotant, le roi demandant de vieux airs qu'il faisait tourner au gramophone ; à dix heures, le *God save the King*, et le couple royal écoutant debout, humblement, au garde à vous, *comme si ce n'était pas eux*. Kipling se montra enthousiasmé.

— Mais c'est la vérité ! Mais non, ce n'est pas « eux » : c'est quelque chose de plus haut et de plus grand qu'eux-mêmes; c'est l'Angleterre, c'est l'Empire : ils n'en sont que les premiers serviteurs... Savez-vous, ajouta-t-il, ce qui fait la force du roi George? C'est qu'il n'est pas né pour le trône : il n'était pas destiné à régner. Ce qui l'a fait ce qu'il est, ce sont ses quinze ans de mer,

ses quinze ans de service et de capitaine de vaisseau : c'est là qu'il apprit le commandement, et le discernement des hommes, et ceux sur qui on peut compter, et la patience, et les gros temps. Voilà ce qui a fait de lui le pilote de l'Angleterre, pendant la grande bourrasque. Et cela, il n'y a pas un Anglais qui ne le sache. On peut dire ce qu'on veut en Angleterre ; mais je ne conseillerai pas de parler légèrement du Roi.

Ce grand Anglais n'appartenait à aucun *club*, avait horreur de la publicité, était l'ami de Cecil Rhodes, aimait la campagne. Burne Jones était son oncle.

M. Gillet nous révèle ce détail curieux d'un goût de Kipling et ce trait de son cœur paternel déchiré :

Quand la guerre éclata, en 1914, il y avait vingt ans qu'il la voyait venir. Et depuis, presque seul, dans les illusions d'après-guerre, il restait attentif aux menaces nouvelles; il en guettait les moindres indices. Chaque été, de Marienbad, il écoutait le bruit d'épées qui montait des halliers de la forêt germanique. « Avez-vous vu, m'écrivait-il, que dans tel village on a remplacé la croix chrétienne par la croix gammée ? »

(Cet emblème scolaire, le *swastika*, pour le dire en passant, était jadis le symbole personnel de Kipling : depuis Hitler, il y avait renoncé, de dégoût.) Pour lui, lorsque tous oubliaient, il avait lieu de se souvenir. Dans le cabinet de l'écrivain, un trophée d'armes, un sabre, un fusil, les reliques d'un fils, disaient sa gloire, disaient son deuil. « Il les avait quand *ils* me l'ont tué ! » J'entends encore, chez cet être d'une telle retenue, ce cri de désespoir, le sanglot de sa voix subitement déchirée.

La **N. R. F.** (1er février) publie sur Kipling un article où M. Pierre Abraham met heureusement en relief la nouveauté de l'œuvre édifiée par l'incomparable écrivain : « Depuis Homère, nul ne s'est avisé de nous asseoir avec cette évidence tranquille, au Conseil des Dieux. » L'éloge n'est nullement outré.

Kipling, depuis les Grecs, est peut-être seul (avec Dante ?) à avoir annexé quelque chose de l'invisible. Quelque chose qui demeure définitivement acquis à l'homme, — écrit encore M. Abraham.

Ce qui est déconcertant, c'est le naturel de tout cela. Le caractère plausible des fictions qui nous sont proposées, voilà bien la magie propre de cet art. Un art qui, sans se soucier d'être ou de

n'être pas de bonne compagnie, ne s'essouffle jamais. Un artiste qui donne l'impression de conserver, en avant et en arrière de soi, tout le champ nécessaire pour y faire parcourir, si besoin est, une carrière double à ses personnages.

MÉMENTO. — *La Phalange* (15 janvier) : second fascicule consacré à la gloire générale de l'Italie et à la gloire particulière de M. Benito Mussolini.

La Proue (cahier 35 de l'an 1935) publie en deux cents pages des œuvres de « cent poètes libres ». Ceux-ci sont rassemblés derrière la houlette de M. Marcel Chabot, lequel, tout à la fin de ce gros fascicule, publie sous ce titre : « Le Maudit » un poème qui met en cause le Duce lui-même:

Mussolini
Le Maudit
qui s'assouvit
sur l'Italie
veut digérer l'Abyssinie
Qu'il en crève!

Ce n'est pas de la poésie pure, sans doute; mais le poète exprime là, en clair, un souhait radical.

La Revue de Paris (1er février) : M. René Grousset : « L'étrange croisade de Frédéric II. » — « Aux Halles », étude économique de M. A. Colling. — « L'art chinois à Londres » par M. Paul Alfassa.

L'amitié Guérinienne (octob.-décemb.) : Trois lettres inédites de Maurice de Guérin à Mme de Maistre et une d'Eugénie à son père.

Le Correspondant (20 janvier) : M. H. Bordeaux : « L'Ethiopie noire : les missionnaires. » — M. V. Giraud : « Henri Heine, juif allemand. » — « Georges Duhamel » par M. Henry Gaillard de Champris.

La Revue Universelle (1er février) : « Hommage à Kipling », par M. Constantin-Weyer, le plus authentique disciple français du grand Britannique.

Voix de Lorraine (nov.-déc.) : numéro consacré en majeure partie à l'œuvre de M. Robert Honnert.

Atlantis (février) : « L'Atlantide et les mégalithes » par M. Georges Poisson.

Revue des Sciences Politiques (oct.-décemb.) : « De Gengis-Khan à Staline » par M. le Vice-Amiral Castex. — De M. Ch. Bastide : « Notes sur les origines anglaises de notre vocabulaire politique. » — « Les Concordats de Pie XI », par Mme François Dinard.

Æsculape (janvier) : suite de « La complexion amoureuse de George Sand et de Chopin exposée par George Sand », par M. le docteur Bord. — « Eloge du Pou » par Daniel Heinsius, avec 12 illustrations.

Revue Bleue (1er février) : « L'œuvre de Henri Pirenne », par M. L. Dumont-Wilden. — Mme Marguerite d'Escola : « La survie de Barbey d'Aurevilly ». — *** : « Ambitions coloniales de l'Allemagne. »

Revue Mondiale (10 janvier) : M. de la Londe : « L'essor industriel du Japon ». — « Les destinées de l'icone russe » par M. W. P. Riabouchinski. — « L'or du Laos » par M. V. Charrin.

Dossier de l'action populaire (25 janvier) : Jaurès, la mystique en pleine rafale » par M. F. Desplanques. — « Le problème français des alcools en 1935 » par ***. — « Le réveil de la Chine », de M. A. Le Roy.

La Guiterne (janvier) : « La célébration du poète Roinard », par M. Banville d'Hostel. — « Ave Cæsar », poème de M. J. L. Auburn qui n'admire pas l'Italie d'avoir attaqué les Abyssins.

L'Ordre Nouveau (15 janvier) : MM. René Dupuis et Pierre Prévost : « L'Etat contre les patries : « l'Alsace ».

Esprit (1er février), numéro spécial : « Pour un ordre nouveau en Belgique » par divers, dont M. Robert Hennart qui montre « La Belgique aux prises avec le Congo. » — « Paul Bourget », par M. Etienne Borne.

Jeux (janvier) « Etudes » de M. Paul Rhine, qui sont des poèmes basés sur l'allitération : études en l, en v, en fa (la syllabe, pas la note de musique). L'étude en fa a pour titre : « Folie de l'anophèle » et débute ainsi :

> Aux femmes familière anophèle facile
> tu fourmilles au feu des tendres phénomènes.

Plus loin, anophèle change de genre :

> sur l'onde fabuleuse aux phantasmes de fée
> file en flèche le bel anophèle effaré.

« Effaré » qualifie exactement l'insecte. Et c'est très beau !

Cahiers du sud (janvier) : « Découverte de l'amour » par M. J. C. Odic. — « Marcel Prévost » par M. L. Pierre-Quint. — « Le scaphandrier qu'on enchanta » par Mme Gisèle Prassinos.

Les Amitiés (janvier) : « Le purgatoire blanc » par M. René Fernandat. — « Lettres de Lord Lytton à R. de Pontavice du Heussay », publiées par M. René Martineau.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Scènes de la vie de famille (*Le Journal*, 8 février). — Madame Bovary et le Cinéma (*La Dépêche de Toulouse*, 30 janvier). — *Une heure avec Eugène Delacroix* (*Les Nouvelles Littéraires*, 1er février). — Contribution au Manuel du parfait conservateur (*Le Figaro*, 6 février).

Je ne veux rien faire que voler et vivre aux dépens des autres.

C'est sur cette déclaration qu'un bandit de dix-huit ans, assassin d'un automobiliste, arrêté à Marseille, termine la lettre qu'il adressait à son père. Voilà un beau programme, et, à cent ans de *la Confession d'un enfant du siècle,* ô Musset, nous savons à quoi certains enfants du siècle XXe ont dessein d'occuper leurs jours et leurs nuits. La presse, à son ordinaire, a fait un sort à cette correspondance. On remarquera que de plus en plus les drames dont nos journaux sont si fort remplis, se limitent à des scènes de famille. Dans le même **Journal,** où la profession de foi de la petite gouape a « les honneurs de la *3* », nous lisons :

Les aveux de Langevin assassin du cheminot et amant de sa femme. Effondré sur une chaise, pleurant il répète : « C'est elle qui m'a conseillé. »

Dieu, quelle illustration, haute en couleur, de l'amour tripartite!

Tout à côté, cette information :

Roger Vernon, alias Charles Lacroix extraordinaire inculpé, demande à être extradé en Angleterre où il risque la corde de chanvre. Sa femme qu'il épousa au Venezuela est venue se jeter dans ses bras en criant : « Charles, je viens pour te sauver! »

Eh bien! quoi, c'est très moral. Et vive l'esprit de famille!

Nul espoir que cela cesse. Les grands Boulevards — qui font le possible pour prévenir l'exode de M. et Mme Badaud vers les Champs-Elysées, — sont pourvus, depuis peu, d'un musée. Je n'étonnerai personne en notant que ce n'est pas un musée de la vertu. Pourtant les conservateurs — si le mot est trop fort, lisez : les gardiens de prison — se flattent de montrer là combien la société, et plus spécialement les détectives, opposent de moyens de défense à l'ingéniosité des criminels. La façade figure les barreaux d'un cachot; des mains se tordent, se convulsent, s'étirent; bref attestent que beaucoup de vilaines gens sont mis hors d'état de tuer leur prochain. Je n'oublierai pas le regard d'un passant qui fixait le spectacle avec envie : il faut prendre garde qu'il y a des « malades » désireux de faire des morts au point de tenir la guillotine pour un assouvissement, en seraient-ils l'objet. L'ennuyeux est que le suicide par voie de peine capitale commande d'autres vic-

times que l'heureux sacrifié. Il faut travailler dur, pour en arriver là.

§

Il advient qu'un criminel, les mains mal lavées, encore enveloppé de l'odeur fade du sang, passe la soirée au cinéma. Aussitôt l'écran est tenu pour le responsable. Il est de fait que le sonore prête trop souvent la parole, dirons-nous, au revolver... Et l'Amérique nous délègue de sales histoires de bandits interprétées par des types qui ont assurément le génie de la « composition », s'ils ne doivent pas leur gueule à un accident de naissance, pour porter de si horribles visages. M. Albert Thibaudet, dans **la Dépêche de Toulouse,** ne pose pas la question de la part du cinéma dans le développement du crime, mais s'inquiète de savoir si tout ce que le cinéma présente du « grand monde » n'est pas de nature à préserver les Emma Bovary de s'émouvoir pour une soirée passée au bal. Emma se serait accoutumée au luxe; elle n'aurait pas senti le poison, qui décida de sa vie, s'infiltrer en elle. Et M. Albert Thibaudet accorde

que Mme Bovary allant deux fois par semaine au cinéma n'eût pas fait autant de *bovarysme.*

Est-ce bien sûr? Si peu, que M. Thibaudet s'empresse d'ajouter :

Quant à savoir si le diable y eût perdu, c'est une tout autre affaire.

Pas tellement. La même, plutôt. Si Emma — qui aujourd'hui s'appelle Odette, Chantal ou Gina — n'en abandonne pas moins au riche Américain, dans l'auto, ce qu'elle abandonne au premier clerc, dans le fiacre, c'est que le poison qu'elle ne doit pas à l'unique bal de son existence, elle le doit au spectacle des mille et un déhanchements, petites secousses et autres manifestations du *sex-appeal,* qui font le succès des soirées « mondaines » — à tout le moins au cinéma.

Et ceci est à retenir, que le cinéma suscite chez le spectateur, à côté de tout ce dont il lui révèle l'existence : mœurs, paysages, etc., la croyance, non consentie mais néanmoins très vive, à une vie imaginaire. Si l'illusion cesse avec le théâtre, le cinéma persuade les cerveaux, la lumière étant

revenue, que l'ombre n'a pas dévoré le rêve, le blanc de l'écran recouvert un songe. Greta Garbo à la ville, c'est l'héroïne que l'artiste interprétait. Notre Emma 1936 irait très bien s'enquérir, au *Ritz* où la « star » est descendue, des nouvelles de sa santé : cette dernière ne vient-elle pas de recevoir, dans le mystère de la chambre noire, — la salle de ciné — les deux balles qu'un amant irrité lui a tirées à bout portant?

§

Ces noces de la fable et du réel ont leur écho, mais sur un plan très agréable, dans le mariage du passé et du présent. Les morts ne se sont jamais mieux portés, on les rencontre partout. Par le truchement de la bonne fée radio un interviewer spécialisé s'entretient, tantôt avec Mme de Maintenon, tantôt avec Lætitia Bonaparte, et les voix des disparues sont moins d'outre-tombe que fraîches et charmantes, que leur prête Mlle Yvonne Galli, la « speekrine ». Et ne voyons-nous point M. Frédéric Lefèvre, qui compte dans sa vie autant d'heures avec les grands hommes qu'il a paru de numéros des **Nouvelles Littéraires,** demander à Eugène Delacroix ce qu'il pourrait demander à Van Dongen, à Frédéric Nietzsche ce qu'il demandait à Paul Valéry, bref muer sa montre en sablier du temps retrouvé? Il a passé *Une heure avec Delacroix* (*introducteur M. André Joubin*), et nous constatons par là quel amour du souvenir persiste à travers les séductions du temps présent, voire les suggestions de l'avenir. Quelle télévision nous rendrait Delacroix dans son atelier de la rue de Furstemberg, en la maison où Mlle Judith Cladel, parmi des documents d'autant plus précieux qu'elle les pare de toutes les grâces de l'amour filial, entretient, elle, le souvenir de Léon Cladel?

Dans la cour, à gauche, un couloir long et obscur, une porte de conspirateurs et nous nous trouvons dans un jardin plein de paix où érables et acacias doivent, l'été, donner une ombre délicieuse. Un vieux puits, de hautes murailles tapissées de lierre. Dans le fond, installé sous le signe de l'art grec, un pavillon carré décoré de moulages du Parthénon et éclairé de larges fenêtres, c'est le dernier atelier de Delacroix.

D'autres ateliers voisinaient : celui de Frédéric Bazille, notamment.

De chez Bazille, dit M. André Joubin à M. Frédéric Lefèvre, on voyait très bien ce qui se passait dans l'atelier de Delacroix, et Monet fut plusieurs fois témoin du spectacle suivant : le modèle arrivait, se déshabillait, prenait la pause sans que cessât la promenade du maître, derrière le vitrage. Cela durait un quart d'heure, quelquefois vingt minutes. Puis le modèle se rhabillait, partait, et Delacroix se mettait à peindre, illustrant ainsi sa théorie qu'il faut peindre d'après le souvenir.

— Monsieur, je ne suis pas si âgé qu'il me soit possible de peindre Napoléon d'après le souvenir, disait un élève de seconde à son professeur.

— Je suis, certes, votre aîné, répondit celui-ci : pourtant je n'ai pas connu l'Empereur, moi non plus. Mais j'ai vu son chapeau à la Malmaison, et je vais vous dire quel homme c'était.

Nous possédons des fervents du passé à qui il suffit pareillement d'un bijou, d'un mouchoir, d'une lettre pour ressusciter Marie-Antoinette, la Malibran ou Vigny. Ainsi Pierre de Nolhac, qui sur la foi d'un peu de terre situait à sa vraie place, croyait-il, l'emplacement de l'antique Gergovie. L'incursion dans le passé permet de faire un voyage délicieux.

§

M. Georges Duhamel a fait, ces temps-ci, un voyage deux fois délicieux, puisque pour tout de bon, dans une ville du Nord, avec la Société des Instruments anciens.

J'aime les instruments anciens, dit-il dans **le Figaro.** La famille des violes est, relativement à celle des violons, qualifiée féminine. C'est sans doute parce qu'elle est, quant à la qualité des timbres, plus discrète, plus réservée, plus délicate que l'autre. Pour cette raison même, elle est aujourd'hui détrônée. Notre siècle semble ignorer que la musique vit plus près du silence que du tumulte. Les excès de la quantité pourraient tout corrompre, même l'orchestre. Non, non, la vraie musique, celle qui nous fait songer à l'harmonie des sphères, à l'harmonie de l'éternelle béatitude, la vraie musique est faite d'un silence admirable, brodé de très peu de sons. Pour cette raison, entre beaucoup d'autres, j'aime le quinton, la viole d'amour, la viole de gambe et le clavecin, tous ces instruments dont l'effusion exquise nous donne le sentiment assez rare aujourd'hui, de l'aristocratie véritable.

L'auteur des *Scènes de la vie future,* non content d'écouter, regardait, et avec enchantement, le groupe des Casadesus, il admirait la famille humaine en même temps que la famille instrumentale. Plaisir de l'ouïe, plaisir de l'œil. Et, parlant des instruments qui depuis plusieurs siècles ont si peu changé :

Je les regardais avec reconnaissance et j'aurais voulu les remercier, c'est-à-dire remercier ce qu'il représentent à mes yeux et l'esprit qui les habite.

Quelle morale tirer de là, sinon celle dont s'inspirerait — pour reprendre le titre de l'article — un *Manuel du parfait conservateur!*

Il m'arrive de rencontrer des politiques téméraires qui rêvent obstinément, et au mépris d'expériences absolument contemporaines, de détruire l'univers entier afin de le recommencer d'une façon nouvelle.

Je voudrais leur dire à tous : j'aime le nouveau, comme tout le monde. Faites donc œuvre nouvelle; mais allez de temps en temps contempler une viole ou un violon. Songez qu'une industrie dont le moins que l'on puisse dire est qu'elle se montre intempérante n'a pas trouvé le moyen de modifier cet instrument vénérable autrement que dans le détail. Cela signifie qu'il faut, à peine de folie, conserver ce qui, dans le monde, a donné preuve d'excellence, et le modifier prudemment. Le reste, je vous l'abandonne.

Nous saurons, étant sages, nous en satisfaire.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Opéra : Première représentation de *Le Rouet d'Armor,* légende chorégraphique de M. Adolphe Piriou. — Opéra-Comique : première représentation de *Quatre-vingt-treize,* épopée lyrique en 4 actes et 5 tableaux, livret de M. Henri Cain, musique de M. Charles Silver. — Société Nationale. — Triton. — Les films des « Grands Artistes ». — Conférences de M. Gil-Marchex.

Une légende du pays breton, **Le Rouet d'Armor** a inspiré naguère à Michel Geistdoerfer un joli conte. Lisant ce récit, M. Adolphe Piriou (à qui nous devions déjà un beau poème symphonique nourri de sève armoricaine) a pensé qu'il pouvait aisément être transporté au théâtre et que tout le féerique du sujet trouverait dans la musique et dans la danse un complément de poésie. Je n'entreprendrai point de dire comment

Naline choisit pour fiancé le beau Saïs, comment celui-ci, malgré la coutume qui défend aux promis de se revoir entre l'angélus du soir et la prime aurore, va rejoindre Naline au clair de lune, et comment la pauvrette est changée en salamandre par des hommes rouges sortis de l'enfer. Et puis encore, comment Saïs ayant mouillé de ses larmes la poussière du chemin, des anges descendent du ciel, et, d'un rameau de lis ayant touché la bête, font reparaître la jeune fille pour la plus grande joie de Saïs et de tous les villageois assemblés devant ce miracle. Mais ce qu'il faut marquer, c'est la qualité de cet ouvrage : les danses bretonnes sur l'aire neuve, l'angélus du soir, l'appel des pâtres, Naline au rouet, la désolation de Saïs et le miracle du lis sont les pages les plus remarquables de la partition, construite presque entièrement sur des thèmes bretons. M. Adolphe Piriou a utilisé les voix pour exprimer l'âme même du pays — et l'angélus du soir, où la salutation angélique s'enlève sur le chant des cloches, les chœurs et les soli de la « mélancolie » (p. 62 de la partition), montrent qu'il y a dans ce musicien un vrai poète. L'interprétation a été excellente pour la chorégraphie : Mlle Suzanne Lorcia et M. Serge Peretti, Naline et Saïs, ont été justement acclamés : on ne saurait montrer plus d'aisance, de souplesse, de grâce et puis aussi plus de sûreté technique. Ces deux artistes sont la gloire de notre Académie de Danse. Leurs camarades du corps de ballet les entourent et les secondent à merveille. L'orchestre, conduit par M. Szyfer, a droit aussi aux éloges. Il m'a semblé que la partie vocale était plus faible, et je n'ai pas retrouvé à l'audition tout le plaisir que j'avais pris à la lecture. Peut-être ces imperfections ont-elles disparu dès la seconde représentation. Le décor, les costumes et les clichés des projections de M. Ventrillon-Horber sont une évocation très fidèle du pays d'Arvor.

Sauf bien rares exceptions — si rares qu'il ne me vient point d'exemples à l'esprit — je ne sache pas que d'un roman célèbre on ait jamais fait une bonne pièce. Je sais le succès de *Thaïs*, de *Manon*. Mais que reste-t-il d'Anatole France et de l'abbé Prévost dans ces deux ouvrages? Que ces livrets soient habiles, c'est possible, mais ils n'en sont pas moins de

vraies trahisons, tout comme *Carmen*, tout comme *Mignon*, où l'on ne retrouve de *Wilhelm Meister* que le nom des personnages et un vague canevas. **Quatre-vingt-treize** n'a pas un meilleur sort. Victor Hugo, qui était homme de théâtre autant que romancier, a fort bien su ce qu'il faisait en traitant ce sujet sous la forme du récit et non pas sous celle du drame. Ses personnages — Cimourdain autant que le marquis de Lantenac, et le sergent Radoub autant que le commandant Gauvain — sont déjà, dans le roman, des êtres tout d'une pièce, mais enfin qui restent nuancés, humains; dans un drame, ce sont des abstractions parlantes et raisonnantes, des symboles animés, pareillement nobles, pareillement convaincus, aussi peu convaincants. Parlent-ils, chantent-ils, ils prêchent. Se taisent-ils, leurs actions prêchent et leurs silences démontrent, mais sans persuader. Privé de cette poésie dont Hugo l'a parée, l'intrigue, réduite à l'intrigue sèche, desséchée même, est trop élémentaire pour intéresser : songez que le livret de M. Cain ne laisse de *Quatre-vingt-treize* que l'épisode de la Tourgue, mais cet épisode sans la magie des mots, sans la prose hugolienne, cet épisode représenté, et non plus imaginé, non plus construit dans le rêve, c'est du mélodrame. Et pareillement la mort de Gauvain. Vous vous souvenez : — Les grandes choses s'ébauchent. Ce que la Révolution fait en ce moment est mystérieux. Derrière l'œuvre visible, il y a l'œuvre invisible. L'une cache l'autre. L'œuvre visible est farouche, l'œuvre invisible est sublime. En cet instant, je distingue tout très nettement : c'est étrange et beau. Il a bien fallu se servir des matériaux du passé. De là cet extraordinaire quatre-vingt-treize. Sous un échafaudage de barbarie, se construit un temple de civilisation.

— Oui, répond Cimourdain. De ce provisoire sortira le définitif, c'est-à-dire le droit et le devoir parallèles, l'impôt proportionnel et progressif, le service militaire obligatoire, le nivellement, aucune déviation, et au-dessus de tous et de tout, cette ligne droite : la loi. La république de l'absolu.

— Je préfère, dit Gauvain, la république de l'idéal...

L'Absolu et l'Idéal. Voilà comment se nomment, au fond, les personnages de *Quatre-vingt-treize*. Et l'Absolu a deux visages, si étrange que cela paraisse, deux visages aussi anti-

thétiques que ceux de Janus : Lantenac, l'Absolu ancien régime, l'émigré, le Chouan; et Cimourdain, le Conventionnel, le Jacobin. Et l'Idéal a, lui aussi, deux visages, l'un populaire, Radoub, ex-sergent aux Gardes françaises, cœur d'or et grosse moustache, habit rapiécé, mais états de services magnifiques, — et puis Gauvain, le rêveur, le poète en uniforme de chef de bataillon des armées de la République, qui fait la guerre aux Chouans et maudit la guerre, et qui ouvre la porte de la geôle où il a enfermé le marquis de Lantenac. Le raccourci du théâtre accuse l'absurdité de ces bonshommes que le génie de Hugo avait si bien dissimulée. Et ce n'est pas la musique qui rend meilleur ce scénario. Elle est honnête, certes, cette partition de M. Silver, honnête et bien faite. Mais on songe à la *Tosca,* tandis qu'on l'écoute, — une *Tosca* avec des sonneries militaires, mais tout aussi vériste. Elle est sans nuances (je veux dire qu'elle est impuissante à marquer le doute, les jeux de la lumière et de l'ombre, toutes les nuances psychologiques, et qu'elle souligne, au contraire, ce qu'il y a d'artificiel et de tranché dans les caractères). L'interprétation est bonne : M. Albert Wolff et l'orchestre, Mmes Pocidalo, Pape, MM. Verdière, Musy, Baldous, Carlton Gauld, Jean Vieuile, Poujols, ont droit aux félicitations les plus vives. Les décors font honneur à M. Raymond Deshays. La Tourgue est aussi bien représentée qu'il est possible sur la scène d'un théâtre. Elle ne m'a point désillusionné — et pourtant, avant d'aller au théâtre, j'avais lu et regardé (car les illustrations en sont aussi jolies que le texte est attrayant) le beau livre de M. Etienne Aubrée, l'éminent historien de Fougères, sur *La Tourgue de Victor Hugo dans la Forêt de Fougères,* — un livre dédié « à la mémoire de Juliette Drouet », — et qui eût enchanté la dédicataire et celui qu'elle aima.

Parmi les nouveautés qui nous furent révélées au dernier concert de la Société Nationale, je signalerai deux mélodies de **M. Marcel Landowski.** La première, *Chant de mort gallois,* est écrite sur un poème de Leconte de Lisle; la seconde, *La Sauterelle chinoise,* est de M. Paul Fort. De l'une à l'autre, le contraste est profond : l'une est épique, haletante, l'autre

est menue, spirituelle, charmante. Rien de mieux que cette opposition pour permettre à un musicien de donner sa mesure. M. Landowski est remarquablement doué. On a bissé *La Sauterelle* (que Mme Lise Granger-Daniels chanta fort joliment). On eût pu bisser le *Chant de mort*. Je crois que l'on peut attendre de M. Landowski des ouvrages originaux et forts.

M. Robert Bernard avait inscrit au programme une *Sonate pour alto et piano,* qui est une des meilleures compositions de ce genre que j'aie entendues depuis longtemps : elle est construite de main d'ouvrier, avec des raffinements qui enchantent; et puis ce soin, ce souci même, du détail, ne nuit point à la force de la pensée. Rien ici ne ressemble au tarabiscotage, comme on dit, et cependant tout est fouillé, poli, œuvré avec amour. Mais le choix des thèmes, l'éloquence naturelle des divers mouvements, entraînent l'auditeur jusqu'où le veut mener l'auteur, et c'est un paysage choisi. Il faut dire aussi qu'il n'est point de meilleurs guides pour vous conduire là que les interprètes de M. Robert Bernard, la merveilleuse pianiste qu'est Mme Hélène Pignari-Salles et l'artiste remarquable qu'est M. Pierre Pasquier.

La séance du *Triton,* le 29 janvier, marquera dans les annales de la jeune société : on y a donné en première audition une œuvre de **M. Florent Schmitt** et cette création a servi de prétexte à un hommage spontané dont le nouvel académicien peut être fier. C'est que la *Sonate pour flûte, clarinette et clavecin,* donne, comme en un raccourci saisissant, une sorte de synthèse de ce maître : elle nous offre les plus rares trouvailles d'humour et les jaillissements les plus sincères d'une sensibilité qui se cache derrière l'esprit; elle est construite avec un art consommé, qui semble naturel, et qui garde les apparences de la bonhomie et de la nonchalance. Mais on ne voit point, quand on y regarde, que rien puisse être différent de ce qu'on nous propose, et ce caractère de nécessité qui est bien toujours la marque de la réussite est souvent — comme ici — la marque du génie. Rien d'inutile; pas un détail oiseux, pas une bavure, mais une élégance, une sobriété, une économie des moyens, et pourtant un luxe

raffiné, — on s'étonne qu'il faille si peu pour produire tant : un clavecin, une flûte, une clarinette. Combinaisons imprévues des timbres, le clavecin dont les défauts mêmes deviennent ici des qualités par l'emploi calculé qu'on en fait, — la flûte aérienne, et puis le velouté de la clarinette, combinaisons dont l'équilibre semble une gageure, et qui ne cesse point un instant d'être un enchantement. Et puis aussi l'opposition de ces quatre mouvements, les deux premiers animés, le troisième lent, le dernier allegro, — l'andante est une vraie page d'anthologie — tout contribue à faire de cette *Sonatine* un court chef-d'œuvre. Mme de Lacour, au clavecin, MM. Dufrène (flûtiste) et Hamelin (clarinette) en ont donné une irréprochable exécution.

Il était certes difficile d'encadrer une telle œuvre, dont l'éclat risquait de faire pâlir tout voisinage. Je ne dis pas que le programme tout entier ait été de premier ordre, mais je crois que le *Trio* de **M. Martelli,** la *Berceuse* de M. Boleslaw Woytowicz et le *Concerto* de M. Martinu méritaient bien d'être choisis. On sait les qualités de M. Martelli : tout récemment, à la Société Nationale, sa *Sonatine* pour piano les affirmait avec éclat. Son *Trio pour piano, violon et violoncelle* est de la même veine. De ses quatre mouvements, le troisième, *lento molto* est le plus expressif : les mouvements lents sont ceux qui font les plus sincères et même les plus indiscrètes confidences sur l'âme d'un musicien. Ce que nous a confié cet andante est tout à la louange de son auteur et ne fait que confirmer ce que nous en savions déjà.

J'en viens au *Concerto pour clavecin et petit orchestre,* de **M. Martinu** et j'y viens avec plaisir, car c'est une œuvre vraiment réussie. L'idée d'utiliser le clavecin non plus pour une sorte de pastiche de la musique ancienne, mais dans un dessein neuf, hardi même, m'a vivement séduit. M. Martinu fait emploi du piano dans son petit orchestre. Les sonorités grêles du clavecin, dans un motif nettement rythmé, se détachent sur les harmonies larges, — j'allais dire grasses, que posent les accords du piano. Et l'orchestre, entre les deux, brode ses contre-points. Tout cela est d'un bien joli travail. Les deux mouvements vifs, du commencement et de la fin, font songer à Bach. Je sais bien : on a eu tant d'occasions

de songer à Bach en écoutant les ouvrages nouveaux des jeunes musiciens, que ce « retour » au vieux maître de Leipzig peut sembler tardif. Il n'en est rien. M. Martinu a ses raisons, et elles sont convaincantes. Il a pris un thème d'un extraordinaire allant — un de ces thèmes qui semblent avoir été le secret de l'auteur des Concertos Brandebourgeois, et il a su en tirer le parti le meilleur. Le conseil de Chénier : sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques, est un conseil perfide, surtout pour les musiciens. M. Martinu a su éviter les écueils innombrables et fort dangereux qui menaçaient son ouvrage. Il a triomphé.

La place me manque pour parler aussi longuement qu'il eût fallu — et que je le souhaitais, mais nous y reviendrons — de l'intelligente initiative prise par la Compagnie des **Grands Artistes Internationaux.** Celle-ci a fait tenir en des films de court métrage (cinq minutes) l'essentiel de ce que l'on doit savoir sur un interprète de haut rang — Mmes M. Tagliaferro, Ninon Vallin, MM. Jacques Thibaut, Braïlowsky, etc., et sur sa technique. On le montre et on le fait entendre, exécutant un chef-d'œuvre, et qu'il s'agisse de chant, de piano, de violon, c'est passionnant. Dans les salles les moins préparées à cette sorte de projections, l'accueil du public est chaleureux. Voilà qui est un bel encouragement à ceux qui — comme Albert Doyen — croient à la bienfaisance de la musique, et n'estiment point que le peuple ne peut aimer que les plus bas flonflons.

A l'Ecole Normale, **M. Gil-Marchex** a eu l'heureuse idée de donner un cours d'esthétique musicale. Aussi bon conférencier que pianiste remarquable, M. Gil-Marchex met au service de la musique une érudition qui sait n'être jamais pédante. Les exemples dont il illustre ses causeries (et qui sont variés à l'infini, car il fait appel au concours d'artistes excellents et, pour l'orchestre, aux meilleurs disques), sont judicieusement choisis. On ne saurait trouver meilleure formule pour développer le goût de la musique et en inspirer l'amour.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Aman-Jean. — Exp. Roland Oudot : galerie Druet. — Exp. du 12e groupe d'artistes contemporains : Petit Palais. — Exp. Charmy : galerie Charpentier. — Henri Ibels : Moreau-Vauthier.

Pendant cinquante ans, **Aman-Jean** a représenté aux Salons les plus éclectiques une tradition d'élégance et de grâce, d'un goût dix-huitième siècle, touché de quelque romantisme, en pratiquant logiquement un mode d'harmonies personnelles qu'il ne cessait d'affiner. A ses vingt ans, il fut élève à l'Ecole des Beaux-Arts. Son passage à cette école coïncide avec la période où les maîtres y obtinrent le moins d'influence et de crédit. A côté de l'enseignement mesquin qu'on y distribuait grondait au dehors le succès affirmé de l'impressionnisme dont les critiques peu nombreux, mais combatifs, ne ménageaient ni les Robert-Fleury, ni les Cabanel, ni les Bouguereau, encore moins Lehmann au cours duquel Aman-Jean s'était inscrit. Lehmann n'était point dénué de toutes qualités. Le Luxembourg de ce temps offrait aux regards des visiteurs une lamentation des Océanides autour du rocher de Prométhée, d'une souriante et correcte impersonnalité. Sans doute, Lehmann forma quelques pompiers notoires, mais le plus célèbre de ceux qui fréquentèrent son atelier, sans obstination d'ailleurs, ce fut Seurat. Les travaux du jeune Seurat à cette heure-là n'annonçaient point encore le novateur qu'il devint si rapidement et sa page de concours sur les prétendants d'Ithaque est une page bien calme, mais il est aisé de concevoir que même à ce moment Renoir et Monet attiraient beaucoup plus son attention admirative que Lehmann. Il s'était formé dans la classe de ce dernier un petit groupe buissonnier et Seurat commençait de se chercher devant Aman-Jean et Ernest Laurent. On sait que Seurat, après quelques mois de négligence scolaire entra dans sa période de dessin qui dura trois ans et où tout en se permettant parfois de rehausser une de ses pages de quelques tons colorés, Seurat se préoccupa surtout de traduire les valeurs en blanc et noir. Il demeure des relations que nouèrent à ce moment-là Seurat et Aman-Jean un magnifique témoignage, un dessin, un portrait d'Aman-Jean par Seurat, très intuitif et d'une admirable allure. L'influence de Seurat fut plus forte sur Laurent que

sur Aman-Jean puisque Ernest Laurent, sans suivre Seurat dans les expositions de groupes telles que les présentations d'impressionnistes ou les Indépendants, pratiqua un pointillisme adapté sans rigueur à sa personnalité propre et qu'il sut imposer aux Salons officiels. Aman-Jean était d'ailleurs sensible à d'autres influences. On sent qu'il regarda de près Gustave Moreau et puis il y avait Besnard dont on ne saurait dire que l'Impressionnisme ne le confirma pas dans ses recherches d'éclairages subtils et de mouvements soudains, dans sa volonté d'étudier ses portraits d'après la vie et non d'après les conventions du passé. L'amitié d'Aman-Jean pour Besnard ne se démentit jamais et c'est avec Besnard qu'il exposa, qu'il fit groupe, qu'il changea de Salon, passant des Artistes français à la Société Nationale qu'il quitta avec Besnard pour fonder le Salon des Tuileries. Il avait, de commun avec Besnard, très différemment dans son expression pratique, le goût de l'esthétique littéraire, la revendication du droit au tableau-poème, le souci d'une présentation ornementale d'un thème de beauté. Il créa des tableaux doués de sens philosophique et sentimental, si l'on veut des symboles créés au moyen des lignes et des harmonies colorées. Non qu'il cultivât l'anecdote; simplement la composition et surtout il imprégnait son tableau d'ordonnance simple, de pensée très nettement discernable. Recherche de l'expression du visage dans ses portraits ou ensembles de portraits, soit de l'unité dégagée des harmonies rares, choix de l'heure pour ses paysages, traités aux approches du crépuscule ou par un tendre temps gris, appel aussi à quelques accessoires très simples, comme ces essaims de roses qui se meurent et se fanent, au fil de canaux de sa Venise. Ses tableaux avaient cette vertu de témoigner, en toute première impression, de l'étanchéité de sa manière. Il s'imposait que c'était là un Aman-Jean. Ensuite on pouvait percevoir et définir quel progrès il avait réalisé dans la nouveauté très personnelle de ses bouquets de tons rares et de ses gradations très fines de nuances neuves. C'était un peintre poète. Faudrait-il pour ce culte de la nuance évoquer un souvenir verlainien? Sans doute, il n'était point fermé à cette suggestion. N'a-t-il point laissé un portrait de Verlaine en costume d'hôpital qui, en sauvegardant tout l'in-

térêt de la pensée, est le meilleur souvenir documentaire qui reste de Verlaine dans sa douloureuse maturité. Sans doute, il y a le portrait de Carrière qui est admirable avec le surgissement nimbé d'ombre de cette face d'extase, de tendresse et de mysticité. Mais Verlaine n'était pas qu'un mystique. Il vivait. Sa physionomie tranchait sur le commun par mille détails. Il n'est pas indifférent qu'on voie par le portrait d'Aman-Jean comment Verlaine, même sous le costume d'hôpital, cherchait à se raidir légèrement dans une allure quelque peu combative et qu'on discerne sur sa face des taches de rousseur. C'est d'une vérité profonde et c'est d'un grand art. Sans doute, bientôt l'Orangerie ou les salles de l'Ecole des Beaux-Arts réuniront-ils une sélection assez nombreuse d'œuvres d'Aman-Jean où l'on pourra juger de la variété des efforts qu'il a donnés, sous une apparence en quelque sorte rectiligne.

§

Roland Oudot est un peintre dont on discute. Cette animation autour de son nom tient, je pense, à la variété de ses conceptions. Il songe souvent à des tableaux mythologiques ou littéraires. Sa façon de traiter le paysage est large et traduit bien la marge de rêverie de son sujet. Les thèmes de son paysage sont variés, depuis des cours de ferme de Normandie jusqu'à des notations du pays basque souvent égayées de ses pittoresques athlètes. Si son *Faust à la nuit de Walpurgis* ne s'impose pas, au moins réussit-il à intéresser. Les qualités techniques sont évidentes chez ce peintre.

§

Au Petit Palais, d'Espagnat, Valtat, André Hellé, les sculpteurs Marque et Chauvel. C'est un enchantement que les amples paysages de Valtat, aux magnifiques profusions de lumière sur les rideaux d'arbres et les vallonnements doux de son coin d'Ile-de-France et aussi ses grandes symphonies florales ont révolutionné la peinture de fleurs et introduit dans cet art conventionnel un souffle de nature par la hardiesse de leur ordonnance et l'appel à la vie picturale de tant de baies et de fleurettes, peu connues et peu regardées,

auprès des fleurs célèbres. D'Espagnat anime de vives couleurs les barques du port de La Rochelle. Il est aussi l'évocateur de fines et pures figures de bergers et bergères d'élégance classique, dans le plus joli décor naturiste. Il possède de belles qualités de peintre-poète dans une savoureuse et souvent neuve technique. André Hellé peint avec une spirituelle souplesse les acteurs et les coulisses. Marque est un très séduisant portraitiste de la grâce féminine et enfantine. Les œuvres de Chauvel apparaissent de belle allure.

§

Emilie Charmy nous montre un très intéressant portrait d'Aristide Briand sur son lit de mort, page exceptionnelle par le double attrait de l'art et du document. Quelques portraits d'hommes, dont celui, très expressif, de M. Albert Sarraut. Des fleurs, des natures mortes d'une atmosphère ingénieusement variée à recherches symphoniques.

§

Cet article qui commence par une nécrologie, doit finir par l'expression des regrets que provoquent la mort d'Henri Ibels et la fin tragique de Moreau-Vauthier. Henri Ibels, qui disparaît à soixante-huit ans, était un peintre et un dessinateur de talent. Je crois bien que ce fut aux Salons de la *Plume* de Deschamps, que l'on put voir ses premières œuvres, des peintures d'un faire un peu crayeux parfois, ordonnance très simple et laconique de dessinateur qui tient à résumer tout l'intérêt sur les personnages humains qu'il représente, décor indiqué juste dans la mesure du nécessaire. Il peignait les gestes naïfs du troupier et de la payse, faisait jaillir, en lumière plus violente, des chanteuses de cafés-concerts ou de *goguettes*. On sentait chez lui la dilection de Rops et de Raffaelli. Il dessinait aussi pour les journaux humoristes. Au moment de l'affaire Dreyfus, il collabora activement au *Sifflet*, luttant à côté de Steinlen contre Forain, et, toute fièvre passée, on reconnaîtra qu'il compte, dans la vibrante anthologie des dessins politiques de l'époque, des pages où survit un caractère d'art authentique. La guerre le trouva en 14 aussi ardent et aussi bien inspiré pour flétrir les atrocités

allemandes. Après la guerre, il reprit ses pinceaux, mais surtout il se dédia au professorat, à l'instruction populaire, à l'enseignement du dessin et de l'histoire de l'art, dans les écoles de la Ville de Paris.

Moreau-Vauthier, s'il n'apparaît pas un plasticien toujours parfait, fut un artiste très doué d'imagination, littéraire, esthétique aussi et dans le métier où cette belle qualité s'exerce le plus difficilement, un remarquable trouveur d'images neuves. Il était encore bien jeune quand il créa ce *Mur des Fédérés* qui fonda sa réputation, encore que les placeurs l'eussent confiné au coin le plus écarté et le moins clair du hall de sculpture au Salon. C'était, modelé en léger relief comme si le plâtre de l'esquisse s'épaississait en dalle mortuaire, un violent surgissement de gestes de combat et d'attitudes d'agonies d'une saisissante émotion. L'œuvre fut violemment discutée, mais d'un point de vue politique. Tout autre fut l'ordre de surexcitation que provoqua Moreau-Vauthier en 1900 avec sa statue de Parisienne, cime d'une porte solennelle de l'Exposition, construite par Binet, statue qu'un échotier, spirituel (pourrait-il en être autrement?) surnomma, dès qu'elle fût dévoilée, la Victoire de Chamothrace. Mot qui a sa signification. Si au-dessus de la porte de Binet le sculpteur avait dressé quelque figure néo-grecque ou quelque fastidieuse allégorie, il n'eût récolté que des éloges. Mais Moreau-Vauthier s'était dit qu'au seuil d'une exposition de l'activité humaine en 1900, il fallait ériger une figure de style moderne, et vers la fin de l'exposition, si certains classiques lui en gardèrent une longue animosité, le public avait admis et suivi les critiques qui (rares) avaient félicité Moreau-Vauthier de l'audace et de l'à-propos de sa décision. Aux Arts décoratifs (exposition de 1925), Moreau-Vauthier montra une conception très amusante, une *fontaine du rire*, qui était en somme une statue du comédien Dranem, traité en force de la nature dans un beau surgissement de vigueur. L'œuvre de Moreau-Vauthier est un peu éparse, car il chercha beaucoup, mais elle est toujours intéressante et vivante.

GUSTAVE KAHN.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Bourget et Barbey d'Aurevilly. — Avec Paul Bourget a disparu un des derniers amis de Barbey d'Aurevilly. Nul n'ignore leurs relations fréquentes et intimes et le lien cordial qui les unissait durant les dernières années de l'auteur de l'*Ensorcelée*, malgré la différence de leurs âges.

C'est en 1872 que Bourget connut Barbey d'Aurevilly chez François Coppée. Barbey était devenu l'ami de l'auteur du *Passant*, malgré la critique acerbe qu'il avait donnée de cette pièce, dans le n° du 15 janvier 1869 du *Nain Jaune*, critique que, pour son amertume, Mlle Read n'a pas jugé utile de recueillir dans le *Théâtre Contemporain*.

Paul Bourget a rendu un magnifique et juste hommage à Barbey dans divers volumes, notamment *Etudes et Portraits* et *Quelques témoignages*. Dans ce dernier ouvrage est recueilli le discours prononcé le dimanche 24 octobre 1923 devant le 25 de la rue Rousselet pour l'inauguration de la plaque commémorative du long séjour de Barbey dans cette maison, où il mourut le 23 avril 1889. Mais le plus complet témoignage de l'admiration clairvoyante de Bourget pour l'œuvre du Maréchal des Lettres est la Conférence du 26 mars 1909 à la Société des Conférences (salle de la Société de Géographie, boulevard Saint-Germain). Là, pour la première fois, le grand écrivain fut mis à sa vraie place. Il serait à souhaiter que fussent réunis ensemble tous les passages de l'œuvre de Bourget dans lesquels il a parlé de Barbey d'Aurevilly.

Bourget, auquel Barbey avait dédié en 1883 *Une Histoire sans nom*, fit la même année la Préface des *Memoranda* de 1856 et de 1858, publiés alors chez Lemerre. C'est lui également qui fit en 1889 la Préface d'*Amaïdée*, œuvre de toute première jeunesse, retrouvée alors par Mlle Trébutien dans les papiers de son oncle. Et ces deux Préfaces sont un signe de la prescience, — habituelle chez lui — qu'avait Barbey de la place que tiendrait son jeune ami dans les lettres françaises.

Nous avons eu la bonne fortune de pouvoir compléter tous ces jugements et souvenirs de Bourget dans une longue con-

versation qu'il nous fit l'honneur d'avoir avec nous, lors de la fondation de la Société Barbey d'Aurevilly en 1933.

Reçu dans son cabinet de travail de la rue Barbey-de-Jouy où il nous avait déjà accueilli plusieurs fois avec cette cordialité si franche qu'il avait pour les jeunes et qu'on a rappelée ces derniers jours, nous eûmes la joie de l'entendre accepter d'être Président d'honneur de la Société que nous venions de fonder avec quelques admirateurs du grand écrivain normand. Et après un éloge du Président que nous avions élu, M. Georges Lecomte, et des félicitations d'avoir choisi cet éminent auteur, cet actif et éclairé serviteur des lettres, « cet homme si intègre » pour le mettre à notre tête, il en vint à Barbey lui-même et s'écria tout d'abord : « Ce grand vieux fou », mais le ton avec lequel le mot fut dit prouvait l'éloge et rendait hommage à l'originalité.

Et puis, Paul Bourget nous parla de ce point dont on a tant discuté : Barbey descendait-il de Louis XV? Le grand-père Ango, père de sa mère, était-il le fils du Bien-Aimé? Bourget nous l'affirma, nous disant qu'au cours d'une conversation en chemin de fer en Sicile avec le duc d'Aumale alors dans son domaine de Zucco, celui-ci lui avait assuré que cette ascendance royale était bien vraie. D'autre part, dans la famille de Barbey d'Aurevilly, on nous a dit que la ressemblance du grand-père avec Louis XVI, que l'on peut encore constater sur un portrait, militait en faveur d'une origine royale que la tradition familiale admettait, et dont elle se transmettait la croyance.

Mais nous avons su depuis, et n'avons donc pu l'objecter à Paul Bourget ce jour-là, que le mariage de Jacques-Pierre Ango avec Julie Dalleron fut célébré à Versailles le 22 août 1737. De ce mariage naquit le 15 novembre 1739 Louis-Hector-Amédée Ango (le grand-père de Barbey). Il faudrait donc, pour admettre la paternité royale, supposer que Jacques-Pierre Ango fut un mari aveugle ou complaisant, — ce qui n'est guère probable — puisque la thèse du mariage conclu en vue de faire endosser à un tiers une paternité gênante s'écroule devant la production des dates.

Notre célèbre interlocuteur nous demanda ensuite ce qu'était devenu le grand fauteuil de chêne, avec les armes de

Barbey sculptées à son dossier, fauteuil très inconfortable qui se trouvait rue Rousselet. Nous avons pu répondre que ce fauteuil était au musée Barbey d'Aurevilly à Saint-Sauveur-le-Vicomte. La comtesse de Brigode l'avait agrémenté, nous dit Bourget, d'un coussin qui le rendait plus accueillant.

Et l'auteur d'*André Cornélis* nous exprima ensuite le regret qu'il avait de ne posséder aucun autographe de Barbey autre que les dédicaces de livres, n'ayant conservé de lui qu'une seule lettre sur grand papier, très intéressante par sa teneur, et confiée à Mlle Read, qui ne la lui avait jamais rendue. Paul Bourget eût bien voulu la recouvrer, nous dit-il, si elle avait été retrouvée dans les papiers de celle-ci.

Nous avons noté aussitôt, en sortant de cette entrevue, ce jugement de Bourget sur les romans de Barbey : « Il y a disproportion, dans ces romans, entre les caractères et les événements. Par exemple, dans l'*Ensorcelée,* l'abbé de la Croix-Jugan est un caractère d'une puissance intense, et les événements auxquels il est mêlé ne sont pas à la hauteur de ce caractère. »

Paul Bourget, à cet instant, nous demanda si nous avions entendu parler de certains goûts particuliers, renouvelés d'Alcibiade et fort à la mode, que l'on aurait prêtés à Barbey. Et nous lui répondîmes qu'à la base de ce bruit il y avait une boutade du Connétable : « Mes goûts m'y portent, mes principes me le permettent, mais la laideur de mes contemporains me dégoûte. » — « Mais c'est à moi qu'il a fait cette réflexion », s'écria aussitôt Bourget qui du reste ne croyait pas plus que nous-même à la réalité de ces goûts chez Barbey.

Nous ne pouvons rapporter beaucoup d'autres traits de ce long entretien, d'abord parce qu'ils ne sont que la redite d'anecdotes et jugements déjà publiés, et ensuite parce que certains mettent en cause de tierces personnes.

Nous pouvons cependant encore relever que Paul Bourget nous dit qu'au moment de sa mort Barbey n'avait voulu l'assistance que d' « un moine aux pieds nus », un franciscain, sans doute par humilité (ce fut le Père Silvestre), et il termina en nous disant : « Barbey n'était pas heureux, vous savez. »

Bourget nous montra la photographie de Barbey qu'il avait sur sa cheminée, photographie le représentant avec le bonnet

à pans, dit clémentine, sur la tête (1), et les moustaches et les cheveux passés à l'encre noire par Barbey, parce qu'il ne les jugeait pas assez foncés. Le Maître teignait jusqu'à ses portraits! Un jour qu'une dame s'aperçut qu'elle avait commis un impair en parlant devant lui à un dîner des gens usant de la teinture, spirituel comme toujours, il s'écria : « Ne vous troublez pas, Madame, je ne me teins pas, je me peins. »

Nous rappelant la dédicace qu'avait mise Barbey sur son exemplaire de *Du dandysme et de George Brummel,* où il était qualifié de « dandy », Paul Bourget protesta : « Je n'ai jamais été un dandy. »

Comme, en le quittant, nous remerciions le grand romancier de son accueil si cordial et de nous avoir gardé si longtemps pour nous tenir des propos si passionnants, évocation faisant revivre si intensément Barbey devant nous, Paul Bourget, avec cette bonne grâce dont ont été frappés tous ceux qui l'ont fréquenté, nous dit: « Ne me remerciez pas. Au contraire, c'est moi qui ai eu grand plaisir à parler de Barbey avec vous. »

Paul Bourget, on l'a rappelé, était de la filiation de Balzac et de Stendhal, mais il a dû aussi beaucoup à Barbey : sa fidélité à l'ordre, aux principes directeurs qui ne trompent point. Sans Barbey qui, bien auparavant, mit en lumière et à sa place Baudelaire, le profond analyste des *Essais de psychologie contemporaine* aurait-il été un des premiers à analyser et à prouver le génie qui illumine de ses feux brûlants *Les Fleurs du Mal?*

L'Amour impossible, une des œuvres secondes de Barbey romancier, est une œuvre qui prélude au roman psychologique et mondain, tel que le pratiqua beaucoup plus tard l'auteur de *Cruelle Enigme* et d'*Un crime d'amour,* mais sur ce terrain-là le disciple dépassa le maître. Et maintenant qu'ils sont tous deux réunis dans la mort, sachons que la postérité lointaine qui, elle, ne se trompe pas et balaie les critiques et les dénigrements des contemporains, les réunira dans la gloire haute et inaltérable des Maîtres de la littérature française.

JEAN DE BEAULIEU
Secrétaire général
de la Société Barbey d'Aurevilly.

(1) Cette clémentine rouge se trouve au musée de Saint-Sauveur.

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

L'Autriche sauvée par la musique. — A deux pas de ce Café-Bazar où tous les voyageurs, même s'ils ne doivent passer que quelques heures à Salzbourg, viennent immanquablement s'attabler, comme, voici quelques années, l'on hantait les terrasses de Montparnasse, il y a un magasin de costumes tyroliens. Salzbourg, certes, n'est pas dans le Tyrol, mais l'uniforme, hommes ou femmes, est quasi celui des montagnards de Kitzbühel ou de Kufstein.

Quelques Parisiennes, à peine débarquées de la veille, s'empressent autour des comptoirs, et se disputent les deux vendeuses qui comprennent le français.

— Et que peut-on faire ici le soir, dit l'une d'elles en vérifiant dans la glace l'inclinaison d'un chapeau vert à plumes?

— Le soir, mais il y a des concerts...

— Des concerts?

— Enfin, oui, de la musique... C'est ainsi qu'on m'a emmenée hier entendre du Mozart. Seulement, comme je ne sais pas l'allemand, je n'ai pas songé à retenir le titre...

L'anecdote est sans portée. Elle suffit pourtant à donner une image du succès du festival de Salzbourg cette année. Un succès comme on n'en a jamais vu, et d'autant plus significatif qu'à Bayreuth, par exemple, le théâtre, pour la première fois depuis longtemps, est demeuré clos durant l'été.

Salzbourg s'est donc concilié non seulement les mélomanes des deux continents, avec une majorité très nette de Français, mais encore tous ceux qui, sans être des amateurs particulièrement éclairés, ont choisi ce but plutôt qu'un autre, au récit enthousiaste des pèlerins des saisons précédentes. Paix donc sur ce royaume de la bonne volonté, et n'en veuillons pas nous-mêmes à ceux qui découvrent aujourd'hui la ville archi-épiscopale.

Nous nous souvenons du festival 1933, que l'Allemagne jalouse tenta de torpiller en instituant un péage de mille marks pour ceux de ses « nationaux » qui désiraient franchir la frontière autrichienne.

Du festival 1934 aussi, endeuillé, deux jours avant l'ouverture, par l'horrible attentat où périt le chancelier Dollfuss.

Cette fois-ci, deux événements indiquent avec éloquence le sens de l'effort que l'Autriche a assumé : l'inauguration de la route du Grossglockner, la voie automobile la plus élevée d'Europe avec celle du Pic du Midi, et qui, avec ses soixante kilomètres à plus de mille mètres d'altitude et son passage au col de Hochtoerl à deux mille cinq cents mètres, réduit dorénavant à quatre cent vingt-deux kilomètres la distance de Salzbourg à Venise : chaussée aux rampes judicieusement établies, et dont les « biefs » supérieurs déroulent leurs sinuosités, même en plein mois d'août, au milieu des champs de neige.

En second lieu, la réception donnée dans l'ancienne résidence des princes-archevêques par le gouverneur de Salzbourg, pour fêter le quinzième anniversaire de la fondation des festivals, et à laquelle le président de la République fédérale, M. Miklas, et l'ensemble du corps diplomatique accrédité à Vienne assistaient, ainsi que tous les principaux collaborateurs de l'entreprise, Max Reinhardt et Paula Wessely en tête. Quinze ans de lutte parmi les circonstances les plus adverses, d'entêtement contre un sort qui semblait défavorable et qu'on a fini par se rallier.

Et tout naturellement, sans avoir à se faire violence, l'Autriche a su s'élever à la hauteur de sa fortune. Elle a déjà oublié les tragédies qui l'ont ensanglantée. Elle sourit à ses visiteurs et les accueille de toute sa bonne grâce. Elle rayonne de cette joie de vivre qui s'est emparée d'elle, et qui la pénètre comme les premières ardeurs du soleil après un long hiver.

Celui qui confronte ses impressions présentes avec ses souvenirs est frappé par cet état d'exaltation intime.

Le festival 1935 annonce le temps retrouvé.

A quoi est due cette conjuration du destin, sinon, comme nous l'avons déjà insinué, à la persévérance dans une tâche dont, quelles que fussent les contingences, l'accomplissement n'en a jamais pâti! Car enfin, ce qui a décidé nos futiles voyageuses à venir remonter leur garde-robe au bord de la Salzach, quitte à subir le soir quelque exécution théâtrale ou symphonique, n'est-ce point simplement la renommée d'un lieu dont il faut croire qu'il est devenu dorénavant inutile de savoir pourquoi il est renommé?...

Si, en effet, l'auteur de la *Flûte enchantée* est peut-être, avec Bach, l'un des seuls musiciens qui, malgré l'importance de leur œuvre, n'aient pour ainsi dire rien écrit de médiocre, s'il a donné l'exemple de la perfection, il faut convenir qu'on a compris, à Salzbourg, la valeur de cet exemple, et qu'on s'en est opportunément inspiré. La troupe la plus internationale du monde — où les Italiens du Metropolitan et de la Scala dominent pour *Don Giovanni* et *Falstaff* — les chœurs de l'Opéra de Vienne et l'orchestre de la Philharmonie, la présence au pupitre, pour les représentations et pour les concerts, de chefs tels que Toscanini, Bruno Walter ou Kleiber, il n'en faut pas davantage pour expliquer la qualité des plaisirs que l'on prend ici, ni pour garantir au touriste que son déplacement ne sera pas vain.

Le pays qui a eu l'honneur de donner naissance à Wolfgang-Amadeus convie l'Europe entière et l'Amérique a admirer de quelle manière il a gardé ses traditions. Quoi d'étonnant à ce que les deux mondes répondent « présent » ?

La culotte de cuir dont s'affuble ce vieux lord, la robe à fleurs aux manches bouffantes et le tablier rose qu'arbore cette marquise madrilène, ce ne sont que des à-côtés pittoresques, des essais amusants pour se mettre, si l'on ose employer une métaphore hardie, à l'unisson de la fantaisie ambiante.

Mais au-dessus des fantaisies éparses, il règne une fantaisie divine, sans laquelle ces jeux perdraient leur raison d'être : celle qu'a ordonnée et distribuée une fois pour toutes le génie de Mozart.

§

L'histoire de Salzbourg depuis les quinze années qu'a été institué le festival d'été, l'essor artistique et, autant que nous ayons essayé de le prouver, politique de la petite cité, tout cela ne tient évidemment pas en quelques anecdotes. Pourtant, l'anecdote étant ce qui parle au sens de la manière la plus élémentaire, et chaque jour en faisant naître une nouvelle sur les bords de cette Salzach... que certains de nos Tartarins de presse n'ont pas hésité à prendre pour le Danube, en voici une récente qui a le mérite de la brièveté : c'est celle de cette Américaine qui, envoyant à la R. A. V. A. G.,

l'organisme officiel, ainsi qu'on sait, de la Radiodiffusion autrichienne, ses impressions sur les « retransmissions » du festival, a adressé naïvement son pli « à Vienne, près de Salzbourg ».

Ainsi donc, d'un continent à l'autre, la capitale de l'Autriche, le centre de l'Europe, peut-être,... tout au moins du point de vue musical, est désormais la modeste ville aux deux collines où est né Mozart, et c'est quelque part dans sa banlieue — l'on fait confiance aux postiers pour le découvrir — qu'on situe le lieu sans intérêt où pourtant l'aigle bicéphale avait jadis établi son aire.

Faut-il donner tort à cette Yankee sans malice si l'on songe, d'autre part, que le haut état-major musical allemand a subi dernièrement d'importantes mutations, précisément en raison du succès de la saison de Salzbourg, et qu'ainsi l'autrichien Clemens Krauss, qui, jusqu'à l'année dernière, participait au festival en tant que directeur et premier chef d'orchestre de l'Opéra de Vienne, et, depuis lors, avait été appelé par les autorités hitlériennes à la tête de l'Opéra de Berlin, est dorénavant nommé à Munich; ceci en raison de l'expérience qu'il est censé avoir acquise à Salzbourg, et qui lui permettra, espère-t-on, d'organiser, à l'ombre du souvenir du roi Louis II, des manifestations capables de rivaliser avec celles qui se succèdent ici, — et détournent les mélomanes à leur profit.

Clemens Krauss arrivera-t-il à « compenser » victorieusement l'attraction quasi irrésistible — puisque aucun pays au monde ne peut actuellement se prévaloir d'un tel apanage — qu'exerce la présence à Salzbourg d'Arturo Toscanini, de Bruno Walter et d'Erich Kleiber, chacun conduisant deux concerts, et les deux premiers montant en outre chaque semaine plusieurs fois au pupitre pour diriger *Fidelio* et *Falstaff*, *Don Juan* et l'*Enlèvement au sérail*?

Car enfin, lorsque la musique qui passait, naguère même, pour l'objet de la distraction des oisifs, devient ainsi l'un des « départements » les plus actifs des agences de voyages, lorsque les places, comme c'est le cas à Salzbourg, sont disputées plusieurs mois à l'avance, l'on comprend que les pouvoirs publics aient des motifs de ne plus négliger une forme aussi souple, aussi aisément maniable, d' « exporta-

tions invisibles », et qu'ils mettent tout en œuvre pour se concilier un facteur nouveau dont l'efficacité ne soit point encore émoussée.

Or, si les grandes épreuves sportives, hormis les Jeux Olympiques, dont le caractère est exceptionnel, provoquent pour quelques heures le déplacement d'un certain nombre de spectateurs, il est naturellement prouvé que les solennités musicales suscitent à la surface de la planète des mouvements autrement amples, autrement significatifs, et qui sont susceptibles de conséquences profondes sur l'économie d'une nation.

En fait, ces exécutions de *Falstaff* avec Mariano Stabile, Fernando Autori et Dusolina Giannini, entre autres, de *Fidelio* avec Lotte Lehmann, de l'*Enlèvement* avec Margherita Perras, Lotte Schoene et Hoffmann, furent les trois événements théâtraux, *Don Giovanni* faisant par ailleurs l'objet d'une reprise avec la distribution éclatante de l'année dernière, Ezio Pinza, Lazzari, Borgioli, Dusolina Giannini, Lotte Schoene et Luise Helletsgruber. La plupart des représentations ayant été radiodiffusées en France, l'on aura pu se rendre compte ainsi de la perfection du détail comme de l'ensemble, de la cohésion d'une troupe recrutée cependant aux quatre coins de l'univers, mais à laquelle l'autorité implacable d'un Toscanini ou le lumineux prestige d'un Walter imposait la plus entière discipline. Et l'on serait coupable d'oublier, encore que les *Noces de Figaro* et *Cosi fan tutte*, menés par Weingartner d'une baguette somnolente, n'aient point été l'objet d'un pareil enthousiasme, deux artistes de « classe » également internationale, Margit Bokor et Jarmila Novotna, qui y apportèrent la collaboration la plus précieuse.

Les concerts? Là encore, le relai de la plupart d'entre eux par les postes français aura permis de remarquer le parti que Toscanini tire des *Nocturnes* de Debussy ou de la *Réformation-Symphonie* de Mendelssohn, et Kleiber de la charmante Ve de Schubert. Il vous aura révélé peut-être aussi la joie secrète que Bruno Walter découvre dans la *Haffner-Symphonie* de Mozart, l'humour avec lequel il parvient à animer telle ouverture de Suppé, la tendre frivolité qu'il introduit dans telle valse de Johann Strauss.

Mais, si vous avez écouté la diffusion de ces séances du dimanche matin où l'on se rend, que ce soit au Mozarteum ou au Festspielhaus, dans le plus aimable négligé, le chapeau à plumes de Mme Vladimir Horowitz, qui est l'une des filles de Toscanini, voisinant avec le *dirndl* de la vicomtesse de Noailles, vous n'aurez pas manqué de vous réjouir du succès que remportèrent, sous la férule de Bruno Walter, Robert Casadesus et sa femme dans le double *Concerto* en *mi* bémol de Mozart, où ils affirmèrent péremptoirement leur maîtrise. Déjà, l'avant-veille, au cours d'un récital à deux pianos, consacré presque exclusivement à la musique moderne française, ils avaient connu un tel triomphe qu'ils durent bisser la *Rapsodie Viennoise* de Florent Schmitt, par quoi se terminait le programme, et la firent suivre de la *Rapsodie Française*. Honneur à ces deux ambassadeurs de notre école de virtuosité!

Le festival terminé, Salzbourg aura recouvré son calme. Le hall de l'Oesterreischischer Hof ne sera plus le caravansérail où l'on s'interpelle dans toutes les langues du monde, et l'on n'aura pas besoin de se battre pour une table au bazar. Les Rolls se seront dispersées, et le tramway qui conduit à Berchtesgaden, au pied de la propriété d'Hitler, de l'autre côté de la frontière, pourra avancer librement, sans plus devoir se frayer à grands coups de sifflet un passage parmi elles.

Mais l'Autriche, elle, a gagné la partie. Le culte de Mozart aura été l'agent de sa guérison matérielle et spirituelle. En frappant à l'effigie du Salzbourgeois, comme à celles de Haydn et de Schubert, ses pièces de deux schillings, elle ne fait que rendre un juste hommage à ceux qui avaient assuré son indépendance.

Depuis l'assassinat d'Engelbert Dollfuss, l'effigie du chancelier martyr s'est ajoutée à celles des trois musiciens. L'un a versé tragiquement son sang. Les autres avaient innocemment prodigué les trésors de leur âme candide, jusqu'à en perdre la vie.

C'est à ce sacrifice commun, à ce don d'eux-mêmes que lui ont fait les meilleurs de ses fils, que le petit Etat renaissant peut se fier pour considérer l'avenir sans trop de crainte.

Salzbourg, août 1935. PIERRE-OCTAVE FERROUD.

LETTRES PORTUGAISES

Manuel da Silva-Gaio : *Don Juan* (texte et traduction), Les Belles-Lettres, Paris. — Fidelino de Figueiredo : *Donjuanisme et anti-donjuanisme en Portugal;* Imp. de l'Université, Coïmbre. — Vila-Moura : *Novos Mitos;* Imp. portuguesa, Porto. — Ana de Castro Osorio : *Ambiçôes;* Ant. Maria Pereira, Lisbonne. — João de Barros : *O Caramuru;* Sa da Costa, Lisbonne. — Mendès Corrêa : *Cariocas e Paulistas;* Fernando Machado, Porto. — Virginia de Castro e Almeida : *Chroniques de Gomes Eannes de Azurara;* Duchartre, Paris. — *Presença.* — Mémento.

On ne nous reprochera sans doute pas d'avoir abusé à cette place de notes nécrologiques. Peut-être même notre constant souci de signaler, par des commentaires appropriés, la naissance d'œuvres marquantes nous a-t-il fait oublier de saluer en temps opportun la disparition de certaines hautes figures. Car la mort fauche. Et nous éprouvons quelque remords à l'endroit de Manuel da Silva-Gaio, dont la belle activité littéraire s'étendit sur près d'un demi-siècle dans le triple domaine de la poésie, du roman et de la critique. C'était un ami sincère de la France, et ses sympathies personnelles nous furent précieuses.

Né en 1860 à Coimbre, il débuta à Lisbonne dans le journalisme, et revint se fixer dans sa ville natale en 1895. Il y retrouva son génial compatriote Eugenio de Castro. L'apparente opposition de leurs tendances littéraires ne les empêcha point de collaborer étroitement et de prendre conjointement la direction de la revue internationale *Arte*. Tandis qu'Eugenio de Castro embrassait une sorte de néo-goethisme olympique à base de symbolisme français, Manuel da Silva-Gaio se laissait griser par le charme du paysage de Coimbre. Il s'était affirmé déjà, dans ses *Chansons du Mondego* (1892), dans *Péché ancien* (1893) comme le coryphée d'un mouvement régionaliste et de retour aux traditions nationales. Cette prédilection pour les sujets nationaux ne fut sans doute pas sans influence un peu plus tard sur le Maître du Symbolisme portugais, dans son retour aux formes classiques manifesté par le poème de *Constança*. Réciproquement Manuel da Silva-Gaio, après son grand beau drame : *Au Retour de l'Inde* (1898) et sa grande nouvelle lyrique : *Derniers Croyants* (1904), élargit son inspiration jusqu'à l'épopée de *Clef dorée* (1916), et finit par s'engager nettement dans un universalisme à tendances philosophiques, dont le lyrisme émotif de ses débuts

avait paru l'écarter. N'avait-il pas montré ses aptitudes en ce genre difficile dès 1895 avec *Le Monde vit d'illusion* et avec *Les Trois Ironies* (1897)? Ayant fait ses preuves de romancier psychologue dans *Torturés* (1911) où il analysait l'anxiété jusqu'au vertige, il donne enfin la mesure complète de ses dons dans le poème essentiellement original de **Don Juan** (1924). Manuel da Silva-Gaio a, en effet, totalement renouvelé la légende dans son esprit et dans sa lettre. En la personne du Séducteur, il symbolise la puissance immortelle de l'amour, l'irrépressible vouloir-vivre qui anime le monde. Son héros devient ainsi une force de la Nature, supérieure en essence à toutes conventions humaines. Don Juan ne peut mourir; quoi qu'il veuille et quoi qu'il fasse, il ne peut se détruire; il est la vie dans toute sa fatalité et s'avère ainsi le propre frère du Tristan celtique... Comme Tristan, il a remords des excès qui sont dans sa nature; mais il se sent l'esclave d'un charme magique, contre lequel il est vain de lutter, quelles que soient les malédictions que ses actes suscitent autour de lui. Du côté de la forme, Manuel da Silva-Gaio y a rassemblé toutes ses qualités, tous ses scrupules d'artiste minutieux, attentif au choix et à la justesse des images, autant qu'à la sobriété du style et à la sonorité du vers. Une grâce toute virgilienne et moderne tout ensemble distingue cette œuvre de haute classe, dont M. Raymond Bernard, avec le talent qu'on lui connaît, s'est fait l'interprète en langue française.

Avec le sens critique particulièrement averti et l'érudition qui le distinguent, M. Fidélino de Figueiredo, dans son étude si remarquée : **Donjuanisme et anti-donjuanisme en Portugal**, a su définir les caractéristiques qui classent à part le Don Juan littéraire portugais, plus ou moins influencé par la conception de l'amour propre à la race lusitanienne. Le donjuanisme portugais a pour support essentiel le culte de l'éternel féminin. Il rompt aussi bien avec le mépris de la femme qu'avec l'idée du châtiment nécessaire, et se sépare ainsi nettement du type de libertin créé par Tirso de Molina en Espagne.

Le Chevalier d'Oliveira et le poète Garrett ont merveilleusement incarné tour à tour le Don Juan portugais. Le premier devait finir par un tranquille mariage bourgeois; le

second, au contraire, après avoire épousé une femme d'éblouissante beauté, compagne admirablement appariée à son dandysme de suprême élégance, termina sa carrière à travers un papillonnage amoureux, qui semblait nourrir son génie lyrique et qui lui permit de créer littérairement d'admirables figures féminines. L'esthète, au surplus, chez Garrett domina le Don Juan. Après lui, le donjuanisme portugais devient un genre littéraire artificiel, glosant sur la légende rajeunie par le poète espagnol Zorrilla. Simões Dias nous montre un Don Juan qui peut mal finir ou se transfigurer, et qui hésite. Théophilo Braga le maintient dans son indécision; mais Guerra Junqueiro le noie dans sa débauche. Junqueiro fait de son héros dégradé le symbole de la pourriture sociale. Avec Joâo de Barros, Don Juan rencontre son premier échec auprès d'une religieuse. Comme elle, il songe à retourner à Dieu; mais sa nature l'emporte, et c'est dans l'action qu'il trouvera sa rédemption définitive. M. Fidélino de Figueiredo a analysé au passage d'autres interprétations du mythe. Antonio Patricio, qui fut un puissant artiste, nous donne un Don Juan obsédé par l'idée de la mort, un Don Juan qui s'identifie avec Miguel Manara et qui va finir, repenti, dans un couvent. Cette œuvre impressionnante mérite d'être confrontée avec le *Miguel Manara,* de O.-V. de Lubicz Milosz. Le grand poète qu'est Milosz a donné à son héros la signification véritable de l'authentique Don Juan, ce Faust de l'Amour suprême. L'aboutissement nécessaire est la sainteté; mais il faut qu'une jeune fille, miracle de pureté et d'innocence, révèle le Débauché à lui-même et lui montre la route où passèrent tour à tour Madeleine et Thérèse. Ce mystère est un merveilleux chant à la louange du Christ. En manière de conclusion, M. Fidélino de Figueiredo affirme qu'un donjuanisme féminin s'ébauche actuellement dans son pays. Nous attendrons, pour en parler, de connaître les détails de ce mouvement. La subtile et lyrique sensibilité portugaise a sans doute encore bien des mystères à nous révéler. Le Vicomte de Vila-Moura, dont la langue, parfois elliptique, toujours expressive et nuancée à l'extrême, restera un modèle inimitable de plastique éthérée, nous en dévoile quelques-uns. Hélas! il y a quelques mois, la mort le vint ravir à l'admira-

tion de tous les vrais lettrés. Vila-Moura ignorait les artifices de la réclame; mais son œuvre est de qualité. Elle n'a rien à craindre du temps, et son auteur prendra place parmi les vrais maîtres, que la gloire salue comme créateurs. A peine venions-nous de recevoir son dernier livre, **Nouveaux Mythes,** que nous apprîmes la grande perte que le Portugal littéraire venait de faire en sa personne. Nulle part mieux que dans ce recueil de contes, qui sont autant de poèmes en prose, Vila-Moura ne nous aura révélé son âme d'artiste raffiné... Autour de chaque mot s'irisent de magiques couleurs, qui lui font comme un halo et qui suggèrent l'idée d'un au-delà. La vie secrète des choses et des êtres, voilà ce qui passionne Vila-Moura; voilà ce qu'il se propose de nous suggérer. Cet amateur de merveilleux est un formidable réaliste, parce qu'il sait que le Réel c'est l'Invisible et que tout procède de la lumière. Maintes figures dessinées et intentionnellement déformées par lui prennent un aspect de légende, ce qui ne l'empêche pas de les teinter d'humour léger. Peintre-sculpteur de figures-symboles, partout dans son œuvre il a donné voix à la Nature et aux Eléments; car pour lui tout a une âme cachée sous les apparences.

« L'Artiste, dit-il, voit tout de façon plastique : le sentiment lui-même. » De là la souveraineté de cet évocateur, de ce mage pourrions-nous dire, qui œuvra en solitude dans son Minho natal, et qui ne cessa de communier avec tout ce qui vit et vibre.

La brusque disparition de Fernando Pessôa n'inflige pas aux Lettres portugaises un moindre deuil. Fernando Pessôa, par la vertu d'un génie tout en profondeur, par ses multiples dons d'intellectuel et d'artiste pur, que rien d'étroit ne pouvait tenter, avait acquis un prestige éminent dans les milieux intellectuels de sa génération... Son existence isolée, entourée d'un certain mystère, le plaçait hors cadres et en quelque sorte au-dessus de la mêlée. Le souci de la forme égale chez lui celui de la pensée juste. Hautement récompensé dans un récent concours littéraire, son livre de vers intitulé *Message* fixe en traits indélébiles la figure héroïque du Portugal et confère à son auteur des titres de maîtrise que confirmera l'avenir.

En 1928, par des arguments auxquels il n'est pas besoin d'adhérer complètement pour en reconnaître la puissance et le subtil enchaînement, Fernando Pessôa, en des pages que vient de reproduire le grand hebdomadaire littéraire *Bandarra,* s'efforçait de justifier l'institution de la Dictature militaire en Portugal. L'auteur d'*Interrègne* fut, en dehors de la politique active, un redoutable dialecticien.

Fernando Pessôa laissse de nombreux inédits en prose et en vers. Dans un tout autre domaine et avec d'autres préoccupations, Madame Ana de Castro Osorio laissera aussi un grand vide. En recueillant des contes populaires, en en créant de son propre fonds, elle n'a pas seulement fondé en Portugal la littérature pour les enfants et la jeunesse; elle a étudié tous les problèmes actuels, qui intéressent le rôle de la femme dans la famille et dans la société. Par la nouvelle, le roman d'observation psychologique, la conférence, les cahiers de propagande, elle a poursuivi, tant au Portugal qu'au Brésil, son œuvre d'éducation morale et civique. Durant quarante années, elle a travaillé et lutté sans interruption pour les Lettres, pour la patrie, pour la femme, pour les enfants, pour le bien-être social, pour l'instruction du peuple. Elle ne s'est pas contentée, dans l'ordre du folklore, de compléter l'œuvre de Garrett; elle a traduit Grimm et Andersen. La mort l'emporta au moment où paraissait son roman **Ambitions** où évoluent, prises sur le vif avec leurs petits travers, les figures les plus typiques de la vie portugaise contemporaine. Et l'apôtre, on le sent, ne laisse jamais d'accompagner la romancière. Outre un roman inachevé, Madame Ana de Castro Osorio, mère de brillants écrivains, laisse quelques inédits : un roman : *Le plus fort,* un livre de contes : *Le doux parfum,* et un volume d'évocations : *Autrefois.* Madame Ana de Castro Osorio fut une amie de la jeunesse et aussi du Brésil. Tel est de même le grand poète João de Barros, qui, pour servir cette double cause, vient, nouveau Charles Lamb, de publier une délicieuse adaptation en prose du *Caramuru,* la grande épopée brésilienne où Frei da Santa Rita Durão a mis en scène le drame de la colonisation, c'est-à-dire le heurt de trois races : les rouges, les noirs et les blancs. João de Barros a su admirablement conserver l'esprit du poème, qui

ne saurait s'égaler aux *Lusiades*, mais qui en forme le complément moral et social. Il n'est pas, par ailleurs, un intellectuel portugais qui n'ait puisé au Brésil un enrichissement marqué.

M. le Professeur Mendès Corrêa, qui est un savant de renommée universelle, ne pouvait que tirer grand profit pour ses études d'un voyage outre-Atlantique. Convié à donner une série de leçons inaugurales à l'Institut luso-brésilien de Haute Culture de Rio, il a rapporté de sa visite à ce grand laboratoire d'ethnogénie qu'est le Brésil, non seulement une moisson d'observations scientifiques qui intéressent sa spécialité; mais encore tout un livre d'impressions : **Cariocas et Paulistes,** qui a tout l'intérêt littéraire d'un pittoresque récit de voyage; car M. Mendès Corrêa sait voir, juger et comparer toutes choses, et son attention est retenue tour à tour par les détails de mœurs, le folklore, les ballades dialectales de Catullo Cearense, la criminologie, la santé publique, les études, les affinités de famille entre Brésiliens et Portugais, etc. Rio et St-Paul, les deux grandes métropoles rivales, l'ont particulièrement retenu, et la mer elle-même fut pour lui une véritable découverte. M. Mendès Corrêa est la sincérité même. C'est une rare et suprême qualité. On n'insistera jamais assez sur l'effort portugais au Brésil et sur le caractère grandiose des Découvertes portugaises. A l'heure où se discute si passionnément le problème de la colonisation en général, il faut hautement louer Madame Virginia de Castro e Almeida d'avoir entrepris la publication en français d'une Anthologie des écrits des XVe et XVIe siècles sur les Grandes Navigations. Convenablement abrégées, les **Chroniques de Gomes Eannes de Azurara** permettent de suivre d'étape en étape l'histoire de la Conquête de Ceuta, de la Découverte de la Guinée, de la colonisation de Madère, des Canaries et des Açores. Récits vivants, finement observés et pleins de savoureux détails. Ainsi s'est inauguré le monde moderne. Le livre est orné d'une préface du Maréchal Lyautey.

L'aventure portugaise reste une grande leçon. Elle n'a jamais été oubliée ni par les hommes d'Etat, ni par les penseurs, ni par les poètes. Ceux-ci, en dépit de la forte culture classique, qui est de tradition dans l'Université, sont restés

imprégnés d'un profond sentiment romantique, héritage direct de l'esprit d'aventures. Et le Donjuanisme aussi s'y rattache. Ce ne sont, je suppose, ni M. Adolfo Casais Monteiro, l'impressionniste auteur des *Poèmes du Temps incertain,* ni M. Alberto de Serpa, ni M. José Régio, du vaillant groupe **Presença,** qui me dédiront. Pas davantage sans doute M. Joâo de Castro Osorio, qui après des années de silence vient de s'affirmer, en des poèmes de forme libre ou fixe, inspirés de modèles orientaux, lyrique ardent et de profonde sensibilité. Les *Cinq poèmes du Cantique du Désir* et les cinq autres du *Chansonnier sentimental* sont de purs chefs-d'œuvre. *Presença* s'adjuge avec bonheur cette recrue géniale. Mais qui donc, si ce n'est Joâo de Castro, a su le mieux définir les caractéristiques de la génération littéraire de 1930? (*Diario de Lisboa :* 3, 13 et 20 sept. 1935) : « Sens tragique, lyrisme plus profond que formel, tout à la fois religieux et humain, amour de la vie et de l'énergie, haussé jusqu'à l'affirmation religieuse. A l'angoisse métaphysique est ainsi substituée une certitude humaine qui est un gage de victoire ». Cette génération s'est affirmée par des œuvres et non par des manifestes. Elle a le souci d'être juste pour celles qui l'ont précédée. Nous y reviendrons.

Mémento. — Dans une prochaine chronique nous nous occuperons plus particulièrement des derniers livres du grand styliste qu'est M. Teixeira Gomes, dont les mérites appellent la comparaison avec ceux d'Anatole France, et du maître romancier Aquilino Rebeiro dont le récent recueil de nouvelles (*Quando ao gavido coi a pena*) atteste une fois de plus les puissantes qualités de vision aiguë et d'expression directe, dénuée d'artifices. La passionnante *Vie de Camoens,* à la fois pittoresque et consciencieusement documentée par Virginia de Castro, nous retiendra également. Lire, à *Bandarra,* le bel essai critique de Manuel Anselmo sur la poésie de Fernanda de Castro, autour de *Daquem e dalem alma* et du *Poema da Maternidade.* Essentiellement émotionnelle la poésie de Fernanda de Castro exprime l'amour joyeux et quasi mystique de la vie, dans une forme toute de spontanéité vibrante. Tout son charme est fait de féminité ardente. Lire également, aux colonnes de *Diabo* (27 oct. 1935), une fort intelligente interview de notre Ruskin français, Gérard de Lacaze-Duthiers, par Jaime Brasil, qui a su dégager les traits du penseur et de l'homme d'action,

dans son entreprise d'harmoniser sur le plan esthétique la Science et l'Art. A *Presença*, l'essai sur la poésie de Jules Supervielle par Casais Monteiri. *A Seara Nova* (N° 457), *Aquilino Ribeiro*, par Camilo Branco Chaves. *A Portucale Dois Sonetos*, de Cardoso Martha (N°s 46-47), *A Nos* (N° 134), *Camoens e Pondal*, par F. Bouza-Brey; à *Bandarra* (N° 31), *Un Drama Galego*, par Antonio Alvaro Doria, à propos du puissant drame symbolique d'Alvaro das Casas : *Ma tria*. Reçu *Cartas ineditas d'Antonio Nobre* (Ed. *Presença*); *The Children's Book*, par Antonio Botto, le délicieux conteur.

PH. LEBESGUE.

LETTRES RUSSES

François Porché : *Portrait psychologique de Tostoï*, Flammarion éditeur. — Mémento.

Au risque de fatiguer mes lecteurs, je me hasarde de parler une fois de plus de Tolstoï. Mon excuse sera qu'il a paru ces temps derniers un ouvrage qui est, peut-être, le plus important qu'on ait écrit depuis longtemps en France sur l'auteur d'*Anna Karénine*. Certes, le livre de M. François Porché n'est pas, à proprement parler, un **Portrait psychologique de Tolstoï**, c'est bien plutôt une biographie, mais une biographie très complète et, pourrait-on dire, définitive, car, pour l'écrire, l'auteur s'est entouré d'une très riche documentation et s'est largement servi de sa connaissance de la Russie et du milieu dans lequel Tolstoï avait vécu.

Ce qui frappe tout d'abord tout lecteur indépendant dans ses jugements quand il fait connaissance avec la biographie de Tolstoï, c'est l'extrême instabilité du caractère de ce dernier : Tolstoï n'avait de jugements sûrs et stables sur rien ni sur personne, et il lui arrivait de prendre contre-partie rien que par humeur ou par caprice. C'est ainsi qu'au moment où fleurissait en Russie une littérature sociale et matérialiste, Tolstoï, nous dit M. Porché, prêchait l'art pour l'art, mais il le renia et le couvrit de sarcasmes dès le jour où des préoccupations d'esthétisme commencèrent à prédominer dans la société russe. D'autre part, personne plus que lui n'était attiré par la femme et cependant il la haïssait de toute son âme.

A mon sens, écrit Maxime Gorki dans ses souvenirs sur Tolstoï, dont j'ai déjà parlé dans une chronique précédente, il a pour la

femme une hostilité irréductible... Est-ce rancune de mâle qui n'a pas eu le temps d'épuiser tout le bonheur qu'il aurait pu avoir, ou révolte de l'esprit contre les « exigences humiliantes de la chair »? En tout cas c'est de l'hostilité, et une hostilité froide comme dans *Anna Karénine*...

Une hostilité, ajouterons-nous, qui se traduisait dans des paroles à son adresse tellement crues qu'elles faisaient rougir ses auditeurs. Les mêmes contradictions se rencontraient chez Tolstoï dans ses relations avec le peuple et ses rapports avec la Divinité. Dans son amour pour le peuple, il y avait beaucoup de pose, une sorte de défi qu'il jetait à la face du « monde » à qui il appartenait par sa naissance, mais qu'il haïssait aussi pour son hostilité à son égard. Mais en réalité, le moujik n'était pour lui « qu'une mauvaise odeur », comme le remarque encore Maxime Gorki. Cependant, comme il la sentait, cette mauvaise odeur, toujours et bon gré mal gré, il était forcé d'en parler. Quant à ses rapports avec Dieu, ils étaient des plus confus. La pensée de Dieu rongeait son cœur; ce n'était même pas une pensée, mais plutôt une résistance opiniâtre à quelque chose qu'il sentait être au-dessus de lui. Pourtant, c'est à peine s'il croyait à l'au-delà. Ce qui était bien ancré en lui, c'était la peur de la mort et, paradoxe extrême, il chercha toute sa vie à échapper à la mort naturelle par une mort volontaire, le suicide. Oui, cette idée que par le suicide il pouvait échapper aux angoisses que lui procurait l'idée de la mort lui était familière, de même que lui était chère cette autre idée que peut-être on serait sauvé de la hantise de la mort, si l'on revenait à la nature, si on devenait semblable aux simples d'esprit qui passent au trépas sans la moindre appréhension.

L'instabilité mentale de Tolstoï, le déséquilibre de son âme et aussi ses emportements et l'extrême penchant pour les plaisirs de la chair dont il fit montre au delà de l'âge normal, ont fait l'objet d'études approfondies d'éminents psychiatres russes qui leur assignent une base morbide; d'aucuns y voient même une origine épileptoïde. M. Porché semble rejeter leurs conclusions; c'est, après tout, son droit. Mais il est loin d'être dans le vrai quand, à la fin de son ouvrage, il trace un tableau de la vie conjugale du couple

Tolstoï, accablant pour la comtesse Sophie Andréevna. Il me semble que M. Porché a prêté une oreille trop complaisante aux insinuations de l'une des filles du couple, Alexandra Lvovna, la grande amie de cet odieux personnage, de ce mauvais génie de Tolstoï, ce détraqué de Tchertkof auprès duquel le « détraquement » de la malheureuse Sophie Andréevna était moins que rien. Disons-le franchement : la femme de Tolstoï, après treize couches toujours assez difficiles, après de continuelles « sorties » de son terrible époux, ses emportements, ses lubies et ses exigences, avait droit d'être hystérique. Ajoutons à cela qu'elle fut non seulement son épouse, la mère de ses enfants, mais encore sa secrétaire durant de longues années, la maîtresse de sa maison, son majordome et son ange gardien, et tout cela au milieu d'un va-et-vient continuel et de la présence constante autour d'elle de tout un monde de détraqués, d'excentriques, de pique-assiette, d'imposteurs et de filous. Et c'est pour la récompenser de tout son dévouement durant plus d'un demi-siècle que Tolstoï, poussé par Alexandra et Tchertkof, s'en fut au loin pour s'échapper, nous dit-on, d'une maison qui était devenue pour lui une geôle, mais qu'en réalité il avait rendue lui-même inhabitable.

> Il est pénible de le voir souvent, a écrit Maxime Gorki en parlant de Tolstoï, et je ne pourrais vivre dans la même maison que lui, moins encore dans la même pièce... Ce qui m'a toujours éloigné de lui, c'est sa tendance obstinée, despotique, à vouloir transformer l'existence du comte Léon Nikolaïèvitch Tolstoï en « vie de notre Saint-Père le Bienheureux boyard Léon.

Oui, c'est bien cela. Et voyez : il passe déjà pour un saint homme parmi les membres de certaines chapelles littéraires et autres et il n'est pas loin d'être canonisé. Alors, il deviendra tout à fait tabou.

Mémento. — Le Musée littéraire d'Etat en U. R. S. S. (*Goslitmouseï*) va faire paraître incessamment le premier volume d'une grande collection intitulée *Liétopisi* (Annales). Ce tome, si je ne me trompe, sera consacré à des inédits de Pouchkine (œuvres et lettres). Il comprendra le manuscrit dit de Vsevolojski, reçu par le Goslitmouseï de Yougoslavie, ainsi que les originaux des ukases de Pongatchef, dont Pouchkine s'était servi pour écrire

son *Histoire de la sédition de Pongatchef*. Un autre volume sera composé d'inédits de poètes et prosateurs de l'époque de Pouchkine. Enfin, on prévoit des volumes qui renfermeront des inédits de Leskof et de Bélinsky, de même que la correspondance de célèbres peintres et musiciens russes, les archives sur les écrivains de la fin du XIXe siècle, des morceaux de littérature du folklore, etc., etc.

En tout, la première série comprendra dix-neuf volumes que je ne manquerai pas de signaler à mesure de leur publication.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

LETTRES HINDOUES

A Survey of Anglo-Indian fiction, par Bhupal Singh (Oxford University Press, Londres). — Mémento.

Cette **Etude du Roman anglo-indien** est solide, complète et remarquablement objective. M. Bhupal Singh, professeur à l'Université de Lahore, a eu le grand mérite, en étudiant le roman anglo-indien, en général si hostile à l'Inde, de s'élever au-dessus des préjugés nationalistes, et de calmer, par une forte dose de bonne humeur, les irritations de l'amour-propre blessé. Son sujet est immense — plus d'un millier de romans ont été écrits par des Anglais — et il l' a traité avec une patience également immense et une conscience digne d'éloges. Il n'est peut-être pas exagéré de dire que son livre marque un pas en avant dans l'histoire de la critique littéraire, si peu développée dans l'Inde jusqu'à ces dernières années.

Le terme « anglo-indien » est assez indéterminé; il désigne, soit les Anglais en service momentané ou installés définitivement dans l'Inde, soit les Eurasiens, mi-indiens, mi-anglais. M. Bhupal Singh étudie donc les romans qui décrivent la vie des Anglais dans l'Inde, et aussi la vie des Eurasiens mêlés aux Hindous. Cette étude s'étend sur une période de 150 ans. Le premier ouvrage est une pièce intitulée *Le Nabab*, qui fut représentée en 1771. En 1773 parurent un poème satirique *Le Nabab, ou les pilleurs asiatiques*, et un roman, *Le Nabab désintéressé*, de Sencourt. Mais le premier à aborder vraiment le sujet est Thackeray, né, comme on sait, à Calcutta; quelques Hindous et Anglo-Indiens figurent dans ses *Pages de la vie de Major Gaghan*, dans *La foire aux vanités*, dans les *New*

Comers, dans les *Pendennis*. Mieux informé et plus compréhensif est Meadows Taylor qui vécut avec les Hindous, connaissait leurs langues et leurs traditions, et écrivit les contes historiques bien connus, les *Confessions d'un Thug* (1839), *Tara et Sita*. Après lui, il n'est pas de figure éminente dans l'histoire du roman anglo-indien, avant Kipling.

Kipling est assurément le plus célèbre des écrivains anglo-indiens, et c'est justice si l'on considère la perfection de son art et sa profonde compréhension de son propre peuple. Mais l'Inde ne fut guère pour lui qu'un cadre, et, comme le remarque justement M. Bhupal Singh, sa peinture des Hindous, qu'il n'eut guère l'occasion de connaître, est très superficielle. Des 96 contes de Kipling, seulement 28 présentent quelques personnages hindous. Encore sont-ils, dit M. Bhupal Singh, « choisis parmi les plus grossiers, les plus anormaux, ou seulement les plus insignifiants ». Dans *Kim* même, M. Bhupal Singh voit une œuvre de grand talent, certes, mais ne contenant aucunement la vraie beauté spirituelle de l'Inde. Il loue Kipling d'avoir essayé de la connaître en parlant à deux ou trois « sadhous » (ermites), en visitant le « bazar », le quartier commerçant, en conversant avec quelques dames de la ville; mais il pense que ce n'est pas assez pour comprendre l'Inde. C'est un peu comme qui voudrait comprendre l'Europe en fréquentant ses cabarets de nuit, ses music-halls et son quartier latin. » Et il conclut que « Kipling, le poète et le conteur, qui occupe une place immortelle, et justifiée, dans l'histoire de la littérature anglaise, n'a pas su comprendre l'âme de l'Inde mieux que la plupart de ses compatriotes ».

Kipling eut de nombreux imitateurs, parmi lesquels on peut citer Mrs. Talbot Mundy et Alice Eustace. Il faut arriver aux toutes dernières années pour trouver des œuvres originales de valeur, celles de M. E. M. Forster et de M. Edward Thompson. *Le Passage to India* de M. Forster a été salué justement comme l'un des plus remarquables romans anglais de notre temps. Il témoigne de la sensibilité, de l'humanité, de l'esprit de justice de son auteur. M. Forster ne juge pas du point de vue anglais, ni du point de vue hindou, mais du point de vue humain, ce qui irrita les patriotes anglais comme les patriotes hindous. Son sujet est le grand malentendu

psychologique qui sépare les deux peuples, l'Hindou susceptible, imaginatif, hospitalier, et oublieux de ses promesses, — et l'Anglais de l'Inde strict, rigide, solennel, et d'ailleurs peu cultivé.

Leur ignorance des arts, écrit M. Forster des membres du petit clan anglais, était notable, et ils ne perdaient nulle occasion de la proclamer les uns aux autres : l'esprit « public school » florissant plus vigoureusement qu'on ne peut l'espérer en Angleterre.

Le docteur Aziz, médecin de l'hôpital civil, s'ingénie à distraire Miss Quested et Mrs. Moore, nouvellement arrivées d'Angleterre; il leur fait visiter les cavernes de Marabar — où Miss Quested s'imagine qu'il veut la violer.

Dans tout Chandrapore ce jour-là, les Européens répudièrent leur personnalité normale et plongèrent dans leur communauté. Pitié, colère, héroïsme les envahirent, mais la possibilité de mettre ensemble deux et deux fut annihilée...

Le docteur Aziz passe en jugement, et il est acquitté, Miss Quested reconnaissant qu'elle avait eu une hallucination; le seul Fielding a gardé son sang-froid parmi toute l'affaire, et a témoigné sa sympathie à Aziz, qui, cependant, doute de lui.

La suspicion, écrit Forster, est pour l'Oriental une sorte de tumeur maligne mentale, qui le rend soudain ennemi; il croit et il doute en même temps d'une manière incompréhensible pour l'Européen. C'est son démon, comme est l'hypocrisie pour l'Occidental...

M. Edward Thompson, moins artiste, est plus ardent que M. Forster.

Il est, écrit M. Bhupal Singh, aussi juste que M. Forster, mais moins détaché. Il est plus sérieux que M. Forster, et plus ennuyeux. Son *Farewell to India* a quelque peine à transporter d'intérêt le lecteur.

Mais il s'intéresse profondément aux problèmes religieux et politique de l'Inde présente. Lui aussi montre le conflit psychologique qui met aux prises les deux races; il décrit la vie d'une petite ville indienne :

C'était à la fois une ville de « babhus » (petits employés hindous

anglicisés) à moitié cuits, serviles, insolents, séditieux, aucunement primitifs, sauf dans leurs habitudes personnelles d'hygiène, et une station européenne qui bavardait et se querellait, se querellait et bavardait.

Lorsqu'il parle de questions spirituelles, il atteint parfois à une réelle puissance. Voici l'impression que fit Gandhi sur l'un de ses personnages :

L'Esprit de Dieu, se disait Alden pendant que parlait Gandhi, se manifeste dans cet homme, et l'a presque épuisé. Il ne peut plus durer longtemps. Nul corps humain ne peut être la lampe d'une telle flamme, et survivre. Il a fait sa tâche et va en mourir. Je vois bien des points où il est dans l'erreur, et même terriblement dans l'erreur. Mais je voudrais que mes compatriotes eussent pu être ses amis. Je sais qu'il a tort, mais je n'oserais affirmer qu'il a tort...

On peut regretter que M. Bhupal Singh ne fasse que mentionner le livre remarquable d'un Américain, M. Max Wylie, *Hindu Heaven*, livre vigoureux, humain, compréhensif, peut-être le meilleur roman anglo-indien paru depuis *A passage to India*. M. Bhupal Singh n'étudie pas non plus — est-ce parce qu'il s'agit de l'Inde ancienne? — F. W. Bain, le poète et le conteur, qui recréa l'ancienne Fable de l'Inde (*The great God's hair, The heifer of the dawn*) avec un art et une magnificence qui en font des chefs-d'œuvre de la poésie anglaise.

Exception faite des œuvres de Kipling, de Forster et de Thompson, la littérature anglo-indienne a produit des histoires assez médiocres d'intrigues romanesques et d'aventures. On y voit généralement des officiers et des missionnaires anglais pleins de courage, de loyauté et d'honneur, et d'une part des Hindous ignorants et retors.

Le roman anglo-indien type, écrit M. Bhupal Singh, commence toujours par la traversée qui amène l'héroïne à Bombay ou à Calcutta. A son arrivée dans la capitale de la province, elle est reçue par un père, une tante ou quelque parent éloigné, et fait sensation, invariablement, parmi la petite colonie anglo-indienne. Cette jeune personne coquette devient l'héroïne de la saison et ne manque pas un bal ni une réception. Suit le récit d'une partie de chasse, au tigre de préférence, de quelques pique-niques, des courses, de la visite des monuments historiques de l'endroit. Quelques bavar-

dages malveillants au club, rivalités, jalousies, malentendus, et pour finir, un heureux mariage.

Un employé hindou anglicisé, une « begum », un nawab ou un rajah, un agitateur politique, parfois un ermite parlant de la « neuvième vibration de la vérité harmonique », quelques serviteurs, « sale vermine, vauriens, menteurs », sont jetés çà et là pour fournir la couleur locale et le coquin indispensable au roman. Le héros, un beau jeune débutant dans le Civil Service, est rarement un modèle de vertu, mais il a invariablement le mérite de remplir exactement les devoirs de sa charge; au péril de sa vie, et en dépit de l'Empire britannique. Il peut se rendre ridicule au club ou au mess, il peut jouer, boire, s'endetter, se battre; dès qu'il a affaire à un Hindou, « il ne sait qu'une chose, c'est que, par lui, ne doit venir à l'Angleterre nulle honte ».

Aussi, tous ces romans peignent le petit monde anglais dans l'Inde comme une caste étroite et socialement démodée, rigide, égoïste, snob, indifférente à tous graves problèmes, occupée surtout de hiérarchie et de préséances. Les lois du monde anglo-indien sont plus inexorables que les lois de Manou : un Anglais dans l'Inde ne se marie pas au début de sa carrière, ce serait « un impardonnable chef-d'œuvre de stupidité ». Dans le monde militaire, la loi est celle-ci : « un lieutenant ne peut se marier; un capitaine ne doit; un major peut, s'il y tient; un colonel le doit ». Il ne faut pas surtout épouser une Eurasienne ou une Hindoue.

Je ne crois pas, dit un ami de sir John Benneville qui voudrait épouser une jeune veuve de haute aristocratie hindoue (dans le roman de M. Donald Sinderby *The Jewel of Malabar,* 1929) je ne crois pas que vous vous rendiez compte, Benneville, de ce que cela représente : épouser une indigène. Cela signifie perdre amis, patrie, tout ce qui fait le prix de la vie d'un Anglais... Vous n'aurez pas non plus d'amis parmi les indigènes : l'eau et l'huile ne se mélangent pas. Pensez un peu à ce que cela représente : ne plus jamais revoir l'Angleterre.

Quant à épouser un Hindou, pour une Anglaise, c'est une honte. Les Anglais sont le peuple supérieur et ils doivent le rester. Aussi doivent-ils former un petit clan partout où ils sont :

Vingt personnes de goûts, d'esprit, de manières, d'intérêts absolument incompatibles, les voilà pressés les uns sur les autres et obligés de s'entendre. Parmi elles, deux ou trois chipies qui veillent à ce que la balle rebondisse. Un petit enfer... (Dictators Limited, de Hilton Brown). ...La communauté blanche tout entière, écrit Mrs Barbara Wingfield-Stratford dans *Beryl in India,* était, dans l'ensemble, d'esprit étroit, sans fantaisie et sans dignité.

Car elle mène une vie monotone, faite de petites mondanités.

Tous les jours, écrit Endrikar dans *Gamblers in happiness,* étaient si pareils, — une promenade à cheval le matin, une journée terriblement vide au bungalow, sans rien à faire que lire ou dormir ou jouer au golf ou au tennis, et la longue soirée au club.

Comme il faut bien se distraire, on y parvient aux dépens de la moralité. L'héroïne d'un de ces romans « était surprise de ces couples étranges, le mari de quelqu'une et la femme de quelqu'un... »

Chacune de ces dames, à la Station, sauf elle-même, avait ce que Mrs Tukeson appelait un « jeune homme », et ne s'en cachait nullement.

Au reste, M. Bhupal Singh se hâte d'ajouter chevaleresquement que ces choses sont assez fâcheusement fréquentes un peu partout dans le monde, et il découvre dans ces romans un ou deux personnages féminins qui semblent jouer un rôle plus intelligent et plus digne. Mais il nous conduit cependant à une conclusion peu flatteuse pour les Anglais de l'Inde, dont l'idéal est ainsi formulé par Mrs. Ross Church dans *Gup :*

Leur plus grand Dieu, c'est « Roupie »; puis vient « rang » pour les femmes, « jolie fille » pour les hommes; après quoi, ils n'ont plus de religion.

M. Bhupal Singh écrit dans sa préface que le roman anglo-indien « nous permet de voir nos maîtres comme ils se voient eux-mêmes ». Et il ajoute, non sans une légère ironie :

Les voici, non comme des demi-dieux, comme nous les aurions imaginés, mais comme des êtres humains. Ils sont plus près de nous dans leurs romans que dans leur vie officielle...

Mémento. — J. R. Ackerley : *Intermède hindou* (N. R. F.) préfacé par l'Aga Khan, seigneur indien. Peinture amusée, plaisante, sans parti pris, de l'Inde des maharajahs, des serviteurs et des fonctionnaires de ces dérisoires seigneurs, la sottise, la peur des uns, la servilité abjecte et encombrante des autres, la niaiserie hautaine du petit clan anglo-indien. L'Aga Khan, qui connaît le sujet au moins aussi intimement que M. Ackerley, a bien raison, en vérité, de présenter ce document, cette image véridique, à peine caricaturale, des personnages périmés de l'Inde féodale, Maharajahs, Khans et autres « guignols », comme dit si justement l'auteur.

Deux recueils de nouvelles, l'un en langue canaraise, Kamanabilu : *Anthologie des conteurs canarais contemporains;* éditions Karnataka Sahitya Mandira, Dharwar (Inde du Sud), avec une introduction de M. A. N. Krishna Raya, qui montre l'influence exercée sur les auteurs par les maîtres européens de la nouvelle, Tchékov, Maupassant; — l'autre en langue ourdou : *Angaré* (Brasier), Lucknow (U. P.), auquel ont contribué des auteurs musulmans révoltés contre les prêtres et les rites périmés, et qui témoigne de l'influence de Joyce, de Lawrence et de Proust.

Signalons aussi que la grande revue mensuelle *Hansa,* en langue hindi, publiée désormais sous la direction du romancier Premchand, contiendra une « Revue du Mois » des œuvres principales parues dans les diverses langues indiennes.

RAJA RAO.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Ministère des affaires étrangères... Documents diplomatiques français... 2e série... Tome VI (2 *janvier*-6 *juin* 1905); A. Costes.

Le tome VI de la 2e série des **Documents diplomatiques français** sur les origines de la guerre de 1914 comprend la période allant du 2 janvier au 6 juin 1905. Les documents en ont été choisis avec une rare intelligence et ils sont accompagnés d'une savante annotation qui sera fort appréciée des travailleurs.

Au 2 janvier, Delcassé et ses collaborateurs ne se doutaient encore nullement de l'opposition qu'ils avaient à redouter de l'Allemagne pour leurs projets marocains. Delcassé était plein d'espoir d'arriver à la réalisation de la « pénétration pacifique » du Maroc. Ayant conservé le portefeuille des affaires étrangères dans le ministère Rouvier formé le 24 janvier, il ordonna à Saint-René Taillandier, arrivé à Fez le 30 janvier, de commencer la négociation avec le jeune sultan.

Celui-ci refusa d'accéder à nos demandes le plus qu'il put. Il dut y être encouragé sous main par le docteur Vassal, le vice-consul d'Allemagne à Fez.

Les Allemands avaient attendu que nous fussions engagés pour dévoiler leur plan conçu bien avant. Dès le 7 février, Kühlmann, le chargé d'affaires allemand à Tanger, prévint M. de Chérisey, notre secrétaire à Tanger, « que nous pourrions avoir à regretter de n'avoir pas jugé à propos de notifier au gouvernement allemand les récents engagements concernant le Maroc ». On ignorait d'ailleurs ce que l'Allemagne voulait : on disait qu'en échange de la reconnaissance de notre situation spéciale au Maroc, elle exigerait des garanties pour le commerce allemand. On prêtait même à Kühlmann un projet de rectification de frontière au Cameroun, mais on ne l'avait jamais entendu revendiquer des droits territoriaux au Maroc. Le 14 mars, on apprit une nouvelle particularité du plan allemand : à un dîner de la Cour, le vice-amiral von Bibran dit au marquis de Sugny que l'empereur d'Allemagne, dans sa croisière prochaine, verrait « notre » Tanger. Delcassé, inquiet, ordonna à M. Bihourd, notre ambassadeur à Berlin, de demander des explications sur les intentions allemandes, mais celui-ci ne put obtenir aucune réponse. L'émotion causée par l'annonce de la visite à Tanger augmentant, le 26, un article fut inséré dans la *Gazette de l'Allemagne du Nord* pour orienter un peu l'opinion publique. Le 31, à Tanger, Guillaume dit seulement à M. de Chérisey : « C'est un beau pays que le Maroc... Je suis bien décidé à y faire respecter les intérêts du commerce allemand. » A l'ambassadeur du Sultan, il déclara qu'il voulait « s'entendre avec le Sultan pour sauvegarder les intérêts de l'Allemagne ».

Par les paroles de l'empereur, l'Allemagne avait paru s'interdire toute négociation au sujet du Maroc avec la France. Le conflit allait donc se produire d'abord à Fez. Pour qu'il se réglât en notre faveur, il aurait fallu que Saint-René Taillandier obtienne des concessions plaçant l'Allemagne devant une situation acquise. Bülow comptait bien que nous n'y réussirions pas, et de son côté annonçait avant le 6 avril l'intention « de faire tomber M. Delcassé ». Ce dernier, ému de

la campagne contre lui, chercha à se justifier du reproche de n'avoir pas communiqué officiellement à l'Allemagne le traité anglo-français après sa signature en rappelant que quelques jours auparavant il en avait expliqué les clauses au prince Radolin, mais il se heurta au silence hautain des diplomates allemands. Le 19 avril, un débat sur la question marocaine ayant eu lieu à la Chambre, la politique de Delcassé fut critiquée par des orateurs de tous les partis. Il donna alors sa démission, mais la reprit le 22, ce qui fut accueilli avec faveur par toutes les puissances, sauf, bien entendu, l'Allemagne. Le gouvernement anglais, qui nous avait soutenus partout avec la plus grande fermeté et une parfaite courtoisie depuis le commencement de l'affaire, jugea nécessaire de s'avancer davantage : le 24, il fit remettre à Delcassé un aide-mémoire, où il disait « trouver les procédés de l'Allemagne dans la question du Maroc des plus déraisonnables, vu l'attitude de M. Delcassé et désirer lui accorder tout l'appui en son pouvoir ».

Il ne paraît pas improbable, disait-il, que le gouvernement allemand fasse la demande d'un port sur la côte du Maroc; le gouvernement de S. M. britannique serait prêt à se joindre au gouvernement de la République pour s'opposer fortement à une telle proposition.

Cette avance était si inattendue et si contraire à l'état d'esprit de la plupart des ministres que Delcassé se contenta de remercier sir Francis Bertie quand celui-ci la lui communiqua le 25; il ne fit pas de réponse claire. Le 3 mai, le lord réitéra à Paul Cambon sa proposition : « Les visées de l'Allemagne sur Mogador ne lui semblaient pas douteuses. » Cambon, sans instructions, lui demanda « quelles mesures il envisageait ». « Nous n'en sommes pas encore là », répondit le lord. Les manœuvres de l'Allemagne à Paris et à Fez devenant de plus en plus graves, Lansdowne, le 18 mai, s'avança encore plus et dit à Paul Cambon : « Le gouvernement britannique est tout prêt à s'entendre avec le gouvernement français sur les mesures à prendre si la situation devenait inquiétante. » Cambon ne put qu' « enregistrer » cette déclaration; il envoya à Lansdowne une lettre privée où il en prenait acte. Le lord lui envoya en réponse une lettre où

il affirmait de nouveau la nécessité « de discuter par avance toute éventualité ». Lansdowne ne reçut pas plus de réponse cette fois; Delcassé se savait trop combattu par certains de ses collègues et n'osait pas leur faire la proposition d'accepter.

L'Allemagne avait envoyé à Fez une mission à la tête de laquelle était M. de Tattenbach. Il obtint du Sultan que celui-ci propose aux puissances une conférence sur les réformes à introduire au Maroc. Le 2 juin, le Sultan fit remettre sa proposition aux ministres étrangers. Dès le 5, Lansdowne lui fit réponse que sa proposition « ne méritait pas du tout d'être appuyée ». Le lendemain 6, le Conseil des ministres français délibéra sur le même sujet. Delcassé proposa d'accepter la proposition anglaise d'entente. Rouvier répliqua : « L'Allemagne a ressenti très vivement l'affront de l'isolement créé autour d'elle... Or, sommes-nous en état de faire la guerre? Evidemment non... L'Angleterre, elle, a tout à gagner et peu à perdre dans le succès de ses propositions », et il proposa leur rejet. Tous les ministres, sauf Delcassé, l'approuvèrent. Delcassé démissionna aussitôt. ÉMILE LALOY.

VARIÉTÉS

Hommage à Rudyard Kipling par Jack London (1). — Dans l'article ci-dessous qu'il intitula : « Ces os ressusciteront » et qui parut dans un journal d'Oakland en 1901, l'auteur de *Croc-Blanc,* âgé alors de vingt-cinq ans, répond sévèrement à certains critiques américains qui avaient attaqué, avec parti pris et ignorance, le génie du grand poète anglais.

Rudyard Kipling, « prophète de sang et de vulgarité, prince de l'éphémère et idole des non élus », comme a osé l'écrire un critique de Chicago, est mort. La nouvelle est exacte. Il est mort, mort et enterré. Et une foule d'hommes agités et babillards, de *minus habens* invisibles, ont jeté sur sa dépouille des exemplaires non coupés de *Kim,* l'ont enveloppé, comme d'un suaire, dans des feuilles de *Stalky et Cie* et, en guise d'épitaphe, ont gravé sur sa tombe les lignes les moins conventionnelles de *La Leçon.* Et ces petits bonshommes agités et babillards de se frotter les mains

(1) Copyright by Louis Postif, 1936

d'étonnement et de se demander pourquoi ils ont attendu si longtemps. C'était si simple, pourtant!

Mais les siècles à venir, sur lesquels ces petits messieurs ont tendance à pérorer, auront leur mot à dire à ce sujet. Et lorsque les hommes des temps futurs se reporteront par curiosité au XIXe siècle, ils découvriront non pas ce que croyaient penser les peuples de cette époque-là, mais ce qu'ils pensaient; non pas ce qu'ils croyaient devoir faire, mais ce qu'ils faisaient en réalité. Alors un certain auteur du nom de Kipling sera lu... lu avec compréhension. « Ils s'imaginaient le comprendre, ces gens du XIXe siècle, diront les hommes des siècles futurs, et ils ne discernaient aucune intelligence dans ses écrits; ensuite, ils n'eurent même plus d'opinion sur lui. »

Mais ce jugement me paraît un peu trop sévère. Il s'applique seulement à cette catégorie d'individus qui accomplissent une fonction quelque peu semblable à celle de la plèbe de la Rome antique. Ils appartiennent à la masse grégaire et changeante qui, assise à califourchon sur la barricade, est toujours prête à sauter d'un côté ou de l'autre et à y regrimper sans la moindre pudeur; qui vote à présent pour le parti démocrate et, aux élections suivantes, choisit un Sénat républicain. Aujourd'hui elle découvre un prophète et l'élève sur le pavoi pour le lapider demain; elle pousse des cris d'admiration pour le livre à succès parce que tout le monde le lit. C'est le troupeau où règnent le caprice et la fantaisie, les toquades et la vogue ou, si vous préférez, c'est la bande des snobs qui encombrent notre époque. Maintenant, ils lisent peut-être *La Ville éternelle*. Hier, ils lisaient le *Chrétien* (1) et, quelques jours auparavant, un livre de Kipling. Oui, et probablement à sa stupéfaction, ces gens-là lisaient ses œuvres. Mais il n'en était pas responsable. S'il avait compté sur ces lecteurs-là pour établir sa renommée, il eût mérité de mourir et de ne jamais se relever d'entre les morts. Mais, pour eux, félicitons-nous-en, Kipling n'a jamais vécu. Ils le croyaient en vie, mais il reposait depuis longtemps déjà dans le sommeil éternel.

Kipling ne pouvait y remédier parce qu'il était en vogue. Lorsqu'ils le surent à l'article de la mort, ses amis éprouvèrent une vive douleur. Depuis les rives lointaines des Sept Mers, de nombreux témoignages de sympathie lui parvinrent. Presque aussitôt, les quidams aux instincts grégaires commencèrent de s'intéresser à cet homme. Si tout le monde s'en inquiétait, pour-

(1) Romans de l'écrivain populaire Hall Caine, qui connurent à cette époque un succès foudroyant dans les pays anglo-saxons. — (*Note du traducteur.*)

quoi pas eux? Un long gémissement s'éleva de tous les points du globe. Stimulés par le chagrin d'autrui, chacun s'évertua à lire pour la première fois cet écrivain et à le proclamer son auteur favori. Mais dès le lendemain, ces moutons de Panurge noyaient leur peine dans une mer de romans historiques et oubliaient Kipling. La réaction était inévitable. Emergeant des flots où ils venaient de plonger, ils eurent conscience de cet oubli prématuré, dont ils eussent peut-être rougi, si les petits messieurs, agités et babillards, n'avaient dit : « Voyons, enterrons cet homme! » Et ils se hâtèrent de l'enfouir dans un trou.

Lorsque eux-mêmes reposeront dans leurs petits trous douillettement installés pour leur long et ultime sommeil, les générations futures soulèveront la dalle funéraire et lui ressuscitera. Car, sachez-le : *L'homme est immortel qui rend son siècle immortel.* Cet homme qui retrace les faits saillants de notre vie, qui révèle nos pensées, dit ce que nous sommes et ce que nous valons, celui-là sera notre porte-voix dans les siècles à venir aussi longtemps qu'il y aura des oreilles pour l'entendre.

Nous gardons le souvenir de l'homme des cavernes parce qu'il a rendu son siècle impérissable. Hélas! nous n'en conservons qu'une image confuse, parce qu'il ne nous a légué, de son passage sur terre, que des vestiges à demi effacés et d'un caractère collectif. Faute d'un langage écrit, il nous a seulement laissé de grossiers dessins d'animaux et de choses, des os sculptés et des armes en pierre. C'était là sa meilleure façon de s'exprimer. L'artiste primitif eût-il signé ses dessins de son propre nom, gravé son cachet sur les os sculptés, déposé sa marque de fabrique sur ses armes en pierre, sa renommée serait parvenue jusqu'à nous, mais il a agi pour le mieux et nous conservons son souvenir du mieux possible.

Homère prend place avec Achille et les héros troyens et grecs. Parce qu'il a perpétué leur mémoire, il ne périra pas dans nos cœurs. Qu'il s'agisse d'un homme, d'une douzaine d'hommes ou d'une douzaine de générations d'hommes, nous n'oublions pas le grand poète. Tant que le nom de la Grèce sera prononcé par des lèvres humaines, celui d'Homère survivra. Beaucoup d'autres noms, associés à leur époque, sont parvenus jusqu'à nous, davantage encore nous dépasseront : à ceux-ci, il faudra ajouter, en témoignage de notre existence, quelques noms appartenant à notre propre siècle.

Parmi les artistes, seuls survivront ceux qui auront su exprimer la vérité sur leurs contemporains. Leurs œuvres devront être marquantes et empreintes d'une profonde sincérité, leurs voix claires

et sonores. Les demi-vérités ne seront pas entendues, pas plus que les voix faibles et larmoyantes. Leurs chants devront avoir un caractère cosmique. Ces artistes devront envelopper d'une forme durable les actes fondamentaux de notre vie, expliquer pourquoi nous avons vécu, car, soyez-en certains, si nous n'avons aucune raison de vivre, aux générations futures nous ne laisserons nulle trace de notre passage.

Ce qui était vrai il y a un millier d'années a cessé de l'être. L'histoire de la Grèce par Homère est l'histoire du peuple grec à l'époque d'Homère. Fait indéniable. Cela ne ressemble nullement à notre histoire et le poète moderne qui chanterait l'épopée de la Grèce du temps d'Homère ne saurait créer un poème comparable à celui du divin Hellène, ni décrire l'ère actuelle. Le siècle de la machine diffère totalement des temps héroïques. Ce qui est vrai des mitrailleuses, de la Bourse, des moteurs électriques ne peut être vrai des javelots et des chars antiques. Kipling le sait. Toute sa vie, il n'a cessé de nous le répéter dans ses ouvrages.

Il rendra inoubliable l'œuvre des Anglo-Saxons. Et par Anglo-Saxon il ne faut pas entendre seulement les habitants de cette petite île située à l'ouest du continent européen, mais tous les peuples de langue anglaise qui, par leurs mœurs et leurs traditions, sont spécifiquement Anglais. Voilà les peuples chantés par Kipling. Leurs peines, leur labeur, leur sang ont inspiré ses poèmes, mais, par-dessus tout, il a célébré le génie de la race et c'est ce qui constitue la qualité cosmique de ses chants. L'éternelle vérité de la race, qui s'applique également à l'époque moderne, il l'a saisie et moulée dans sa forme artistique. Il a retenu la note dominante anglo-saxonne et l'a immortalisée dans ses vers sublimes.

L'Anglo-Saxon est un pirate, sur terre comme sur mer. Sous son mince vernis de civilisé, il demeure ce qu'il était au temps des Morgan, des Drake, des William et des Alfred. Dans la bataille, il montre parfois la cruauté des anciens Bersekers. Le pillage et le vol exercent sur lui un attrait incommensurable. L'écolier d'aujourd'hui rêve d'égaler les conquérants Clive et Hastings. L'Anglo-Saxon a le bras fort et la main lourde et il possède une brutalité primitive bien à lui. Le mécontentement et l'inquiétude ne lui laissent aucun répit, mais le poussent à l'aventure. Jamais il ne s'avoue vaincu : d'où son surnom de « bull-dog » qui proclame à tous son absurde entêtement. « Il tient à la pureté de ses intentions, rejette les faux dieux et ne jongle pas avec les fantasmagories intellectuelles. » Il adore la liberté pour lui-même, mais impose sa loi aux autres. Doué d'une volonté tenace et d'une

énergie sans bornes, il travaille pour lui. Il domine la matière, organise la loi et administre la justice.

Au cours du XIXe siècle, il s'est montré à la hauteur de sa réputation. Ce XIXe siècle, différent de tous les autres, s'est exprimé d'une façon différente. Mais bon sang ne peut mentir, et au nom de Dieu, de la Bible et de la Démocratie, l'Anglo-Saxon a parcouru l'univers, s'attribuant de larges étendues de terres et de gras revenus, établissant ses conquêtes grâce à son simple courage, son esprit d'entreprise et son organisation hors ligne.

Les générations futures qui essaieront de connaître l'Anglo-Saxon du XIXe siècle et ses actes, ne s'inquiéteront pas de ce qu'il n'a pas fait ou de ce qu'il eût aimé accomplir. Il a créé quelque chose : voilà pourquoi son nom se perpétuera. La postérité apprendra qu'au XIXe siècle l'Anglo-Saxon a maîtrisé la matière; très probablement l'Anglo-saxon du XXe siècle s'enorgueillira d'avoir organisé le monde, mais ces exploits seront célébrés par les Kipling du XXe ou du XXIe siècle. Le Kipling du XIXe siècle a chanté les choses telles qu'elles sont. Il a contemplé le vrai visage de la vie, l'a pour ainsi dire tenu entre ses mains et longuement observé. Quel meilleur enseignement sur l'Anglo-Saxon et son œuvre que *Les bâtisseurs de ponts?* Quel plus bel éloge que le *Fardeau de l'Homme Blanc?* Quant à la foi et aux inspirations pures — non pas « des enfants et des dieux, mais des hommes dans un monde d'hommes » — qui les a prêchés mieux que lui ?

Dans le principe, Kipling a glorifié l'homme d'action en opposition avec le rêveur, — l'homme d'action qui ne prête pas l'oreille aux chants oiseux des jours vides, mais va de l'avant et abat la besogne, le dos courbé, les mains calleuses et le front en sueur. Les tendances caractéristiques de Kipling sont l'amour de la vérité, son sens aigu des réalités et son respect pour les faits nets et péremptoires. Par-dessus tout, il a prôné l'évangile du travail avec autant d'autorité que Carlyle. Car il s'adresse non seulement aux classes élevées, mais à l'homme du commun, à la foule innombrable des ouvriers qui entendent et comprennent, mais restent bouche bée devant l'éloquence ampoulée de Carlyle. Agis suivant tes forces, mais ne ménage pas ton courage. Qu'importe la tâche? Remplis-la et souviens-toi de Tomlinson, cet être sans sexe et sans âme qui fut chassé de l'Eden.

Des siècles entiers, les peuples ignorants ont tâtonné dans les ténèbres. Il appartenait au siècle de Kipling de s'épanouir en plein soleil, en d'autres termes d'établir le règne de la loi. Et parmi ses contemporains, Kipling a donné l'interprétation la plus large de la loi dans les vers les plus parfaits de la langue anglaise :

Observe la loi... Obéis promptement.
Bannis le mal de la terre; trace la route et construis un pont sur la rivière.
Donne à chacun son dû.
Que tous récoltent ce qu'ils ont semé.
Que la paix règne entre nos peuples et apprenne aux hommes que nous [servons le Seigneur!

Nul prophète en Israël n'a dénoncé avec autant de virulence les péchés de l'homme pour l'exhorter au repentir.

— Mais votre Kipling est vulgaire, il remue la fange de la vie, objectent les petits messieurs babillards et écervelés.

Voyons, Messieurs, la vie n'est-elle point vulgaire? Pouvez-vous dissocier les faits de l'existence? Parmi les humains, il y a du bon et du mauvais. Oseriez-vous vous dépouiller de vos vêtements et dire : « Je ne suis pas l'un d'entre eux! » Prétendez-vous que la partie est plus grande que le tout? Que le tout est plus ou moins grand que la somme des parties? L'odeur de la fange offense vos narines? Et après? Ne vivez-vous pas dans un cloaque? Exigez-vous qu'on purifie seulement votre petite place? La propreté revenue, vous indignez-vous de ce que Kipling ait de nouveau remué la boue autour de vous? Du moins, il l'a fait sainement, avec énergie et bonne volonté. Il n'a pas seulement ramené le rebut à la surface, mais aussi les objets précieux. Il a non seulement révélé à la postérité nos impostures et nos convoitises, mais aussi la noblesse qui se cache derrière ces vices. Il n'a cessé de nous recommander d'être purs et forts et de marcher droit comme des hommes.

— Mais... il manque de sensibilité, surenchérissent les petits-maîtres. Nous admirons son art et sa lumineuse intelligence, son incomparable technique et son sens rare du rythme, mais, répétons-le, il est totalement dépourvu de sensibilité.

Grand Dieu! Que faut-il entendre par là? Doit-il émailler ses pages d'adjectifs sentimentaux, tant au paragraphe? Certes non. Les petits messieurs ne sont tout de même pas aussi mesquins!

Les plus grands humoristes, dit-on, ne rient jamais de leurs bons mots, même pas au moment psychologique, alors que l'auditoire est partagé entre le rire et les larmes.

Il en va de même chez Kipling. Prenez, par exemple, *Le Vampire*. On s'est plaint de n'y point trouver une leçon de morale, de l'indignation pour la cruauté et quelque compassion pour le faible écrasé sous le poids du malheur. Sommes-nous donc des bébés, qu'il faille nous raconter une histoire en mots d'une syllabe? Ne sommes-nous pas plutôt des hommes et des femmes capables de lire entre les lignes ce que Kipling voulait nous laisser deviner? « Car une partie de lui-même vivait tandis que l'autre, la plus

importante, était morte. » Ne sentez-vous pas, dans cette phrase, de quoi aviver votre douleur, votre pitié et votre indignation? Peut-on demander plus à l'artiste que d'éveiller en nous des états d'âme complémentaires au tableau qu'il nous dépeint? Rouge est la couleur de la tragédie. L'artiste doit-il également peindre les yeux baignés de larmes et les traits blêmes de la douleur? « Car une partie de lui-même vivait, tandis que l'autre, la plus importante, était morte. »

Le pathétique de la situation pouvait-il être poussé plus loin? Ou fallait-il que le jeune homme, dont une partie vivait tandis que l'autre était morte, se présentât sur la scène et récitât une homélie devant le public en larmes?

Pour l'Anglo-Saxon, deux faits tangibles marquent le XIXe siècle : la domination de la matière et l'expansion de la race. Trois grandes forces y contribuèrent : l'impérialisme, le commerce et la démocratie...

Ce sont ces forces dont Kipling a chanté tout le romanesque. Même dans le discours époumonné de ses locomotives, il a exalté notre vie, notre esprit, nos buts. Et l'idéal de l'homme du XIXe siècle, qui s'est exprimé par des arbres de couche et des roues, par la vapeur et l'acier, les lointains voyages et les aventures, a inspiré à l'auteur de *Kim* des poèmes sublimes pour les générations futures.

Existe-t-il un écrivain anglo-saxon plus représentatif de son époque que Kipling? Si Kipling devait être oublié, le nom de Robert Louis Stevenson subsisterait-il à cause du *Docteur Jekyll et M. Hyde*, d'*Enlevé* et de *David Balfour?* Non pas. Son *Ile du Trésor* deviendra classique, à l'égal de *Robinson Crusoé*, d'*A travers le Miroir* et du *Livre de la Jungle*.

Rudyard Kipling léguera à la postérité ses essais, sa correspondance, sa philosophie de la vie, lui-même enfin. Il sera, dans l'avenir, tout comme il l'était dans le passé, Kipling le bien-aimé. Mais il portera un autre titre de gloire. Chaque époque a son poète. Comme Walter Scott a chanté le chant du cygne de la chevalerie, Dickens les rivalités entre la classe moyenne et le flot montant des boutiquiers, Kipling, mieux que tout autre, a entonné l'hymne de la bourgeoisie triomphante, la marche guerrière de l'homme blanc autour du monde, le cri de victoire du commerce et de l'impérialisme. Pour cette raison, il survivra dans la mémoire des hommes.

JACK LONDON.

Oakland (Californie),
octobre 1901.

Traduit de l'anglais par LOUIS POSTIF.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Camille Mauclair : *Les douces beautés de la Tunisie;* Grasset 15 »

Pédagogie

L'Eco'e des Parents : *Education et contre-éducation. Les influences extérieures et la famille;* Edit. Spes. 12 »

P. Guillaume : *La formation des habitudes;* Alcan. 15 »

L. Laberthonnière : *Théorie de l'éducation;* Vrin.

Jacob M. Lévy : *Maîtres et élèves,* essai de psycho-pédagogie affective; Vrin. 20 »

Histoire

Edouard Gachot : *La dispute du Rhin de Jules César à Foch;* Payot. 20 »

Jules Garsou : *Le général Belliard premier ministre de France en Belgique,* 1831-1832. Préface de M. Paul Hymans; Centre d'éditions historiques et diplomatiques, 1, rue Basse-des-Carmes, Paris. 35 »

Joseph de Maistre : *Considérations sur la France,* publiées d'après les éditions de 1797, 1821 et le manuscrit original avec une introduction et des notes par René Johannet et François Vermale; Vrin. 20 »

Linguistique

Abel Hermant : *Chroniques de Lancelot du « Temps »;* Larousse. » »

Abel Hermant: *Savoir parler.* (Coll. *Les savoirs du temps présent*); Albin Michel. 10 »

Littérature

Edouard Adenis : *Mademoiselle de Chantilly;* Rieder. 10 »

B. Bouthoul : *Le grand maître des assassins;* Colin. 18 »

Bernard Bouvier : *Le jeunesse de H.-F. Amiel.* (Lettres à sa famille, ses amis, ses amies, pour servir d'introduction au Journal intime, publiées avec une préface et des notes); Stock. 24 »

Madaleine L. Cazamian : *Le roman et les idées en Angleterre.* II: *L'antiintellectualisme et l'esthétisme,* 1880-1900; Belles Lettres. 45 »

Louis Cons : *Etat présent des études sur Villon;* Belles Lettres. 10 »

Eugène Curet : *Chronique de Peyrolles en Provence (sous la IIIe République)*; Horizons de France. 12 »

Georges Duhamel : *Fables de mon jardin;* Mercure de France. 12 »

André Guex : *Art baudelairien;* Rouge et Cie, Lausanne. » »

Jean-Bernard : *La Vie de Paris* 1935; Figuière. 15 »

Egide Jeanne : *L'image de la Pucelle d'Orléans dans la littérature historique française depuis Voltaire.* Avec 5 illust. h. t.; Vrin. 25 »

Marcel Jouhandeau : *Chaminadour II;* Gallimard. 18 »

Georges Linze : *Manifestes poétiques* 1930-1936; Debresse. » »

Gabriel Maugain : *Mœurs italiennes de la Renaissance. La vengeance;* Belles Lettres. 25 »

Musique

Paul Rougnon : *Principes de musique*, étude développée avec 520 figures et exemples; Delagrave. 30 »

Orientalisme

René Labat : *Le poème babylonien de la création;* Adrien-Maisonneuve. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Charles S. Hymans : *L'aveu définitif de l'Allemagne sur le rôle de l'espionne Mata Hari;* L'Etoile. 5 »

Philosophie

Irène Galezowska : *La philosophie des jeunes, nouvelles dupes des vieilles erreurs;* Vrin. 15 »

R. Guterman et H. Lefebvre : *La conscience mystifiée;* Gallimard. 30 »

O. Lemarié : *Essai sur la personne;* Alcan. 12 »

Jacques Maritain : *Science et sagesse,* suivi *d'Eclaircissements sur la philosophie morale;* Edit. Labergerie, 11, rue Cujas, Paris. 20 »

Poésie

Berthe Benichou-Aboulker : *Pays de flamme;* Soubiron, Alger. 8 »

Juliette Borelly : *La chanson du jour;* Aubanel aîné, Avignon. » »

Marguerite Faure-Alpe : *Imagier;* Impr. Allier, Grenoble. » »

Rachel du Forez : *Epis glanés dans le champ de la vie,* sonnets et poèmes; Lemerre. 20 »

René Lacoste : *Frontière;* Edit. de La Hune, Lille. » »

Philéas Lebesgue : *A la recherche des dieux;* Libr. du Phare. » »

René Maran : *Les belles images;* Edit. Delmas, Bordeaux. 8 »

Raymond Millet : *Appel de l'incertain.* Avec un portrait par Lancelot-Ney; Cahiers d'art et d'amitié. 10 »

Auguste Petigat : *Les saisons;* Soc. franç. de librairie et d'éditions. 12 »

Politique

Antonio Aniante : *L'Italie fasciste devant la guerre;* Nouv. Revue critique. » »

Charles D. Hérisson : *Les nations anglo-saxonnes et la paix;* Libr. du Recueil Sirey. » »

Léon Trotsky : *Vie de Lénine.* Tome I: *Jeunesse.* Traduction de Maurice Parijanine revue et approuvée par l'auteur; Rieder. 16,50

Questions juridiques

Georges Ripert : *Le régime démocratique et le droit civil;* Librairie générale de droit et de jurisprudence. 50 »

Louis Toussaint : *Société et répression;* Rousseau. » »

Questions médicales

Docteur Gamma : *Conseils pour bien se porter;* Edit. de France. 12 »

Questions religieuses

L.-F. Jaccard : *La journée du chrétien,* élévations et prières; Berger-Levrault. 20 »

Roman

M.-G. Anceaux : *Cet homme étrange;* Figuière. » »

Maurice Baring : *Le solitaire de Dulwich,* traduit de l'anglais par Louise-Dominique Gillet ; Stock. 15 »

Vicki Baum : *Sait-on jamais?* traduit de l'allemand par Eugène Bertaux; Stock. 15 »

Pierre Bellet : *Mady;* Figuière. 12 »

R. H. Benson : *Initiation,* traduit de l'anglais par X. Chanthann; Desclée De Brouwer, 2 vol. 18 »

L. Bois : *L'abbé Dyscole,* roman allégorique; Edit. Ophrys. 12 »

Fr. Boulay : *Le billet de faire part;* Figuière. » »

Ferdinand Breysse : *Volcans sous les brumes;* Figuière. 12 »

Max Durand-Fardel : *Arca mia;* Figuière. » »

Ludovic Massé : *La flamme sauvage;* Grasset. 15 »

Louis Morin : *Les fenêtres fermées;* Figuière. 12 »

Aldo Palazzechi : *Les sœurs Materassi,* traduit de l'italien par la comtesse Filippi de Baldissero; Albin Michel. 15 »

Jules Sandeau : *Sacs et parchemins;* Nelson. 7 »

K. Sayabalian : *Amours.* (Coll. *Pour la femme*); Edit. Raoul Saillard, 30, rue d'Enghien, Paris. 10 »

Jean Toutain : *Crépuscule de l'innocence;* Edit. Raoul Saillard. 15 »

Jean Vignaud : *L'ange du 13e jour;* Albin Michel. 15 »

Sociologie

E.-L. Guernier : *Le destin des continents.* Trois continents. Trois civilisations. Trois destins; Alcan. 25 »

Théâtre

Berthe Benichou-Aboulker : *Louise de Lavallière,* pièce en vers, en 3 actes et 5 tableaux; Soubiron, Alger. 8 »

Varia

Annuaire de la Curiosité et des Beaux-Arts et de la Bibliophilie 1936. Paris, Départements, Étranger; 151, boulevard Malesherbes, Paris. » »

Manuel Devaldès : *La guerre dans l'acte sexuel;* Publications du Pacifisme scientifique, 4, rue Jeanne-d'Arc, Châtillon-sous-Bagneux, Seine. 2 »

MERCURE.

ÉCHOS

Quelques documents sur Léon Deubel. — Une exposition de l'art bourguignon. — Un hommage à J.-H. Rosny aîné. — Paul Bourget jugé par lui-même et par Paul Alexis. — Victor Hugo et le code. — Un dernier mot à propos du « Homard à la Coppée ». — Les devises de Barbey d'Aurevilly. — Une pensée cordiale d'un de nos abonnés. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Quelques documents sur Léon Deubel. — Le dernier bulletin de la Société des Amis de Léon Deubel (n° 14, janvier 1936) est particulièrement intéressant. Il contient quelques documents inédits, fournis par Mme Delphine Pergaud et un oncle de Léon Deubel. M. Eugène Chatot y publie un article sur le « suicide et les obsèques » du poète. Malgré des points de détail qui restent obscurs et qu'on désespère d'éclaircir, le suicide paraît évident, démontré par les circonstances, à défaut d'une preuve formelle ; car l'hypothèse d'un accident ne peut être retenue, et celle d'un

crime est peu vraisemblable. L'exposé de M. Chatot est un modèle de clarté et de bonne foi qui, dans son émouvante sobriété, ne permet guère le doute.

Le bulletin donne ensuite un compte-rendu détaillé de l'inauguration du buste de Léon Deubel, cérémonie qui eut lieu à Maisons-Alfort le 21 juillet dernier et à laquelle un « écho » a été consacré dans le *Mercure* du 1er août. D'excellentes photographies accompagnent ces documents. — L. M.

§

Une exposition de l'Art bourguignon. — Une exposition sur l'art bourguignon et la Bourgogne, organisée par la Cie P. L. M., a été inaugurée le 10 février à la galerie Charpentier, 76, faubourg Saint-Honoré : elle restera ouverte tous les jours jusqu'au 8 mars. Elle comprend deux sections, la première affectée aux œuvres représentatives de l'art bourguignon depuis l'époque gallo-romaine (manuscrits cisterciens primitifs enluminés, prêtés par la bibliothèque de Dijon, évangéliaire de Saulieu, tapisseries de N. D. de Beaume, œuvres originales de Greuze, Prud'hon, Rude, Corot, Legros, Ziem, etc.) ; la seconde plus spécialement affectée à la Bourgogne pittoresque, vue par les artistes contemporains. Dans les vitrines, on a rassemblé de nombreux souvenirs sur les Bourguignons célèbres, tels que Bossuet, Vauban, Buffon, les Carnot, Lamartine, le Père Lacordaire... Et une salle spéciale a été consacrée à la « gloire des vins de Bourgogne ».

§

Un hommage à J.-H. Rosny aîné.

Cher Monsieur Duhamel,

Je serais heureux si l'on associait mon nom à ceux des écrivains qui rendent hommage à J.-H. Rosny aîné (1).

Il n'est pas seulement l'auteur de ces chefs-d'œuvre comme *Nell Horn, les Xipéhuz, Vamirech, Daniel Valgraive, Le Bilatéral, Dans la Rue, Marthe Baraquin, la Guerre du Feu,* et vingt autres ouvrages témoignant de la puissance de son esprit, de son exceptionnelle culture, de ses anticipations, de son profond et poignant accent humain. Il est encore notre exemple à tous, dans sa glorieuse vieillesse, par sa magnifique probité littéraire et personnelle, son refus de toute concession, son indépendance, son labeur jamais découragé, sa souriante acceptation de l'injustice, sa fierté,

(1) V. *Mercure de France*, 15 février 1936.

sa bonté. J'ai toujours trouvé chez lui l'accueil le plus affectueux. Je l'aime autant que je l'admire.

J'ai vivement regretté, cher monsieur Duhamel, que mon récent séjour en Tunisie m'empêchât de saluer la dépouille et le souvenir d'Alfred Vallette, qui m'aimait aussi, et n'oubliait pas ma longue collaboration au *Mercure de France* lors de mes débuts. Je m'adresse du moins à vos sentiments les plus cordiaux pour que mon témoignage de respect se joigne à ceux qui vont honorer J.-H. Rosny aîné !

Croyez à mes grandes et déférentes sympathies.

CAMILLE MAUCLAIR.

§

Paul Bourget jugé par lui-même et par Paul Alexis. — A propos d'*Edel,* M. John Charpentier, dans l'excellent essai sur *Paul Bourget, critique et romancier moraliste* (*Mercure de France,* 15 janvier 1936), semble croire que ce petit roman, sous forme de poème, fut une autobiographie. « *Edel* faisait allusion à une déception d'amour », dit M. Charpentier. Ce fut aussi l'impression qu'en ressentit Emile Zola. Du Croisic, le 5 août 1878, Bourget écrivit à l'auteur des Rougon-Macquart pour protester contre une telle interprétation :

Je me suis proposé comme but dans un recueil dont *Edel* est un fragment de peindre un certain nombre de créatures d'exception. Parmi celles-là, j'ai rencontré la figure du poète. J'ai eu l'ambition non pas d'écrire une autobiographie et de me raconter, mais d'analyser par le menu les sensations et les sentiments d'un artiste de 1877, névropathe et si vous le voulez romantique par quelques endroits. J'ai mis ce poème sous forme personnelle comme la *Maud* de Tennyson, comme la *Fanny* de Feydeau, comme certains contes de Poe parce que j'ai cru éviter des transitions irréductibles au vers, et certes je les aurais affrontées dix fois si j'avais pensé que vous dussiez, vous et d'autres, méconnaître le caractère absolument impersonnel du jeu de convention que j'ai choisi... Vous me croyez dantesque, jeune premier, byronien et passionné. Ma figure de héros 1830 et aussi un certain mal de nerfs qui m'empêche d'être bien froid en causant autorisent cette singulière opinion. La vérité est tout simplement que je suis un sceptique amoureux de littérature et qui fait de l'analyse sous toutes ses formes. Si vous aviez lu mon poème avec cette idée que ce n'était pas moi le ténor de mon opérette, vous eussiez vu dans *Edel* ce qu'elle est, un autre Charles Demailly tenté en vers et plus ou moins réussi...

En effet, et Zola eût évité le malentendu s'il s'était souvenu de ce que, une année auparavant, le 25 juillet 1877, son fidèle Paul Alexis lui avait mandé :

...De plus en plus dandy... Bourget! En me rencontrant sur le boulevard Saint-Michel, après quatre mois que nous ne nous étions vus, son premier mot [fut] : « Tiens! voilà Alexis!... Regardez donc, mon cher, l'introuvable pantalon et le gilet que j'ai... Quelle est cette couleur? — C'est blanc. — Non, regardez bien, c'est un blanc presque vert, c'est un vert presque blanc. — Mes félicitations. — La toilette! C'est ma passion,

maintenant... j'en ai dix autres dans mon armoire. » Il vient de terminer pour cet hiver, un volume de vers : les poèmes modernes. Le plus long, *Edel*, a 2.000 vers. Un de ses amis, un nommé Goudeau, dont j'ai fait la connaissance (et qui cherche à fonder avec l'argent de Froger une *revue moderne*) m'a raconté *Edel*... Une noble et belle étrangère... Le poète s'en toque et en obtient des rendez-vous au Bois et à la Madeleine à la messe d'une heure, tableaux parisiens et roucoulements. Edel a la curiosité de la littérature... Le poète lui en fait un infernal tableau... Edel repart et l'homme de lettres se dit : « pour qu'elle tombe dans mes bras, je vais écrire un chef-d'œuvre. » Le chef-d'œuvre pondu (c'est, je crois, un roman) le héros réunit un aréopage : sous des noms supposés, ce sont Barbey, Coppée, Richepin et Bouchor. — Il lit; — il a le supplice de lire dans une atmosphère de glace — puis quand il a terminé, Richepin se lève et lui déclare carrément : « Tu manques de tempérament! » etc., etc... Le dénouement ne m'a pas frappé et je l'ai oublié. Restons sur cette bonne parole.

Zola n'en resta pas là. Il avait de l'estime pour le talent de Bourget, qui lui-même avait pour lui la plus vive admiration.

Je ne suis hélas qu'un tout petit légataire d'un des codicilles de Stendhal, mais vous m'avez traité comme l'auteur de la *Comédie humaine* a traité celui de la *Chartreuse*.

Ils continuaient à se voir, et surtout à s'écrire, en se faisant mutuellement hommage de leurs œuvres.

De Costabelle en 1895, Bourget écrivit à Zola :

Amusez-vous donc à lire un bouquin [...] auquel les jeunes font un succès. Cela s'appelle *Aphrodite*. Il y a là un très grand talent employé à une des plus extraordinaires priapées auxquelles jamais écrivain ait rêvé. Que c'est drôle de penser que par voie de descendance feu Renan produit des disciples de ce numéro-là. Je dis NUMERO, et encore une fois c'est plein de talent. Mais j'en reviens de plus en plus à la grande école : *dire la vérité* en ce qui est, soit dans le roman de mœurs, soit dans le roman d'analyse, mais du vrai, encore du vrai, toujours du vrai et de l'*exact anatomique*. Tout le reste est fou et dangereux.

Voilà un curieux jugement sur *Aphrodite*, que Pierre Louys n'a sans doute jamais connu. — AURIANT.

§

Victor Hugo et le code. — Nous avons eu l'occasion de rappeler dans une récente étude (V. le *Mercure* du 15 juin) que Victor Hugo, avant de remettre le manuscrit des *Misérables* sur le chantier, avait complété ses études de droit interrompues après son mariage. Il est assez piquant de constater que ce souci de la Vérité juridique fut méconnu là même où il aurait dû être accueilli avec reconnaissance : au Palais!

M. Norbert Billiart, avocat à la Cour et chroniqueur judiciaire, écrivait au mois de juin 1862 dans le feuilleton du *Constitutionnel :*

Sans doute il est beau, il est hardi de porter un grand drame à bout de bras; mais il est une chose qui n'admet pas les tours de force, c'est un texte de loi. M. Victor Hugo met tant d'action dans ses études qu'il saute à pieds joints sur les articles du code pénal.

En effet au chapitre VI nous voyons Champmathieu, qu'une ressemblance extraordinaire a fait prendre pour Jean Valjean, sur le point d'être envoyé au bagne à la place de ce dernier quand le véritable Jean Valjean fait son apparition dans la salle des Assises et se dénonce. Coup de théâtre à la Victor Hugo, qui renverse brusquement la situation et permet au roman de se développer le long de six gros volumes.

Cette situation, observe Me Billiart, est inadmissible parce qu'entre Jean Valjean et Champmathieu, aucune confusion n'est possible. L'intervention de Jean Valjean est inutile. En effet, avant la révision du code pénal en 1832, la marque au fer rouge visait tous les forçats; pour dessiller les yeux de l'accusation, il n'y avait qu'à découvrir l'épaule de Champmathieu.

L'observation se justifie-t-elle?... Non! C'est le poète qui a raison et l'avocat qui a tort. Jean Valjean n'est pas marqué parce que sa condamnation a été prononcée en 1795, Victor Hugo a le soin de l'indiquer, et la peine accessoire de la flétrissure a été abolie en 1791. Elle sera, il est vrai, rétablie en 1806, mais dans certains cas spéciaux qui ne nous intéressent pas.

Est-ce à dire que la scène de la cour d'Assise soit vraisemblable?... Son invraisemblance tient à d'autres causes; elle tient surtout à ceci : que lorsque Jean Valjean comparaîtra devant le Jury, il faut, pour que le roman continue, que l'ancien bagnard soit condamné à une peine perpétuelle. De quel crime aura-t-il à répondre devant les jurés? Le vol des couverts? Il n'y faut point penser, puisque Mgr Myriel a déclaré qu'il les avait donnés. Victor Hugo le sait, force lui est de se rabattre sur l'affaire de Petit Gervais; mais c'est un bien médiocre larcin que le vol d'une pièce de quarante sous pour justifier une condamnation à mort, commuée en celle des travaux forcés à perpétuité par la clémence royale.

A qui M. Victor Hugo pense-t-il faire admettre que Jean Valjean Madelène, le forçat libéré, ait pu être condamné à mort pour récidive de vol? continue l'avocat parisien. Je ne parle pas du verdict inhumain, invraisemblable, je parle de l'arrêt de la cour chargée d'appliquer la loi et prononçant avec la dernière rigueur la peine légale.

Que dit l'art. 56 du Code Pénal?

Quiconque, ayant été condamné aux travaux forcés à perpétuité, aura commis un second crime emportant la même peine, sera condamné à mort.

Valjean Madelène, n'ayant été condamné une première fois qu'aux travaux forcés à temps, ne pouvait donc tomber sous le coup de cet article.

Ici encore le poète était mieux renseigné que l'avocat. Si ce dernier avait pris la peine de consulter son Code Pénal, il aurait vu que le texte de l'art. 56 avait été modifié par la loi du 28 avril 1832, et au bas de la page il eût trouvé l'ancien article ainsi conçu :

Quiconque aura été condamné pour crime et aura commis un second crime emportant la peine des travaux forcés à perpétuité sera condamné à mort.

Donc, quand Jean Valjean comparaissait devant le jury, c'était le Code promulgué le 2 février 1810 qui était en vigueur et, pour justifier la peine de mort, il suffisait que la deuxième infraction fut passible de travaux forcés à perpétuité. Victor Hugo ne l'ignorait point : aussi a-t-il supposé que le Parquet avait amplifié le larcin dont l'ancien bagnard s'était rendu coupable envers Petit Gervais en le qualifiant de vol de grand chemin, avec complicité d'une bande organisée.

Aux termes de l'art. 384 du Code de 1810, les vols commis sur les chemins publics avec deux circonstances aggravantes (emploi d'une arme et complicité) étaient punis de la peine de travaux forcés à perpétuité; l'aggravation résultant de la récidive entraînait nécessairement la condamnation à mort.

Si logiquement la sévérité de l'arrêt qui frappe Jean Valjean est difficilement explicable, juridiquement la condamnation à la peine de mort est possible et Victor Hugo a forcé les circonstances afin de demeurer d'accord avec le Code.

On constate d'ailleurs chez Hugo un souci constant d'étaler son érudition, d'en faire profiter ses lecteurs, joint à une certaine désinvolture quand il s'agit de justifier un coup de théâtre audacieux; n'écrit-il pas au chapitre V :

On n'a jamais su comment Jean Valjean avait réussi à pénétrer dans la cour sans se faire ouvrir la porte cochère.

Au lecteur de découvrir l'explication que l'auteur lui refuse. A une lectrice, qui lui demandait comment il avait pu se faire que son héros, tué en duel au volume II, reparût au bal au volume III, Ponson du Terrail répondit : « C'est un mystère que les historiens n'ont jamais pu expliquer ! »

Le roman d'aventure est fait pour émouvoir et non pas pour convaincre. — BERNARD BARBERY.

§

Un dernier mot à propos du «Homard à la Coppée» (1). — Après toutes les notes en sens divers que le *Mercure* a publiées au sujet de ce sonnet, force est bien de revenir à l'attribution première : l'auteur est bien le docteur Camuset. L'allégation de Nadar en faveur de Monselet tombe en présence de cette constatation : la lettre-préface de la première édition des *Sonnets du docteur,*

(1) Voir *Mercure de France*, nos des 15 mars, 1er et 15 mai, 1er et 15 juin, 1er septembre 1935, 1er et 15 février 1936.

lettre datée du 20 décembre 1883, est précisément de Monselet. Et elle se termine par ces mots :

Vous êtes l'inventeur d'un nouveau genre de poésie; que cette gloire vous suffise!... Ils sont charmants, vos vers, que je viens de relire, et méritaient d'être fixés pour la postérité.

Au moment de son installation à Dijon, le docteur Camuset a pu, pour des raisons de convenance, renier momentanément son œuvre; mais il n'était pas homme à signer de son nom le travail d'autrui, et Monselet n'eût pas couvert une telle expropriation si elle avait été commise à son détriment. — JEAN LAGORGETTE.

§

Les devises de Barbey d'Aurevilly. — On sait que le papier à lettres dont usait le plus souvent Barbey d'Aurevilly était timbré du mot : *Nevermore,* s'enlevant sur une banderole verte ou violette.

Est-ce au *Corbeau* d'Edgar Poe que le futur Connétable avait emprunté sa devise?

Je l'ai demandé à M. Louis Yver, fondateur-conservateur du musée Barbey d'Aurevilly à Saint-Sauveur-le-Vicomte, et M. Yver a bien voulu, en réponse à ma question, me communiquer une note de M. le chanoine Auger-Billards qui fut un des confidents les plus intimes de Barbey. On y trouve d'abord le rappel d'une première devise : *Ima summis.* Puis on lit :

Never more. Jamais plus (suprême devise de d'Aurevilly). Cette parole fut l'adieu définitif de B. d'A... à la première partie de sa vie! Elle avait été orageuse, profondément troublée. Il lui tourna le dos et n'y revint jamais. Et le serment tint bon. Il ne pécha jamais plus contre la foi de son baptême. *Never more.*

Cette explication ne manque assurément ni d'intérêt ni de vraisemblance. Mais elle n'exclut pas l'hypothèse de l'emprunt à Edgar Poe, surtout si l'on se souvient que *The Raven* avait paru en 1845 et que c'est en 1847 que Barbey d'Aurevilly, converti par Raymond Brücker, revint au catholicisme. En somme, ce qui me paraît probable, c'est que Barbey tira son *nevermore* du *Corbeau,* mais en lui prêtant un sens tout particulier, — qu'indique M. Auger-Billards. Au reste, il existe peut-être quelque texte pour éclairer ce petit point d'histoire; un lecteur du *Mercure* le connaît-il?

Dans sa lettre, M. Louis Yver ajoute que, postérieurement, Barbey aurait adopté pour devise *Too late,* allusion à des ennuis de famille et déceptions diverses procédant de sa venue trop tardive dans un monde renégat.

Encore une petite question que je dédie aux d'Aurevilliens.

C'est un fait que leur auteur, dans le petit cercle d'amis qui se réunissaient hebdomadairement chez le commandant Le Josne, avenue Trudaine, était couramment désigné sous le sobriquet de *le mauvais sujet* ou *le vieux mauvais sujet.*

Or, Mme Le Josne a bien voulu me communiquer le sonnet que voici, retrouvé dans les papiers de son beau-père, le commandant :

LE VIEUX MAUVAIS SUJET

J'ai cinquante ans. Je suis mâché comme un pruneau.
Un bourrelet de chair déshonore ma nuque.
De peur de m'enrhumer je porte une perruque;
Je roupille à Mabille et chez Valentino.

Au bal de l'Opéra jamais d'un domino
L'œil de diamant noir, ou bleu, ne me reluque.
Je partage à mon club la passion caduque
Des sots pour le bezigue et pour le domino.

Ah! si j'avais le sac! Quelque rat mercenaire
Ravagerait encor mon front quinquagénaire;
On vanterait mon *chic* épatant et vainqueur.

Mais je n'ai plus le sou pour payer des cocottes,
Et je traîne, alourdi par d'antiques ribotes,
Mes guêtres sur l'asphalte, usé comme mon cœur.

Il ne semble pas possible de trouver ici un portrait de Barbey, qui pouvait bien avoir cinquante ans quand le sonnet fut écrit, mais qui ne portait point perruque, autant que je sache, ni ne jouait au besigue. Cependant il a bien dû exister un rapport entre le titre de ce sonnet et le sobriquet de Barbey. Lequel? — JACQUES CREPET.

§

Une pensée cordiale d'un de nos abonnés.

Quand la table est mise
On court au menu.
S'il est bienvenu
L'appétit s'aiguise.

Quand, liqueur exquise,
S'offre un vin chenu,
Le moment venu,
On chante et se grise.

Lorsque m'apparaît
Le manteau violet
De ce vieux *Mercure,*

Le bon coup de vin
Que je bois soudain
Me fait joie qui dure

E. L.

§

Le Sottisier universel.

3 février 1612. — Naissance de Samuel Butler, auteur de « Erehwon », que traduisit, trois siècles plus tard, Valery Larbaud. — *Les Nouvelles littéraires,* 1er février.

Malgré l'exiguïté regrettable des Galeries d'art, les cimaises sont bien achalandées. — *Les Nouvelles littéraires.* « En France et hors de France », 8 février.

Il [Hennique] reste coucher et, le soir, il nous parle de sa famille, de son père élevé au séminaire et destiné à être prêtre, s'engageant dans l'infanterie de marine, devenant général, gouverneur de la Guyane et de la Guadeloupe, et mourant à trente ans de vie exotique. Sa mort était précédée de la mort de sa femme. — *Journal des Goncourt* [d'après *Mercure de France* du 1er février, p. 489-490].

Le Norvégien Eriksen saute 81 mètres... — Le Suédois Erikson sortit vainqueur de cet « avant-tournoi » avec un bon de 81 mètres. — *L'Echo de Paris,* 4 février.

L'invention certaine de l'auteur anonyme consiste à écrire sous la dictée de la seconde veuve de Bach. La chronique émane d'elle, Anna Magdalena. — *Le Journal,* 2 février.

Après une intervention de Michel Parrès, député d'Oran, Michel Henriot se lève à la tribune. — *L'Echo de Paris,* 7 février.

M. Chassaigne-Goyon était âgé de 79 ans. Industriel, docteur en droit, député depuis 1919, il avait fondé le conseil municipal de Paris et fut président de la Chambre. — *Ouest-Journal,* 3 février.

COQUILLES.

Le premier roman des Goncourt parut le 2 décembre, le jour du coup d'Etat. Mais, précisément, ce livre est un de ceux, dans l'œuvre des deux frères, que la prospérité n'a pas retenus. — *Marseille-Matin,* 5 février.

§

Publications du «Mercure de France»:

FABLES DE MON JARDIN, par Georges Duhamel, de l'Académie française. Volume in-16, double couronne, 12 francs. Il a été tiré 1122 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 100 à 1221, à 40 francs ; et, réimposés dans le format in-8 raisin, 22 exemplaires sur Japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 22, à 175 francs ; 66 exemplaires sur Hollande van Gelder, numérotés à la presse de 23 à 88, à 120 francs ; 11 exemplaires sur Ingres crème, numérotés à la presse de 89 à 99, à 120 francs.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1936.

